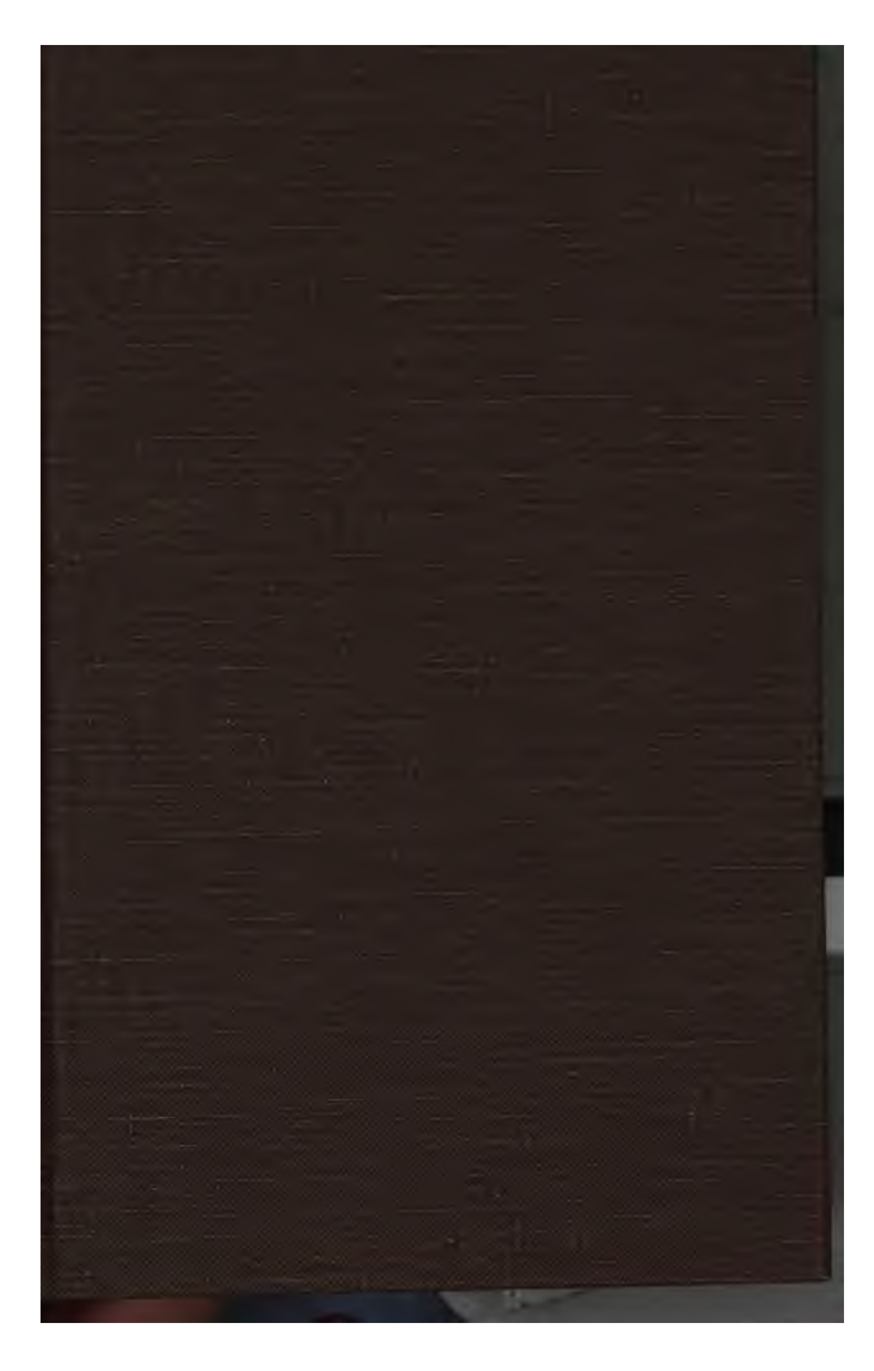


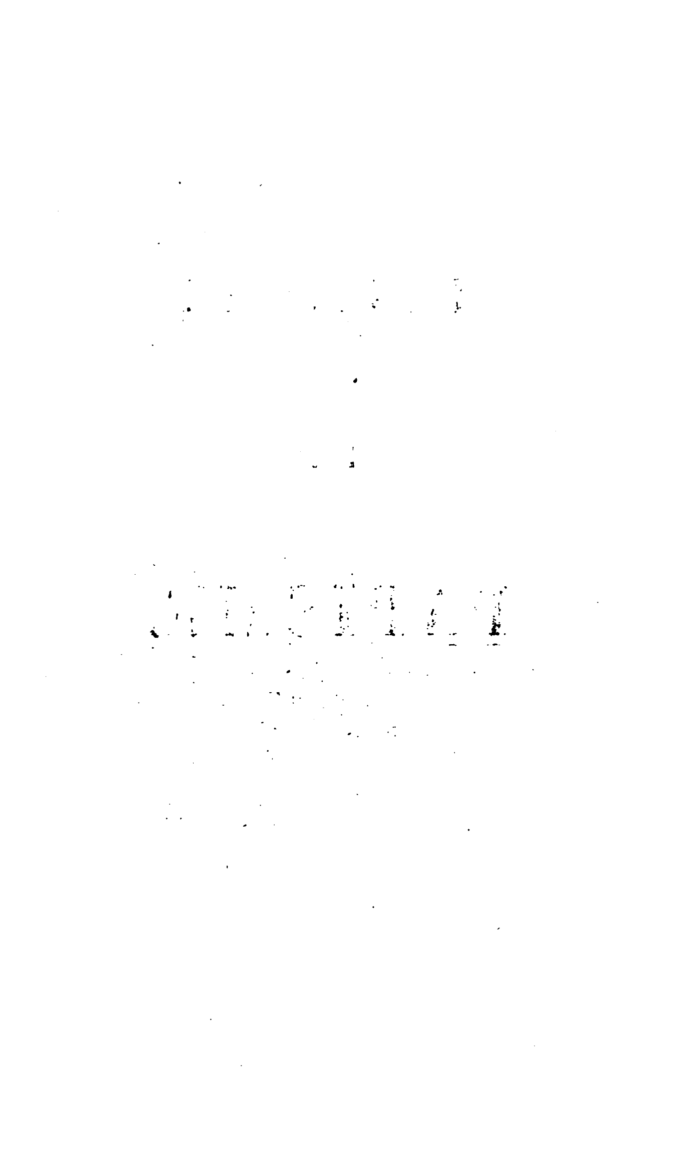




HISTOIRE

DU

PAPISME.



HISTOIRE DU PAPISME,

OU SUITE DE L'APOLOGIE POUR LA RÉFORMATION, POUR LES RÉFORMATEURS, ET POUR LES RÉFORMÉS,

Troisième Partie.

RÉPONSE PAR VOYE DE RÉCRIMINATION AUX TROIS GRANDES ACCUSATIONS RÉPANDUES DANS L'OUVRAGE DU SIEUR MAIMBOURG.

Contenant l'histoire abrégée des troubles que le papisme a causés dans le monde, des cruautés qu'il y a exercées, et de ses attentats contre l'autorité souveraine.

PAR P. J.

TOME III.



Apocalypse XVII. 3. 4.

SECONDE EDITION,

SUR CELLE IMPRIMÉE A ROTTERDAM EN 1683.

1823.

HISTOIRE
DU
PAPISME,

Ou suite de l'Apologie pour la Réformation, pour les Réformateurs et pour les Réformés.

Troisième Partie.

Il y a trois grandes accusations contre le calvinisme qui sont répandues dans tout l'ouvrage du sieur Maimbourg : la première est que le calvinisme depuis qu'il a paru dans le monde, y a causé mille troubles, a donné la naissance à mille funestes guerres et a excité un nombre infini de séditions et de mouvemens tumultueux. Plusieurs batailles rangées, un nombre incroyable de combats, des sièges de villes, des prises, des saccagemens ont donné la mort à une infinité d'hommes, et ont désolé des provinces et des royaumes. La France, l'Ecosse, l'Allemagne, l'Angleterre, les Pays-bas sont devenus un théâtre sanglant où le calvinisme a fait jouer les plus cruelles tragédies qu'on eût encore vues dans le mon-

A

de. En un motil dépeint le calvinisme comme une furie sortie des enfers, qui court toute l'Europe le flambeau dans une main, et le cimeterre dans l'autre pour allumer le feu partout, mettre la discorde dans les états et dans les familles, et laisser en tous lieux de funestes marques de son passage. La seconde accusation, c'est que *le calvinisme est la plus insolente et la plus cruelle de toutes les sectes quand elle a le dessus*. Selon lui nous avons renouvellé de la mémoire de nos pères tout ce que les siècles passés ont vu de fureurs et de barbaries, les trahisons, les assassinats, les meurtres, les parricides, les massacres et les supplices les plus extraordinaires et les plus cruels. Le calvinisme comme on le dépeint est un lion déchaîné et furieux, qui déchire et qui dévore tout sans respect d'âge, de qualité, de vertu et de mérite. Enfin la troisième accusation c'est que l'esprit du calvinisme est un esprit de révolte et de rebellion contre les souverains, qui veut vivre dans l'indépendance, qui rompt les liens les plus sacrés, qui viole la majesté des rois, qui ne cherche que le bouleversement des états et qui inspire un esprit républicain. C'est ce qui a pensé ruiner la France, qui a fait perdre les Pays-bas à la maison d'Autriche, et qui a *fait révolter* les écossois contre leur légitime

reine : à laquelle enfin ils ont fait couper la tête par les mains d'Elisabeth reine d'Angleterre. Car selon notre accusateur, le calvinisme est un évangile de sédition qui ne prêche que le sang, le libertinage et la révolte. Ce sont là dis-je les trois idées sous lesquelles le sieur Maimbourg fait regarder notre réformation, et c'est pour étaler ces trois calomnies précisement qu'il a composé son ouvrage. Je pense que nous avons répondu à ces accusations et fait voir que ce n'est point le calvinisme qui a excité les guerres, encore qu'il y en ait quelques-unes où il a eu part : que ces guerres sont nées ou de la cruauté, de l'injustice et de l'oppression que les princes faisoient sentir à leurs sujets ; ou de l'ambition et de l'impatience des grands qui ont pris les armes pour se venger et pour se défendre, et qui ont engagé les peuples dans leurs querelles. Nous avons prouvé au sujet des cruautés, qu'on nous en accuse injustement, qu'on appelle ainsi quelques actions de représailles aux quelles nous avons été forcés : et que si notre parti a fait véritablement quelques actions cruelles, elles ne doivent pas être imputées au calvinisme, mais à la fureur du soldat qu'on ne retient pas quand on veut, ou au naturel sanguinaire de quelques faux protestans qui se fourroient entre nous pour des intérêts

purement mondains. Et enfin nous avons suffisamment justifié notre conduite au sujet de la dernière accusation, qui est la révolte contre les souverains. En faisant voir que si en quelques lieux les peuples ont changé de gouvernement en changeant de religion, il ne faut pas s'en prendre au calvinisme, mais à l'abus que les anciens maîtres ont fait de leur autorité, et à la cruauté qu'ils ont exercée sur leurs sujets. Nous avons montré que ce qu'on appelle révolte est une juste et légitime défense pour se garantir de la violence et d'une persécution à laquelle nous n'étions aucunement obligés de nous soumettre, venant de la part d'où elle venoit. En un mot nous avons prouvé par l'histoire de notre conduite que nous avons toujours eu, et du respect et de la fidélité pour nos souverains alors même qu'on nous poussoit avec la plus grande violence.

Mais, Monsieur, après nous être suffisamment justifiés, ne nous seroit-il point permis de nous donner le plaisir de la vengeance, et de rendre le change au sieur Maimbourg? Trouvera-t'on mauvais que nous fassions à notre tour l'histoire des cruautés du papisme, des troubles qu'il a excités et de ses rebellions contre les princes? On le trouvera mauvais *si l'on veut*, mais je vous assure que je m'en

vais le faire. Mais j'essayerai de le faire avec fidélité et de ne rien dire, dont je n'aye de bons garants. Vous voyez donc présentement que nous ne sommes pas au bout de nos écritures, car voilà trois grands textes que nous nous proposons de traiter. Cela divisera cette dernière partie de notre ouvrage en trois récriminations, la première fera voir que le papisme est cause de la plupart des troubles et des guerres qui ont désolé l'Europe depuis plus de huit cents ans; la seconde récrimination prouvera par des preuves de fait et de droit que le papisme est la plus cruelle de toutes les sectes. Et la troisième enfin mettra dans une parfaite évidence que le papisme est ennemi des rois et des souverains. Là dessus vous me demanderez ce que j'entends par le papisme, et par où je veux commencer l'histoire des troubles qu'il a causés? Il me semble, Monsieur, qu'il n'est pas malaisé de répondre à la première question. Le papisme c'est la religion du pape, ce sont ses dogmes, ses principes, ses maximes, sa conduite. Si donc nous faisons voir que les dogmes, les principes, les maximes et la conduite des papes et de l'église romaine ont causé presque tous les maux et tous les troubles, non seulement de l'Europe mais de toute la chrétienté; nous aurons prouvé que le papisme est la véritable

cause de tous les troubles. Quant à la question, de quel temps je prétends commencer cette histoire du papisme, je réponds qu'il est juste de la commencer du temps auquel le papisme a été comme formé, et du temps qu'il a commencé à causer de grands désordres dans le monde. C'est dans le huitième siècle que la grande corruption de l'église a paru : c'est dans ce siècle que les images ont été établies dans les temples pour être les objets de l'adoration, et l'on peut dire qu'alors l'abomination est entrée dans le sanctuaire. Incontinent après la lumière fut éclipsée de l'église, les ténèbres d'une profonde ignorance s'en emparèrent, les images furent les seuls docteurs des ignorans, et sous ces maîtres les hommes demeurèrent dans une sombre ignorance, à la faveur de laquelle le démon introduisit de nouvelles erreurs. Ce fut aussi en ce temps que l'orgueil de l'évêque de Rome commença à l'élever au dessus de toutes les puissances de la terre et qu'il se revêtit des caractères de l'homme de péché. Ainsi l'on ne sauroit prendre une période mieux choisie pour notre histoire que le siècle dans lequel le papisme émût ces furieux démêlés des iconoclastes et des iconolâtres. A peine est on sorti de l'histoire des images, qu'on entre en celle du *schisme* qui sépara l'orient de l'occident, et qui

a causé la ruine de l'un et de l'autre empire par l'orgueil des papes et du papisme. Incontinent après on trouve ces furieuses expéditions qu'on appelle les croisades, par lesquelles la folle superstition papiste, et l'infernale politique des papes épuisa toute la chrétienté et désola l'orient et l'occident. Nous trouvons en même temps ces horribles guerres du papisme entre les papes et les empereurs d'Allemagne ; guerres qui ont fait durant près de deux cents ans, et de l'Italie et de l'Allemagne un théâtre de fureurs. Les guerres et les désolations de la Bohême au sujet du retranchement de la coupe, viennent tout d'une suite. Dans les mêmes temps on trouve les schismes des papes qui ont causé de si étranges troubles dans l'Europe. Et enfin cela nous conduira jusqu'à nos derniers troubles, pour faire voir que sans interruption le papisme a été comme une furie qui est sortie peu à-peu des enfers, et qui à mesure qu'elle paroissoit, allumoit dans le monde de nouveaux feux. Dans ce projet vous ne voyez pas l'histoire des Vaudois, et des guerres que l'on a faites contre eux, c'est Monsieur, que je le réserve pour le chapitre des cruautés, où nous ferons l'histoire des supplices barbares que le papisme a fait souffrir aux innocens, et des massacres qu'il a fait ou fait faire depuis cinq ou six

cents ans. Voilà de quoi faire bien des volumes si l'on avoit autant d'envie d'écrire que le sieur Maimbourg. Et c'est justement la matière de ses huit ou dix volumes d'histoire, *les iconoclastes, le schisme des grecs, les croisades, la décadence de l'empire; le grand schisme d'occident, l'histoire de la ligue*, laquelle il nous prépare. Je vous prie, Monsieur, de le remarquer, et de le faire remarquer à toute la terre, il y a un juste jugement de Dieu e une secrète providence, dans ce que celui qui devoit écrire d'une manière si cruelle contre le calvinisme pour le charger de la haine publique en le faisant auteur de tant de troubles, a été conduit par le juste juge à faire auparavant l'histoire du papisme depuis le commencement jusqu'à la fin, et à la faire d'une manière suffisante pour le convaincre d'avoir mis en feu tout le monde chrêtien. Le sieur Maimbourg a trouvé moyen de donner à tout cela un tour favorable à son église, et moi, Monsieur, qui ai dessein de ramener les choses à la vérité, je vous les ferai voir dans leur état naturel. Mais vous jugez bien que nous aurons souvent besoin d'être courts et de renvoyer souvent ceux qui nous liront, à des histoires plus amples.

PREMIÈRE
RÉCRIMINATION.

Histoire des troubles et des guerres que le papisme a causés dans le monde chrétien depuis 800 ans.

CHAPITRE I.

Abrégé de l'histoire des troubles que le papisme a causés dans les controverses des images, la révolte des papes contre les empereurs, que cette révolte est cause de la division de l'empire, et que cette division de l'empire est cause de la ruine du christianisme dans l'orient.

L'ADORATION des images s'établit dans l'église durant les sixième et septième siècles avec assez peu de contradictions. Ce fut le peuple, naturellement superstitieux, qui fut le premier auteur de cette malheureuse dévotion. La fausse prudence de quelques pasteurs les avoit portés à placer des tableaux et des histoires peintes dans les églises pour instruire disoient-ils, les ignorans par ce moyen. Le peuple ne

tarda pas longtemps à abuser de ces images. Sous ses maîtres qu'on lui avoit donnés pour l'instruire et pour le tirer de l'ignorance, il ne cessa point d'être ignorant et devint idolâtre. Les honnêtes gens de ce siècle-là firent, quelques efforts pour empêcher ce désordre : les uns employèrent des remèdes forts et qui seuls pouvoient être efficaces, ils brisèrent les images dont le peuple se faisoit des idôles. C'est ce que fit Serenus évêque de Marseille sur la fin du sixième siècle. D'autres se contentèrent d'instruire les peuples du véritable usage des images, qu'elles n'étoient que pour l'ornement des églises et pour la conservation de la mémoire des actions des grands hommes. C'est la voye que prit Grégoire le grand évêque de Rome dans le même temps. (1) L'une et l'autre méthode se peuvent voir dans la lettre que ce Grégoire écrivit à Serenus sur ce que ce dernier avoit brisé les images de son église. Malheureusement la méthode de Grégoire fut préférée à celle de Serenus, les images demeurèrent dans les temples, les pasteurs négligèrent d'instruire leurs peuples, ils permirent l'abus, et l'erreur se fortifia durant tout le septième siècle, de sorte qu'il se trouva à peu près établi au commencement du huitième. Mais Dieu permit dans ce siècle que ceux qui tenoient

(1) Gregor Mag. Régist. Lib. 7. Epist. 103.

pour la vérité, se reveillassent de l'assoupissement où ils étoient tombés; et heureusement l'empereur Léon III appelé l'Isaurien, se déclara pour eux (717). Mais il eût le malheur de trouver dans le siège de Constantinople, Germain à qui l'on a donné le nom de saint pour avoir été grand iconolâtre. Ce Prince eut donc à combattre et la folle superstition des peuples, et l'opiniâtreté invincible de son patriarche. Cependant il ne se rebuta point pour ces difficultés, il résolut d'enlever ces pierres d'achoppement des églises et d'ôter aux peuples les objets de leur idolâtrie. Nous avons vu au commencement de notre apologie ce qui porta cet empereur à cette résolution, selon Zonaras et selon le père Maimbourg, ce sont ces deux juifs qui lui prédirent qu'il seroit un jour empereur et lui firent promettre qu'il détruiroit les images. Il n'y eut jamais de fable plus impertinente que celle-là, et qui mérite moins d'être réfutée. Autant que l'on peut juger du caractère d'un homme par le portrait qui en a été fait par ses ennemis, Léon Isaurien étoit non seulement un grand prince, mais un très honnête homme. Car toutes les actions contraires à l'honneur et à la piété qu'on lui attribue, paroissent lui être calomnieusement imputées, et ces histoires scandaleuses des auteurs de ce temps là ont des mar-

ques de fausseté qui sautent aux yeux de tout le monde. Par exemple, ce qu'on l'accuse d'avoir fait brûler ce collège où étoit cette magnifique bibliothêque royale pour faire périr douze docteurs iconolâtres qui étoient dedans: sa conspiration contre Jean de Damas et les fausses lettres qu'il fit faire sous le nom de cet homme, par lesquelles il paroissoit que Jean de Damas lui avoit voulu livrer la ville de Damas en trahissant le Calife son maître, son bienfaiteur et son souverain: la lâcheté qu'il fit d'envoyer ces fausses lettres au Calife afin qu'il fit périr Jean de Damas, tout cela dis-je porte des marques de fausseté que tout le monde peut voir. Ce sont des bassesses dont ce prince qui avoit de grandes qualités n'étoit pas capable, outre que les circonstances font clairement voir que ce sont des fables. Mais je n'ai point dessein de m'engager ni à faire l'apologie des empereurs iconoclastes, ni à reciter leurs démêlés avec les iconolâtres sur les images. Il n'y a que deux choses qui font à mon sujet, l'une est que l'hérésie des iconolâtres est l'hérésie du papisme, l'autre est que cette hérésie a causé de terribles troubles dans le monde; et qu'ainsi le papisme dès sa naissance a produit de funestes effets.

Premièrement, il est certain que l'hérésie des iconolâtres est proprement celle de l'égli-

se romaine, elle ne s'en défend point, elle l'avoue; aujourd'hui elle regarde la conduite des iconolâtres comme le mode de la sienne, et leurs décisions comme les règles de la foi. Et cela suffiroit pour prouver que l'hérésie iconolâtre est celle du papisme. Mais il est bon outre cela de remarquer que ce culte criminel et qui a tant causé de scandale, a pris sa naissance et s'est fortifié principalement dans l'occident sous la protection de l'église romaine et des papes, et qu'ainsi c'est principalement au papisme qu'on le doit imputer. Il est très probable que cet usage d'établir des images dans les temples a commencé dans l'Italie, et dans le voisinage de Rome. Car Prudentius qui vivoit sur la fin du quatrième siècle nous apprend que dans l'église d'Imola, ville de la Romagne, (1) il avoit vu l'image du martyr Cassien peinte sur la muraille ou sur la voûte du temple: et le même auteur nous apprend que le martyr de St. Hippolyte étoit peint dans une église de Rome qui portoit le nom de ce martyr (2). Dans le même temps St. Paulin évêque de Nole au royaume de Naples, (3) enrichit les oratoires consacrés à la mémoire de Felix de diverses peintures, comme

(1) Hrud. Hym. 8.

(2) Idem, Hymn. 10.

(3) Paulin. in Felic. lib. 7.

lui même nous l'apprend dans le poëme qu'il a écrit à la louange de ce saint; ce sont là les premières images qu'on ait introduites dans les temples. A peu près dans le même temps on fit la même chose dans quelques églises de l'orient, c'est à dire qu'on se donna la liberté de mettre des images dans les temples sans pourtant leur rendre alors aucun culte religieux. Or l'abus de ces images a commencé dans l'occident autant que nous le pouvons recueillir des monumens qui nous restent de l'antiquité: St. Augustin s'en plaint et dit qu'entre les chrétiens *il s'en trouvoit beaucoup qui adoroient les sépulcres et les peintures*. (1) Mais il les appelle des superstitieux et des ignorans et les met au nombre de ceux qui faisoient de sales et de lascives réjouissances sur les tombeaux des morts. Apparemment St. Augustin ne faisoit pas cette accusation à l'église d'orient, car en Afrique l'on ne savoit guère ce qui s'y faisoit: c'est de l'occident dont il parle. Mais surtout nous voyons par l'histoire de Grégoire le grand et de Serenus évêque de Marseille, laquelle nous avons rapportée, que cet abus des images se fortifia premièrement dans l'occident. La tolérance que Grégoire I eût pour ces abus les augmenta, et comme ses successeurs prirent moins de soin que lui

(1) *Lib.* de Morib. Eccles. Cath. cap. 34.

d'instruire leurs peuples, ce fut à Rome que cette malheureuse dévotion prit de plus vives et de plus profondes racines: cela est assez évident par ce qui arriva dans le VIII[e] siècle. L'église grecque sous la protection de ses empereurs se déclara contre les images, et les brisa, l'église gallicane et même toute l'église d'occident sous l'autorité de Charlemagne ne brisa pas à la vérité les images. mais elle défendit de les adorer par un canon exprès du concile de Francfort. Mais les papes et l'église de Rome défendirent les images contre les grecs iconoclastes, et l'adoration des images, contre le reste des latins. Ce furent les violences et les révoltes des papes contre les empereurs grecs au sujet des images afin d'essayer de conserver ou de rétablir leur autorité dans l'Italie. C'étoit apparemment la véritable raison qui obligea l'impératrice Irène à faire établir l'adoration des images par le second concile de Nicée. Il y a bien apparence qu'un monstre tel qu'étoit cette femme, ait été capable de faire quelque chose par un principe de religion? Elle voyoit que les papes avoient fait révolter toute l'Italie contre ses empereurs; elle avoit appris par expérience qu'ils avoient un grand crédit et qu'ils remuoient les peuples de l'occident comme bon leur sembloit; elle espéra qu'en ayant pour eux la complai-

sance d'établir l'adoration des images, ils pourroient beaucoup servir à lui faire recouvrer l'empire d'Italie. Cela suffit pour faire voir que l'adoration des images a pris son origine des papes et du papisme.

Présentement il faut voir combien de troubles ce commencement du papisme a fait naitre. On dit que le calvinisme a causé des rebellions et des guerres, il ne faut que lire l'histoire des démêlés des iconoclastes et des iconolâtres pour savoir combien les iconolâtres ont excité de troubles dans le monde. Il en arriva un peu moins dans l'orient que dans l'occident parce que la présence des empereurs et leur autorité empêchoit une partie des désordres. Cependant le sieur Maimbourg ne laisse pas de nous avouer qu'il y eut plusieurs séditions dans la ville de Constantinople, et que quand les empereurs vouloient abattre les images, la populace de cette ville accouroit en foule (1) et massacroit les officiers qui exécutoient les ordres de leur souverain. Quand on vouloit établir un nouveau patriarche ces mêmes séditieux entroient dans les temples, et accabloient de pierre celui qui avoit été élu. C'est lui même qui nous apprend que le rebelle Artabasde; sous prétexte de la religion des images, fit révolter l'armée impériale qu'il com-

(1) Hist. des Iconoc. liv. 1.

mandoit, s'en servit pour battre Constantin son maître, son beau-frère et son empereur. Ensuite il entra triomphant à Constantinople, s'assit sur le trône impérial, se fit proclamer empereur et s'empara de tout ce qu'il put prendre des provinces de l'empire.

Pour réduire à la raison ce dévot des images, il fallut livrer des combats, donner des batailles; toute l'Asie se vit couverte d'armées, Artabasde en mit deux en campagne qui lui soumirent toutes les provinces de la petite Asie, on en vint à une bataille où il fallut répandre bien du sang. Le succès n'en fut pas heureux au rebelle Artabasde, (1) et c'est de quoi le sieur Maimbourg a encore aujourd'hui beaucoup de chagrin. Il fallut ensuite donner une autre bataille générale contre Nicetas, fils du rebelle Artabasde; elle fut très sanglante de part et d'autre. Nicetas se défendit très bien avec ses troupes rebelles, cependant il fut battu : ces deux batailles gagnées ne terminèrent pourtant pas cette grande querelle, il en fallut donner une troisième contre le même Nicetas, elle eut le même succès que les deux précédentes; c'est-à-dire que Constantin Copronime y demeura vainqueur.

Mais ce ne fut pas encore fait, il fallut reprendre les villes et les provinces qu'on avoit

(1) Hist. des Iconoc. liv. 2. an. 743.

enlevées à l'empereur, et pour cela il fut obligé de faire bien des sièges et de donner bien des combats. Mais surtout il fallut reprendre la ville de Constantinople dans laquelle Artabasde s'étoit enfermé. Constantin Copronime l'assiégea, et le prince rebelle qui étoit dedans avec tous les habitans, engagés dans la même rebellion, poussèrent leur opiniâtreté si loin qu'ils aimèrent mieux mourir de misère et de faim que de se rendre. Cette ville souffrit dans un siège de deux mois tout ce qu'on peut souffrir dans les plus longs sièges parce qu'elle fut surprise, dégarnie de vivres. Mais elle ne se voulut jamais rendre, de sorte que Constantin fut obligé de la prendre d'assaut, et elle se vit exposée à tous les malheurs qui sont inévitables aux villes que l'on emporte de vive force. Voici qui vaut déjà bien les guerres des calvinistes de France, le sieur Maimbourg n'y conte que quatre batailles rangées, en voici presqu'autant, et peut-être dans le peu de temps que dura cette guerre il y a bien eu autant de sang répandu que dans nos guerres de religion. Au moins avons-nous cette consolation de n'avoir point eu de prince huguenot qui ait fait ce que fit ce *très catholique Artabasde*, qui ait pris la couronne et le trône de son maître, qui lui ait enlevé sa *capitale et* la plupart de ses provinces, qui

ait donné trois batailles, et soutenu un siège de plusieurs mois dans la première ville de l'état, pour soutenir sa rebellion.

Mais ces désordres que le papisme causa dans l'orient ne sont rien en comparaison de ceux qu'il causa dans l'occident et dans l'Italie où le pape étoit le maître. Le premier fruit de la dévotion très catholique pour les images. (1) fut que » Rome et toutes les autres villes d'I-» talie qui reconnoissoient son empire, eurent » tant d'horreur d'une action si détestable » qu'elles se soulevèrent contre lui, et renver-» sèrent toutes ses images qu'on avoit reçues » avec grand honneur, selon la coutume, » quand il fut proclamé empereur." Voilà le commencement de la rebellion, et une rebellion bien formée pour ses commencemens. On n'en trouvera point de semblables dans les guerres du calvinisme, car les huguenots ont toujours eu du respect pour leur roi, ils ne se sont armés que contre ceux qui abusoient de leur autorité. Et de plus considérez que ces catholiques dévots des images lèvent l'enseigne de la rebellion sans être attaqués, ce n'est point la nécessité de se défendre qui les y contraint, au lieu que nos huguenots n'ont pris les armes que pour se garantir du feu, du gibet et du massacre. Et enfin remarquez la

(1) Hist. du Calv. liv. 1. an. 727.

différence pour le fonds du démêlé; il ne s'agissoit là que des images, c'est-à-dire tout au plus des accessoires de la religion, et dans nos querelles il s'agissoit de l'essentiel et du capital. Ces premiers mouvemens de rebellion ne firent pas perdre courage à l'empereur Léon, il voulut être obéi dans l'Italie et y fit publier un édit pour abattre les images : alors la rebellion éclata entièrement. Le pape Grégoire II donna le signal, il excommunia l'exarque de Ravenne qui étoit le vicaire de l'empire en Italie ; il écrivit aux Vénitiens, au roi et aux ducs des Lombards, et à toutes les villes de l'empire pour les exhorter à s'opposer à l'exécution de l'édit de l'empereur. Ces lettres enflammèrent tellement les esprits que toute l'Italie se révolta comme de concert, et si le P. Maimbourg n'étoit pas un témoin suffisant pour nous assurer de cela, nous pourrions entendre Nauclerus, qui dit » que les décrêts » du papisme romain eurent tant de force que » premièrement les habitans de Ravenne, (1) » ensuite ceux de Venise, peuples et soldats » se révoltèrent ouvertement contre l'empe- » reur et contre l'exarque, et portèrent le » pape et les autres peuples d'Italie à prendre » la résolution de sécouer entièrement la do- » mination de l'empire de Constantinople et

(1) Naucl. Génér. 25.

» d'établir un empereur romain en Italie. Et » la rebellion alla si avant que toutes les villes » déposèrent les magistrats que l'exarque a» voit établis et s'en firent d'autres qu'ils ap» pelèrent ducs. " La fureur passa bien plus loin, car ces révoltés vouloient mener l'empereur qu'ils avoient dessein de créer, à Constantinople, et le mettre en la place de Léon; se peut-il une rebellion plus furieuse? Le sieur Maimbourg prétend que Grégoire II s'opposa à ce dessein, mais dans la suite on verra ce qui en est. En même temps ces furieux et ces rebelles prirent les armes par toute l'Italie et firent des massacres en tous lieux. (728) A Naples, les révoltés prirent les armes et massacrèrent le gouverneur de la ville, le fils du gouverneur et ses officiers. A Ravenne, l'exarque Paul qui soutenoit la majesté de l'empire dans l'occident, eut le même sort. (1) » Le parti des catho» liques qui étoit le plus fort ayant prévalu, » on fit main basse sur les iconoclastes sans » épargner même l'exarque qu'on massacra » dans ce tumulte." Je voudrois qu'en cet endroit il plut au père Maimbourg de se souvenir de ces excellentes maximes qu'il propose en tant de lieux de son histoire du calvinisme; que *la religion de Jésus-Christ ne s'établit point par les armes*; encore moins sans doute

(1) Hist. des iconoclast. liv. 1. an. 728.

par les massacres et par la rebellion : cependant voici ses catholiques qui, pour des peintures et des images, violent la majesté de l'empire et tous les droits des gens et de la nature. Ce qui suivit de cette révolte fut, que les lombards profitant de ces divisions feignirent d'être fort bons dévots des images, et sous ce prétexte se saisirent des biens de l'empereur en Italie, comme des biens d'un excommunié. L'empereur grec se réunit ensuite avec le roi des Lombards et se servit de lui pour réduire les rebelles d'Italie dont le premier étoit le pape, lequel on alla assiéger jusques dans Rome. Grégoire II, évêque de Rome trouva moyen de fléchir Luitprand, roi des Lombards, et lui fit comprendre qu'il y avoit plus à gagner en se joignant à lui qu'en demeurant dans les intérêts de l'empereur grec, (729) tellement qu'ils firent la paix. Et le pape demeura encore quelque temps dans une apparente soumission pour son empereur, mais en effet dans un véritable esprit de révolte, qui éclata peu de temps après. L'année suivante ayant assemblé un synode à Rome (730) il y excommunia non seulement Anastase patriarche de Constantinople, mais aussi Léon III. (1) *Il approuva ce que les peuples avoient déjà fait d'eux mêmes en*

(1) *Hist. du calv. liv. 1. an. 730.*

se retirant de son obéissance, il défendit et aux romains et à tout le reste de l'Italie de lui payer aucun tribut. Voilà le plus terrible attentat qui eut jamais été fait. Un evêque non seulement se révolte formellement contre son souverain après l'avoir excommunié, mais défend à tous les sujets de le reconnoître et de lui payer tribut. Je sais bien que ce dernier fait est contesté, et que ceux qui soutiennent l'indépendance des têtes couronnées soutiennent aussi que le pape Grégoire II, n'a jamais privé l'empereur Léon Isaurien des tributs qu'il levoit à Rome. Il nous importe fort peu qui ait raison du père Maimbourg, ou du père Alexandre; il nous est permis de prendre droit sur la confession de notre partie. Et même je crois que nous pouvons nous ranger dans le sentiment de l'auteur des dialogues contre l'histoire des iconoclastes et du père Alexandre Dominicain, sans faire aucun préjudice à notre cause. Je ne pense pas qu'il fut encore monté dans la tête de l'evêque de Rome qu'il eut le droit d'ôter et de donner les couronnes; c'est pourquoi je crois fort aisément que Grégoire II, n'entreprit pas d'ôter l'empire d'Italie à l'empereur Léon par voye d'autorité, mais par celle d'exhortation. C'est à dire que comme deux ans auparavant il avoit soulevé toute l'Italie par ses lettres séditieuses, pareillement

en ce concile il exhorta tous les peuples à la révolte par ses décrêts. C'est un fait dont il n'y a aucune raison de douter puisque les grecs et les latins en conviennent.

Quoiqu'il en soit nous pouvons regarder cela comme une affaire dont nos parties sont (800) obligées de se tirer, puisqu'elles mêmes nous le disent : qu'ils avisent donc si ceux qui ont secoué le joug de leurs légitimes maîtres pour des images, sont en droit de faire un procès à nos huguenots qui, après avoir pris patience quarante ans durant, se sont défendus contre ceux qui les égorgeoient. Dans cet endroit je ne saurois m'empêcher de remarquer une contradiction grossière du P. Maimbourg qui nous découvre bien le tour de son esprit et de son coeur. Lui même nous dit que Grégoire II, ôta l'empire d'Italie à Léon l'Isaurien, et il trouve cela très bien fait et très raisonnable, il ne se plaint en façon du monde que le pape soit allé au-delà de ses droits : mais quand il s'agit de la déposition de Chilperic et de l'élevation de Pepin sur le trône des françois, il se moque de ce que disent les flatteurs du pape, qui assurent que le pape Zacharie, de son autorité, déposa ce roi fainéant et donna la couronne à Pepin. Il dit qu'en cela le pape pour se donner de l'autorité, fit plus *qu'on ne lui* demandoit, que les françois a-

voient élu Pepin, (1) que cette élection lui donna tout le droit à la couronne, et que les françois ne demandoient à Zacharie, *que son avis et son approbation pour rendre leur élection plus plausible à toute la chrétienté.* Si le pape a eu le droit d'ôter l'empire de l'Italie à Léon son empereur, pourquoi n'auroit-il pas eu le pouvoir d'ôter la couronne de France à Chilperic pour la donner à Pepin? Il ne faut pas s'étonner si le sieur Maimbourg porte des jugemens si différens sur des faits tout à fait semblables. Dans le premier il n'avoit en vue de flatter personne en particulier, mais d'applaudir en général à la conduite des iconolâtres. C'est pourquoi il approuve très fort qu'un pape iconolâtre ait déposé un empereur iconoclaste. Mais dans le second, sa complaisance pour les sentimens de la cour ne lui permettoit pas de trouver bon qu'un pape eut déposé un roi de France. C'est ainsi que cet homme se tourne du blanc au noir selon ses différens intérêts.

Je reviens aux iconoclastes dont la révolte causa la perte de toute l'Italie pour les empereurs grecs, en armant les Lombards qui s'emparèrent de l'Exarchat de Ravenne, et qui menacèrent les terres du domaine de l'église, et Rome même. Ce fut en cette occasion qu'on

(1) Histoir. des iconoclastes liv. 2, au 755.

vit bien l'esprit de la cour spirituelle de Rome qui commençoit alors à être faite à peu près comme elle est aujourd'hui. (1) Le pape réduit à la dernière extrêmité par les Lombards, a recours à Léon Copronyme et le supplie *de venir lui même au plutôt avec une puissante armée en Italie pour sauver Rome de la tyrannie des Lombards, et pour retirer d'entre leurs mains ce pitoyable reste de l'empire*. Ces papes qui avoient pris occasion de la controverse sur les images de chasser leurs empereurs d'Italie afin de s'en rendre les maîtres, qui avoient défendu qu'on leur payât aucun tribut, s'en vont lâchement demander du secours à celui qu'ils avoient trahi, et dont ils avoient secoué le joug. Leur but étoit de n'avoir pas de maître; mais réduits à la nécessité d'en avoir un, ils aiment mieux reconnoître pour souverain, l'empereur grec, fort éloigné d'eux, et qui ne conservoit depuis longtemps qu'une ombre de souveraineté dans l'Italie, (801) que de se voir soumis à des maîtres voisins et rudes comme étoient les Lombards. Constantin Copronyme étoit bien plus violent contre les iconolâtres que n'avoit été son père, cependant le pape si catholique et si grand partisan des images, s'en va humblement se jeter à ses pieds pour être secouru contre les

(1) Hist. des iconocl. liv. 11. an 755.

Lombards. Cela fait voir qu'entre les papes et les empereurs grecs dans la querelle des iconolâtres et des iconoclastes, il ne sagissoit pas des images mais de l'empire d'Italie que les papes vouloient attirer à eux.

A la louange de ces romains iconolâtres si catholiques et si dévots parce qu'ils aimèrent mieux fouler aux pieds les statues et l'autorité de leur souverain que de relâcher de leur dévotion pour les images, je ne saurois passer l'histoire des cruautés qu'ils exercèrent les uns sur les autres, au sujet de l'élection d'un pape après la mort de Paul I. Constantin qui avoit été mis en sa place par l'autorité de Toton duc de Nepy son frère, fut bientôt chassé par la faction de Christophe et de son fils Sergius tous deux membres du conseil. (1) On élût Etienne IV, en la place de Constantin, qui fut dégradé et enfermé dans un monastère, où il ne demeura guères, car on le tira de là pour lui arracher les yeux. On fit le même traitement aux évêques et aux ecclésiastiques de son parti, à qui l'on coupa la langue et l'on creva les yeux avec tant d'inhumanité qu'ils en moururent. Ce ne sont pas les calvinistes qui font ces cruautés; ce sont les bienheureux catholiques dévôts des images. On dira que ce sont des soldats qui firent ces vio-

(1) Hist. des iconocl. Liv. 3, au 768

lences, oui: mais ils le firent poussés à cela par le parti du nouveau pape. A peu près même chose fut faite contre le pape Léon III. Pascal et Campulus neveux du pape Adrien I, attachés comme lui au parti des images, se saisirent du pape Léon, écartèrent le peuple à grands coups d'épées, se jetèrent sur le pontife en pleine rue lorsqu'il étoit à la procession des grandes litanies, le vingt cinquième d'Avril: (1) *Ils commandèrent qu'on lui coupât la langue et qu'on lui arrachât les yeux et après qu'on l'eut accablé de mille coups dans l'église de St. Silvestre où ils l'avoient traîné, ils le firent jeter tout couvert de sang et de playes dans la prison d'un monastère* Voilà qui est bien cruel pour des dévôts qui combattoient d'autre part avec tant d'ardeur pour leur religion, c'est-à-dire pour leurs images, contre leur légitime souverain.

Si je voulois faire connoître dans toute son étendue l'esprit de ces catholiques zèlés pour les images, il faudroit retourner à Constantinople et voir ce que les iconolâtres victorieux y commettent. Il faudroit dépeindre la fureur de cette Irène et de son ministre Stauratius représenter la cruauté qui fut exercée contre tous ceux qui ne se voulurent pas soumettre à leur concile de Nicée; et pour dernier act

(1) Hist. des iconoc. liv. 4. 797.

il faudroit voir la mort de ce pauvre prince Constantin, fils d'Irène, à qui l'on arracha les yeux par ordre de sa mère et de Stauratius : de cette Irène dis-je et ce Stauratius qui avoient fait triompher la cause des images dans le concile de Nicée. (1) Le ciel eut tant d'horreur pour cette action, que dix-sept jours entiers il refusa de donner sa lumière. Cela mériteroit bien d'être représenté avec des couleurs qui fissent voir ces noires actions dans tout leur jour, n'étoit que le père Maimbourg nous a épargné la peine de le faire en le faisant lui-même. Il n'a pas même osé dissimuler les cruautés que l'empereur Michel Curopalate grand iconolâtre exerça sur ceux qui ne voulurent pas adorer les images.

Je laisse toutes ces particularités pour venir au dernier acte de cette grande tragédie, c'est l'action de Léon III, qui acheva en Italie ce que ses prédécesseurs avoient commencé : jusqu'à lui les empereurs grecs avoient retenu une ombre d'autorité dans Rome et dans l'Italie. Adrien prédécesseur de Léon appeloit encore Irène et Constantin, *ses maîtres et très invincibles princes*, comme le reconnoit le père Maimbourg. Mais Léon III, considérant qu'il pouvoit trouver dans les françois un plus grand appui que n'étoit en ce temps là celui

(1) Zonar.

des empereurs de Constantinople, (1) *sup-plia Charlemagne d'envoyer que'qu'un de seigneurs de sa cour pour recevoir de sa pa le serment de fidélité que lui prêteroit le peu-ple romain, qui avoit commencé depuis long temps à secouer le joug des grecs, et qui vou-loit alors s'en délivrer absolument.* Et voil l'un des points les plus célèbres de notre his-toire, voilà cette fameuse translation de l'em-pire sur laquelle on dispute tant; Voilà le mo-ment fatal à l'empire des grecs, qui leur a ôt l'occident et qui leur a fait perdre dans la suit l'orient. Voilà l'une des principales source d'où est venue la ruine de la religion chrétien-ne. Si l'empire des romains, devenu chrétien fut toujours demeuré sous un même maître il étoit assez puissant pour abattre le mahome-tisme ou du moins pour empêcher ces effroya-bles inondations de peuples infidèles, de turc qui ont englouti les deux tiers du monde chré-tien. Mais ce coup qui fit éclipser dans l'occ-dent l'autorité impériale des empereurs d'o-rient, les a affoiblis et les a exposés en proi à ces redoutables ennemis du nom chrétien Le père Maimbourg demeure d'accord plu d'une fois que cette guerre des iconoclaste qui a fait perdre l'empire d'occident aux em-pereurs de Constantinople; et nous ajoutor

(1) *Hist. des iconoc.* l. 4, an. 796.

à cela que cette rupture et cette division de l'empire a ruiné l'empire grec qui s'est trouvé privé des ressources qu'il pouvoit tirer de l'occident. Ainsi en joignant ces deux choses ensemble il est clair que les démêlés entre les iconoclastes et les iconolâtres et les rebellions de ceux-ci sont les premières causes de la ruine de la religion chrétienne dans l'orient, et des progrès du mahométisme. Or, ces démêlés et ces rebellions étant des effets du papisme, il s'ensuit que le papisme est la cause de la ruine du christianisme dans l'orient. Présentement, que l'on compare ces désordres avec ceux que l'on attribue au calvinisme : on voit ici, aussi bien que dans les troubles causés par le calvinisme, des combats, des batailles rangées, des sièges de villes, des massacres, des séditions, du sang répandu en abondance ; et l'on y voit de plus des états bouleversés, le monde changer de forme, une autorité impériale appuyée d'une possession de plus de quinze cents ans foulée aux pieds par des sujets, le plus grand empire du monde déchiré et ruiné, et tout le christianisme exposé à la fureur des peuples barbares. Le calvinisme a-t'il fait quelque mal et quelque trouble approchant de ceux-là ?

Je conçois bien ce que l'on nous répondra : l'on dira que nous avons tort d'attribuer ces désordres au papisme, si cette division de

l'empire a eu de si funestes suites il s'en faut prendre à ceux qui y ont donné lieu, dira-t'on, et non pas à ceux qui l'ont faite. Les iconoclastes sont venus troubler l'église dans la possession où elle étoit, de servir et de vénérer les saintes images; c'est eux qui ont commencé la querelle, et c'est à eux qu'on doit imputer les malheurs qui sont sortis de ces démêlés. Premièrement quand il seroit vrai que les empereurs grecs auroient eu tort, et que pour arrêter l'abus des images ils se seroient servis de remèdes un peu trop violens, cela méritoit-il une punition si terrible, cela dispensoit-il le pape et les romains du serment de fidélité qu'ils avoient juré à leur empereur? Les images sont-elles donc une affaire si capitale dans la religion que pour les conserver, il soit permis de violer les loix qui font la subsistance des états? Si l'un des princes du christianisme s'entêtoit du dessein de bannir les images de ses états sans rien changer autre chose dans ce qu'on appelle la religion catholique, seroit-ce une suffisante raison à ses sujets de le renverser de dessus le trône et de se faire un autre maître? On nous a confessé que les images ne sont pas commandées de Dieu. Et quoi, pour des commandemens d'hommes il sera permis de violer les *loix de Dieu*, de couvrir la terre de morts,

de la baigner de sang, et de refuser obéissance à ceux qui portent l'image de Dien sur la terre ?

Mais de plus, ce que l'on suppose dans cette réponse que les empereurs iconoclastes avoient tort, et qu'ils sont venus troubler l'église dans la possession où elle étoit de servir les images, cela dis-je est faux, et faux, je l'ose dire, d'une notoriété publique et confessée par ceux de nos adversaires qui n'ont pas entièrement renoncé à toute pudeur. Il est vrai que quand Léon l'Isaurien fit la guerre aux images, il en trouva les églises et les maisons remplies. Il est vrai de plus que cette malheureuse superstition commençoit à être vieille, c'est-à-dire qu'il y avoit plus d'un siècle qu'elle avoit commencé. Mais une possession de cent ou de deux cents ans pour une erreur et pour un culte idolâtre, est-elle donc un titre qu'on n'ose contester et contre lequel il soit impossible de se pourvoir ? S'il est notoire que l'église dans les premiers siècles ne servoit pas les images, et n'en avoit pas dans ses temples, on a eu raison de ramener le culte de Dieu à sa source et à sa première pureté: or, cela est certain autant qu'une chose le peut être. Il n'y a pas de sujet sur lequel on découvre mieux jusqu'où peut aller la hardiesse des hommes à soutenir des faits éviden-

ment faux que celui-ci. Et jamais je n'ai pu comprendre comment des gens savans sans avoir renoncé à toute honte, ont pu soutenir que l'église ancienne avoit des images dans ses temples : puisqu'il est notoire que l'art de peindre passoit même pour un art illicite dans le premier christianisme. Tertullien reproche à un hérétique comme une chose infâme qu'il étoit peintre. (1) *Pingit licite, nubit assidue. Il se donne la licence de peindre et de se remarier continuellement.* Dans le livre des spectacles il dit : *que Dieu a défendu de faire la ressemblance d'aucune chose, à plus forte raison de son image*: c'est à-dire de l'homme. Il dit même *que c'est le diable qui a introduit au monde les ouvriers qui font les statues, les images et les simulacres de quelque espèce qu'ils soyent.* Clément d'Alexandrie est du même sentiment et dit *que Dieu a défendu par Moïse de ne faire aucun simulacre,* (2) *image ni ressemblance de quelque chose que ce soit, soit de taille, soit de fonte, soit de plate peinture.* Ces gens-là étoient insensés si en ce temps-là les temples des chrêtiens étoient pleins d'images. (3) Nous voyons que ces anciens en disputant contre les payens, leur reprochent que les choses devant lesquelles

(1) Libro contra hermogen. cap. 1. de spect. cap. 23. de Idol. cap. 3
(2) Strom. lib. 5.
(3) Tertull. Apol.

ils se prosternoient, étoient d'airain, de bois, de pierre, de fer, de matières sœurs jumelles de nos pots et de nos chaudrons, *materias vasculorum nostrorum sorores* : ils tournent ces Dieux en ridicule sur lesquels les hirondelles et les chats huans s'alloient placer, (1) et dans les bouches desquels les rats faisoient leurs nids impunément. Il les insulte de ce qu'ils se prosternoient devant des choses qui n'avoient ni mouvement, ni raison, ni intelligence : eux qui ayant de l'intelligence et de la raison, (2) méritoient plutôt d'être adorés par ces statues qu'ils adoroient et devant lesquelles ils s'humilioient. Certainement ces gens-là avoient perdu le sens s'ils avoient dans leurs temples des images devant lesquelles ils se prosternassent. Car ils ne disent rien contre les idoles des payens qui ne put être retorqué contre leurs images. C'est donc une vérité évidente que les premiers chrétiens n'avoient pas d'images. Et il y a des gens dans l'église romaine qui sont assez sincères pour en demeurer d'accord. Zephirus dans ses observations sur l'apologétique de Tertullien l'avoue franchement. *Il faut savoir*, dit il, *que les chrétiens de ce siècle-là n'avoient rien dans leurs temples que l'image de la croix sur l'au-*

(1) Minut fœlix in Octav.

(2) Lactan. lib. 2. divin. instit. cap. 2.

tel, tournée du côté de l'orient. C'est ce qu'i auroit eu assez de peine à prouver que le premiers chrétiens eussent même l'image d la croix dans leurs temples. Le savant Mon sieur Baluze dans ses notes sur le livre de Lac tance, *de mortibus persecutorum*, (1) qu'il donné au public, avoue cette vérité! C'est propos de ce que Lactance récitant que Dioclé tien ayant fait rompre un des temples de chrétiens on n'y trouva rien, il dit qu'ils n' trouvèrent point d'images par ce qu'en c temps-là l'église ne s'en servoit pas. L'auteu des dialogues sur l'histoire des Iconoclaste l'avoue aussi, et le prouve par des preuve auxquelles on ne répondra jamais. Mais il pré tend que les images sont un point de discipline et une cérémonie que l'église a pu établir. I s'ensuit de là que l'église pourroit aussi le détruire. Si donc il est constant que l'églis primitive n'avoit pas d'images il n'est pas vra que les empereurs soyent venus troubler l'é glise dans une juste et légitime possession C'est la religion du pape qui les a établies et par conséquent elle est doublement caus de tous les désordres qui sont venus de là : j dis doublement parce qu'elle a premièremen fourni une juste occasion aux empereurs d s'irriter contre cette malheureuse superstition

---

(1) Miscellanea Baluzii. Tom. II, in notis.

Et ensuite, au lieu de se corriger et d'abandonner les images selon le désir de ses souverains, elle a secoué leur joug, et s'est enfin rendue indépendante de tous les rois.

Les démêlés entre les iconoclastes et les iconolâtres touchent de si près l'affaire du grand schisme qui a séparé l'orient de l'occident, qu'on n'a pas grand chemin à faire pour aller de l'un à l'autre. Dans le neuvième siècle, la superstition pour les images demeura victorieuse des contradictions, et dans le même siècle se fit cette grande et scandaleuse séparation de l'église grecque d'avec l'église latine. Irène qui avoit fait ordonner l'adoration des images dans le concile appellé second de Nicée, cessa de règner sur le commencement de ce neuvième siècle. (802.) Nicephore qui prit sa place, la relégua dans l'isle de Lesbos et occupa l'empire neuf ans : durant lesquels les affaires des iconolâtres n'allèrent pas bien ; car cet empereur fut ennemi des images et les bannit de l'église comme il avoit banni leur protectrice de la société des hommes. Michel Curopalates rétablit ce que Nicephore avoit ruiné, il fut favorable aux images, (811) mais cette prospérité ne fut pas longue, et cet empereur ne leur dura que deux ans. Léon l'arménien fut son successeur et ne fut pas son imitateur, (813) car il fut contraire aux ima-

-ges autant que l'autre les avoit aimées. Cet empereur après un règne d'environ huit années fut assassiné par Michel le Bègue, (820) qui ne fut pas non plus grand ami des images, mais qui n'en parut aussi pas grand ennemi. (826) Après un règne de six ans il laissa l'empire à son fils Théophile.

Cet empereur auroit eu la même débonnaireté que son père, c'est-à-dire qu'il auroit permis à chacun de faire et de penser ce qu'il eut voulu au sujet des images, si l'évènement que je m'en vais rapporter, ne l'eut animé à leur destruction. J'en tiens l'histoire d'un auteur chrétien patriarche d'Alexandrie, qui a écrit en arabe dans le dixième siècle. (1) Homme qui ne doit point être suspect, parce qu'il n'a point écrit pour plaire aux huguenots, ni même aux iconoclastes, car lui même est favorable aux images. Voici ce qu'il dit. *Michel mourut et eut pour successeur Théophile, empereur des romains, qui bannit les images des églises et les brisa, défendant qu'on n'y en laissât aucune. Et c'est ici la cause qui le porta à faire ôter les images des églises. Un de ses conseillers lui disoit un jour qu'il y avoit en un certain lieu de ses états une église dédiée à notre Dame, dans laquelle l'image de la vierge rendoit du lait par les mamelles*

(1) Said Ibn Patrik en Grec, Eutyc. Annales Alexand.

le jour de sa fête. Théophile ne trouvant point cela vraisemblable voulut examiner la chose, et trouva que le sacristain avoit fait un trou dans la muraille par derrière l'image et avoit percé jusqu'aux mamelles. Dans ce trou il avoit fait entrer un tuyau de plomb fort délié; et il bouchoit le trou avec du ciment et de la chaux. Quand la fête de la notre Dame approchant, il ouvroit le trou et versoit dans le tuyau du lait, lequel distilloit ensuite goutte à goutte. Par ce moyen le sacristain avoit amassé une grande somme d'argent par les libéralités des pélerins, qui venoient [illegible] pour faire leurs dévotions dans cette église. L'empereur fit couper la tête au sacristain, et déclara que ceux qui adoreroient les images, seroient réputés adorer des idoles, parce disoit il, que les images sont de véritables idoles, et les fit ainsi ôter des églises et fit boucher l'endroit que le sacristain avoit percé. Ce sont les propres mots de l'auteur. Il faut avouer que si les calvinistes avoient fait faire cette histoire tout exprès, ils ne l'auroient pas autrement composée. La superstition se ressemble bien fort dans tous les siècles: combien de semblables fraudes avons nous découvertes dans ces derniers temps: des notre Dames qui rendoient du lait par les mamelles, des crucifix qui versoient du sang par les playes, des saints

qui suoient, d'autres qui pleuroient par des artifices tout pareils à celui-ci? Cet échantillon nous fait bien voir, que si nous étions assez heureux pour avoir l'histoire des iconoclastes, écrite par un honnête homme, nous l'aurions toute autre que nous ne l'avons, et qu'il ne seroit pas nécessaire d'aller chercher des Juifs et de composer de ridicules fables pour trouver la source de la haine que Léon Isaurien et ses successeurs ont eu contre les images. Ce fut donc l'occasion qui obligea l'empereur Théophile à recommencer la guerre contre les images. Et il y a apparence que s'il avoit vécu, il les auroit enfin exterminées : car le moment fatal à cette querelle étoit arrivé, il falloit qu'elle finit de manière ou d'autre. (841) Théophile mourut trop tôt, et laissa un petit garçon de trois ans entre les mains de sa femme Théodora. Le commerce étroit qu'elle avoit eu avec le prince son mari, grand ennemi des images, ne put lui arracher du cœur ce malheureux amour superstitieux qu'elle avoit pour elles. Elle anéantit tout ce que son mari avoit fait là-dessus, et finit enfin ces grands démêlés par une conclusion qui fut triste pour le parti de la vérité, puisqu'elle fit triompher l'erreur, et vit mourir les contradictions.

Si nous aimions à donner dans le grand et

dans le merveilleux, nous pourrions faire notre profit de la multitude des prodiges et des malheurs qui arrivèrent dans ce siècle. Le sieur Maimbourg n'a pas manqué de nous remarquer les pestes, les famines, les guerres, les tremblemens de terre et les désolations qui arrivèrent sous les empereurs iconoclastes, pour marquer la colère du ciel contre leur impiété. Il en arriva bien d'autres dans le siècle suivant, où le culte impie des images se trouva établi sans contradiction. Une comète parut en occident si grande et si extraordinaire, que l'empereur lui même en fût épouvanté, et croyant selon les erreurs populaires que cela présageoit la mort d'un grand, il en consulta avec le philosophe Eginard, (1) qui lui répondit par les paroles du prophète, *ne soyez point étonnés des signes des cieux*.(813) L'an 829 il y eut un si grand temblement de terre à Aix-la-Chapelle que l'église de notre Dame toute couverte de plomb, demeura découverte et demi ruinée. En Egypte, durant vingt et quatre jours, règna un vent si terrible, que les édifices en furent abattus, (2) on vit par-tout dans les airs des brandons de feu, et quand le vent fut cessé, l'air, la terre et les arbres parurent de couleur rouge et puis jau-

(1) Fascit. tempor. pag. 65.

(2) Elmac. hist. sarac.

ne, à quoi succéda le noir. En Allemagne il y eut des bourgs entiers brûlés par le feu du ciel. (1) La France fut couverte d'une armée de sauterelles qui voloient de lieu en lieu, et se posoient comme des camps, elles avoient six pieds, six ailes et deux dents plus dures que des pierres, (2) et rien n'échappoit sur leur passage. Ces sauterelles s'allèrent enfin précipiter dans la mer, mais après elles l'air demeura si infecté, qu'une peste emporta le tiers des hommes. Trois jours de suite il plut du sang en Italie. Et enfin dans l'orient il y eut de si horribles tremblemens de terre, que presque toute l'Asie fut bouleversée. Dans la ville d'Antioche, quinze cents maisons furent renversées, et quatre vingt dix tours des murailles de la ville tombèrent à bas; (3) un grand nombre de personnes furent écrasées, et le bruit causé par la chûte des édifices fut si grand, que tout le peuple prit la fuite et se sauva à la campagne. Une montagne se déracina et tomba dans la mer avec un si grand bruit que la mer sembloit bouillir, et il en monta une fumée noire et puante. (4) Dans une autre province de l'Asie, quarante cinq mille personnes furent écrasées sous les rui-

(1) Abb. Vsperg. pag. 132.

(2) Fasc. Templ.

(3) *Elmac. pag.* 150.

(4) *Idem, pag.* 180.

nes causées par les mêmes tremblemens de terre. Et même si l'on en croit quelques historiens, les tremblemens de terre dans ce siècle coururent tout le monde. C'est dommage que le P. Maimbourg n'a rencontré ces grands évènemens en son chemin et qu'il ne soit calviniste : il n'auroit pas manqué de dire en son style que la terre gémissoit de porter ces impies, qui mettoient sur les autels de Dieu les idoles de jalousie, qu'elle ouvroit par tout ses entrailles pour engloutir ces Dathans et ces Corés, qui se révoltoient contre Dieu, et profanoient les lieux saints par leurs abominations. Tout au moins cela nous servira à faire voir qu'il ne faut pas si légèrement conclure que la conduite des hommes est désagréable à Dieu, en un siècle plus qu'en un autre, parce qu'il y fit paroître plus de marques de sa colère. Car il dispense ses châtimens avec une sagesse qui nous est souvent impénétrable. Ceux qui échappent ne sont pas souvent plus criminels que ceux qui sont frappés, ils périront tous semblablement.

CHAPITRE II.

Abrégé de l'histoire du schisme entre l'église grecque et l'église latine : que le papisme est uniquement la cause de cette rupture scandaleuse : quelles en ont été les funestes suites. C'est la seconde source des troubles causés par le papisme.

Je viens au plus grand événement qui soit arrivé dans le neuvième siècle. C'est la rupture de l'église grecque et de l'église latine. Elle a été cause d'un nombre infini de malheurs ; or, c'est le pape qui a causé cette rupture, donc c'est le pape à qui l'on doit attribuer tous les malheurs à qui l'on doit attribuer tous les malheurs qui ont suivi le schisme. C'est le papisme qui a fait le schisme. Premièrement parce que c'est encore une suite de la querelle touchant les images. Nous avons vu dans le chapitre précédent que cette guerre des iconolâtres et des iconoclastes, de l'aveu de tout le monde, a divisé et déchiré l'empire, et a fait perdre aux empereurs grecs l'Italie et l'empire d'occident par la rebellion des iconoclastes.

Or, il est très certain que c'est cette division de l'empire dans le temporel qui a causé les schismes dans le spirituel. Dans les états chrétiens l'empire est si étroitement uni avec le sacerdoce, et les intérêts de l'église avec ceux de l'état, qu'on ne doit pas espérer d'union entre les églises quand il n'y en a pas entre les états. Un empire ou un royaume qui se démembre, dans son déchirement ne manque pas de voir suivre la division des religions. Cela se voit dans l'histoire de Jéroboam qui déchira le royaume de la maison de David; le schisme suivit incontinent la révolte. Et cela est si vrai, que jamais l'occident partagé comme il est entre plusieurs souverains, ne se seroit conservé dans l'union pour faire une même église, si le pape en rompant avec l'église grecque n'avoit trouvé moyen de bâtir dans l'église latine un empire purement temporel qui s'étend sur toutes les provinces de l'occident. Car cet empire prétendu spirituel de la cour de Rome est la plus grande chimère du monde. La vérité est que c'est un empire mondain formé comme les autres empires: il a sa capitale, ses gouverneurs de provinces, ses tributs; et les princes de l'Europe sont dans un terrible aveuglement de ne se pas appercevoir qu'ils sont véritables sujets et tributaires du pape. Il ne se pouvoit donc pas faire que ceux qui

avoient rompu l'union temporelle ne rompissent aussi l'union spirituelle de l'église d'orient et de celle de l'occident, à moins que le pape ne trouvât moyen d'établir son empire temporel sur l'orient, comme il l'a établi sur l'occident. En effet il a essayé de le faire et n'en a pu venir à bout; et c'est cette tentative sans succès qui a achevé ce schisme qui étoit déjà commencé par l'expulsion des empereurs hors de l'Italie. C'est donc le papisme qui a donné l'occasion au schisme, et qui l'a fait enfin: cela paroîtra par ce que nous allons dire.

Puisque l'histoire des iconolâtres et celle du schisme sont si voisines, il faut nécessairement reprendre l'histoire à l'endroit où nous l'avons laissée en parlant des images. Théophile fils de Michel le bégue mourut après un règne de quinze ans et laissa un fils âgé seulement de trois ans entre les mains de l'impératrice Théodora sa femme. Cette princesse régna d'une manière fort absolue durant la minorité de son fils. Mais quand cet empereur fut devenu grand il voulut règner à son tour et se défaire de cette tutrice qui avoit les mêmes vues qu'avoit eu Irène, à l'égard de Constantin son fils, c'est de règner toujours et de ne lui donner aucune part au gouvernement. Théodora croyoit avoir bien pris ses sûretés en mettant Michel son fils entre les mains de Bardas son frère qu'elle

lui avoit donné pour gouverneur, dans l'espérance qu'il nourriroit ce jeune empereur dans un grand esprit de soumission pour elle. Mais la chose alla autrement. Michel voulut régner seul et enfermer sa mère dans un couvent, et afin de rendre son parti plus fort il s'associa a l'empire, Bardas son oncle maternel, celui-là même qui l'avoit élevé. La cour de Constantinople fut divisée, chacun prit son parti. Ignace le patriarche se trouva dans celui de l'impératrice : et les démêlés allèrent si avant que le patriarche ayant pris la liberté d'éloigner Bardas de la communion sous prétexte d'un mariage incestueux qu'il avoit contracté avec sa belle-fille; Bardas pour se venger de ce qu'Ignace l'avoit privé de la communion, priva Ignace du patriarche, et le fit reléguer dans une des isles de la Propontide. Le célèbre Photius fut mis en sa place : il est peu nécessaire de dire quel homme c'étoit, assez, car tout le monde le connoit, ses ouvrages qui subsistent encore aujourd'hui (855) font voir qu'il fut non seulement le plus savant homme de son siècle, mais l'un des plus savans et de la plus prodigieuse lecture qui ayent jamais été au monde. Surtout il possédoit en perfection ce qu'on appelle les droits de l'église, ses canons, sa discipline et tout ce qui regarde son gouvernement depuis les

apôtres. Tout le monde tombe d'acc
cela : mais pour flétrir sa mémoire, les l
joutent que ce fut le plus méchant hom
ait jamais été ; la raison, c'est qu'il
voulu se soumettre au pape, et qu'il a
qu'il regardoit son église comme indép
te et souveraine dans ses propres affair
témoins qu'on en apporte ce sont les his
de l'église latine, et quelques uns de
grecque grand amis du patriarche Ign
grands ennemis de Photius. On juge
sont là des témoins dignes de foi : l'un
témoins est un Nicetas David Paphlag
qui a écrit la vie d'Ignace tout exprè
faire une satyre contre Photius.

Celui qui a écrit les vies des papes
nom de Damase, qui est Anastase, bib
caire du pape vivant en ce temps-là,
l'on assembla un synode dans lequel
fut déposé, et Photius confirmé. Ma
n'appaisa pas les troubles parce que l
ques du parti d'Ignace, ni Ignace lui
ne s'en voulurent pas tenir là, et conti
à remuer. C'est ce qui obligea l'emper
le conseil de Bardas et de Photius d'e
au pape Nicolas I, pour le prier de
quelques évêques afin de tenir avec

(1) In præfatione œcum. 8. 859.

concile plus autorisé et plus général que celui qui avoit été tenu, dans lequel on put tout de nouveau examiner l'affaire de Photius et d'Ignace. Photius n'avoit rien moins dessein en faisant cela que de s'en remettre au jugement du pape et de le reconnoître pour son souverain. Il étoit en possession du patriarcat, et il eut fallu qu'il eut renoncé au bon sens et à ses intérêts pour aller remettre au jugement d'un homme étranger un bien dont la possession lui étoit acquise. Mais le pape Nicolas I, qui à l'imitation de ses successeurs veilloit continuellement sur les moyens d'établir ses prétentions de chef universel de l'église, embrassa cette occasion d'avancer son autorité, et comme le père Maimbourg nous a dit du pape Zacharie au sujet de Pepin et de Chilperic, il voulut faire plus qu'on ne lui demandoit. Il envoya donc en orient l'évêque de Porto et celui d'Anagny, leur commanda de faire confirmer l'adoration des saintes images et de prendre connoissance de l'affaire de Photius. Et parce qu'il conçut bien que si l'on jugeoit de l'affaire sur les lieux, ses légats n'auroient que leur voix dans l'assemblée, il leur ordonna de faire l'information, mais de faire ensorte par toutes sortes de moyens que le procès fut renvoyé à Rome afin qu'il en put juger lui-même. Assurément la voye étoit sure pour se

C

mettre en possession de juger en qualité de souverain des affaires du patriarcat de Constantinople. Mais aussi le piège étoit extrêmement grossier, l'église de Constantinople qui avoit toujours soutenu ses droits d'indépendance en qualité de la nouvelle Rome contre l'ancienne, auroit misérablement trahi sa propre cause si elle avoit donné les mains à une procédure si nouvelle. Outre cette instruction, les légats avoient ordre de leur maître de ne point communier avec Photius et de le traiter comme un intrus, sous prétexte qu'il avoit été choisi patriarche de Constantinople étant encore laïque; car pour le mettre sur le trône patriarcal en six jours de temps on l'avoit fait passer par tous les ordres, ce qui étoit contre les canons. C'étoit là dis-je le prétexte, mais la raison du coeur étoit que Photius qui savoit très bien quels étoient les droits de son église, n'avoit point demandé pour son établissement l'agrément du pape comme Nicolas prétendoit qu'il devoit faire. Cela paroit par une lettre de ce Nicolas, où il fait cette plainte et ajoute en se plaignant que les patriarches de Constantinople retenoient diverses provinces qui devoient relever du siége de Rome. (1) Ces provinces étoient celles de la Bulgarie. Les Bulgares, auparavant payens,

(1) Epist. 3.

s'étant convertis à la foi, le siége de Constantinople et celui de Rome disputoient à qui appartiendroit ce diocèse. Les Bulgares qui avoient reçu la foi par le moyen des grecs et qui avoient admis leur service voulurent aussi recevoir des évêques d'eux et relever de leur patriarche. Les papes au contraire vouloient que ce diocèse de Bulgarie leur appartint, et la principale raison c'étoit celle de la bienséance, et leur insatiable cupidité de régner. Les légats de Nicolas I, prirent le chemin de Constantinople, avec ces ordres de ne point reconnoître Photius, de lui arracher le diocèse de Bulgarie, et de le traiter comme un intrus afin d'établir la souveraineté du siège romain sur les patriarcats de l'orient.

Photius fut averti de tout cela et prit ses précautions afin de faire avorter tous les desseins de Nicolas, et surtout pour établir l'indépendance de son siège. Personne n'étoit plus capable de le faire que lui, parce qu'il savoit parfaitement les loix du gouvernement de l'église. Les légats de Nicolas I, ne furent pas reçus à Constantinople comme ils souhaitoient de l'être, et parce qu'on savoit qu'ils étoient venus exprès pour cabaler contre l'intérêt de l'église de Constantinople, on leur défendit durant trois mois toute communication avec les évêques. C'est une action de justice

dont on se plaint comme d'une grande violence: mais il n'y a rien plus juste que d'agir ainsi avec des gens qui viennent comme ennemis et comme parties pour opprimer la liberté publique, et prendre un bien qui ne leur appartient pas. L'année suivante le patriarche assembla un concile de trois cent dix huit prélats, autant qu'il y en avoit eu au concile de Nicée, et les évêques de Porto et d'Anagny y assistèrent comme envoyés du pape. Ils ne purent faire ce qui leur avoit été ordonné à Rome, (861) c'est de faire information, car on leur en ôta le moyen. Ils furent jugés avec les autres évêques et donnèrent les mains à ce qui fut arrêté par le concile dans lequel la déposition d'Ignace et l'élection de Photius furent approuvées. Ignace et les évêques ses partisans ne se voulurent point soumettre, ils en appelèrent au pape et lui écrivirent une lettre dans laquelle ils le flattent et l'appellent *Pontife universel et patriarche de tous les sièges*. C'est là une des causes qui ont produit cette énorme puissance du siège de Rome. Depuis l'érection des patriarcats il a toujours tenu le premier rang, c'est-à-dire qu'il a eu la primauté d'ordre mais avec une égale juridiction, et sans aucune autorité sur les autres comme les autres n'en avoient pas sur lui. Mais ceux qui ...

trouvoient lésés et qui croyoient avoir été maltraités par leur propre église, ne voyant pas de moyens de se faire relever des injustices qu'ils prétendoient qu'on leur avoit faites, s'adressoient à l'évêque de Rome; et sachant qu'il avoit un grand crédit dans l'église, ils se vouloient servir de lui pour être rétablis par voye d'intercession. Les papes qui ont toujours eu constamment depuis le quatrième siècle cette vue de se rendre souverains de l'église, les recevoient comme appelans, et sans en avoir commission, décidoient en juges. Les parties lésées qui avoient recours à eux ne se mettoient pas en peine en quelle qualité les évêques de Rome jugeassent pourvu qu'on les rétablit. Par une lâcheté qui accompagne presque toujours l'intérêt, ils faisoient préjudice aux sièges dans lesquels ils vouloient être rétablis, et laissoient empiéter aux papes une autorité qui ne leur appartenoit pas. C'est ce que fit Ignace en cette occasion; il savoit fort bien que le pape n'étoit point son supérieur, et qu'il n'y avoit point d'appel d'un patriarcat à l'autre, Pendant qu'il avoit été paisible patriarche de Constantinople, si quelqu'un de ses inférieurs eut entrepris de se pourvoir contre ses jugemens devant l'évêque de Rome, assurément il auroit excommunié celui qui se seroit ainsi pourvu. Cepen-

dant il aima mieux renoncer aux priviléges de son église qu'à ses prétentions au patriarcat, et sachant les instructions qui avoient été données aux envoyés du pape, il résolut de faire valoir les prétentions des papes contre le siège de Constantinople, afin de soutenir les siennes contre Photius. Nicolas I répondit fort aux intentions d'Ignace: quand les évêques qu'il avoit envoyés à Constantinople furent de retour, il les déposa et les excommunia. (863) Il excommunia aussi Photius, et tous ses adhérans et rétablit Ignace, c'est-à-dire qu'il le déclara vrai patriarche de Constantinople sans avoir aucun droit de le faire. Photius ayant appris cette nouvelle, de sa part assembla un concile et excommunia Nicolas et tous ceux de son parti. L'empereur Michel écrivit fortement à Nicolas là-dessus en faveur de Photius : le pape fit brûler publiquement les lettres de l'empereur et le menaça de l'excommunier s'il ne se soumettoit. Les choses demeurèrent en cet état et ce fut un commencement de schisme qui dura jusqu'à la fin du règne de Michel Bardas.

Environ trois ans après, un scélérat appelé Basile le Macédonien, homme né de la lie du peuple, mais que ses flatteurs faisoient descendre de la maison des Arsacides, anciens *rois des* Parthes, assassina Bardas, oncle de

l'empereur et son associé à l'empire. Il est vrai que cette action se fit du consentement de l'empereur, mais elle n'en est pas moins lâche, sur tout après la réconciliation solennelle de Bardas et de Basile, que le patriarche Photius avoit procurée avant qu'ils partissent tous deux pour aller à l'armée. Basile le Macédonien s'étant défait de Bardas, l'assassin, par la même voye, se défit peu de temps après de l'empereur lui même et l'assassina de la manière du monde la plus cruelle. Voilà l'homme dont les latins font un héros. Et la raison est que ce malheureux coupable d'un double parricide, se soumit et lui et son église au pape et eut recours à lui pour être autorisé dans ses actions, qui donnoient de l'horreur à toute la terre. Il est fatal à ce siège romain de recevoir son élévation de semblables mains. Le tyran Phocas ayant assassiné Maurice son maître et son empereur, afin d'avoir l'évêque de Rome favorable, (1) lui donna le titre *d'évêque œcuménique et universel*, lequel il retient encore aujourd'hui.

Photius ne pouvant souffrir ce tyran et ce parricide refusa de le recevoir à la communion, et Zonaras qui nous apprend cette circonstance est pour le moins aussi croyable que Nicetas David auteur de la vie d'Ignace,

(1) L'an 603.

auquel le père Maimbourg veut que nous nous en rapportions. Basile irrité chassa Photius et rétablit Ignace, et l'un et l'autre envoyèrent faire des hommages au pape pour avoir son suffrage et son approbation, car depuis plusieurs siècles ç'a toujours été assez que de flatter le siège de Rome pour en obtenir l'approbation des actions les plus criminelles. (867) Sur ces entrefaites mourut Nicolas I, grand ennemi de Photius; Adrien II lui succéda, auquel on envoya aussi les légats de Constantinople de la part du patriarche Ignace, avec le consentement desquels on brûla le concile de Photius, et pour rendre l'histoire plus remarquable, l'on dit qu'il sortit du feu une puanteur dont tout l'air fut infecté. (1) L'année suivante Adrien trouvant l'occasion favorable pour casser tout ce que Photius avoit fait contre l'autorité du siège romain, envoya à Constantinople Donat évêque d'Ostie, Marin diacre de l'église romaine, et Etienne évêque de Népi avec ordre d'y faire tenir un concile, auquel on donneroit le nom d'universel, et d'y établir la souveraineté du siège de Rome sur tous les autres. Jusqu'à ce siècle les entreprises des papes avoient été sourdement conduites, ils s'étoient mis en possession de la supériorité le plus qu'il leur avoit été pos-

(1) *Anastasius in Adr.* 868.

sible par des jugemens rendus, souvent où ils n'en étoient pas requis; mais ils n'avoient pu se faire déclarer souverains par un concile. A cette fois, soutenus par un parricide qui vouloit être flatté dans son crime, et par un patriarche qui étoit prêt de sacrifier toute chose pour conserver sa grandeur, ils entreprennent determiner cette grande affaire et de se faire déclarer chefs de l'église universelle d'une manière fort authentique. Les légats du pape appuyés de l'autorité du tyran et de son patriarche, assemblèrent le concile qu'ils appellent le IVe de Constantinople et le VIIIe universel, qui fut ouvert le sixième d'Octobre de l'an 869.

L'on ne sauroit dire combien furent honteuses les procédures des légats du pape pour venir à leurs fins dans cette assemblée. Ignace n'avoit que douze évêques dans son parti comme l'avoue Nicetas David qui a écrit sa vie. Tous les autres étoient attachés aux intérêts de Photius, dont le mérite étoit universellement reconnu, et par conséquent ils étoient aussi opposés aux prétentions du siège de Rome, et tenoient pour les priviléges et pour l'indépendance du siège de Constantinople. Mais il n'y eut point de lâchetés, de bassesses et de trahisons qu'on n'employât pour les gagner ou pour les forcer. Par prières, par

C*

menaces, par présens, par persécutions, d ce grand nombre d'évêques qui dépendoient d Constantinople, on en ramena quatre ving dix, qui joints avec les douze partisans d'Ignac firent ce beau concile, auquel on donne l nom de concile général. D'abord, de l'aveu d sieur Maimbourg, ce concile ne se vit compos que de trois légats du pape, d'Ignace de Cons tantinople, de Thomas, patriarche de Tyr comme tenant lieu du patriarche d'Antioche et d'un moine nommé Elie, à qui l'on donn le nom de député du patriarche de Jéruralem Ces deux derniers hommes étoient deux mas ques que l'on mit sur des sièges pour donne à ce concile le nom de *général*, et pour fair croire que tous les patriarches y avoient assi té. Ce concile ainsi composé de trois légats d pape et de trois autres ecclésiastiques, fit en trer les douze évêques qui seuls restoient d parti d'Ignace, ainsi voilà dix huit personne en tout dans ce vénérable synode. Ce furen ces dix-huit personnes qui firent retracter le évêques partisans de Photius, non par leur raisons et par l'autorité de leurs règlemens mais par le moyen du tyran Basile le Macé donien qui étoit lui-même présent au conci le accompagné de tous ses principaux officier pour donner de la terreur à tous ceux qui pa roîtroient dans cette assemblée. Ce fut là qu

les légats de Rome firent la plus grande trahison, et les évêques grecs la plus grande lâcheté dont on ait jamais ouï parler dans une semblable affaire. Adrien II avoit fait un formulaire de foi et de soumission qu'il ordonna à ses légats de faire signer à tous les évêques grecs avant que de les recevoir au concile. Par ce formulaire le soussignant s'obligeoit à se soumettre à tous les ordres du saint siège, à reconnoître Ignace pour véritable patriarche, à tenir Photius pour un excommunié, et à recevoir tout ce qui avoit été ordonné dans les conciles de Rome tenus sous Nicolas I et Adrien II. C'est-à-dire à reconnoître l'église de Constantinople et son patriarche soumis au siège romain. Les légats firent la lecture de leur formulaire dans ce concile général de dix-huit personnes, d'abord l'empereur et les évêques même du parti d'Ignace furent surpris de cette proposition. Il étoit sans exemple et sans raison qu'on envoyât à un concile des décrets tout formés, on étoit venu pour juger, et le pape envoya l'affaire toute jugée de Rome, avec la condition que personne ne seroit reçu à composer l'assemblée qu'il n'eut signé ce formulaire de foi et de soumission. Il y a du plaisir à voir les tours que se donne le père Maimbourg en cet endroit pour ne pas approuver une procédure aussi étrange, et

pour ne la pas condamner aussi ; parce qu'il auroit été forcé de rejeter ce faux concile dont pourtant il s'étoit obligé de faire un concile non seulement légitime mais général. Tout ce qu'il peut faire, c'est de dire, (1) *que cela paroissoit nouveau*, mais que cette nouveauté *n'empêcha pas que le pape ne crut qu'il pouvoit et devoit envoyer ce formulaire tout dressé, sans qu'il entreprît en cela de rien diminuer de la liberté et du pouvoir du saint concile.* Ce n'est pas entreprendre sur la liberté d'un concile que de lui envoyer des décrêts tout conçus et prêts à signer.

Basile et son patriarche avoient besoin du suffrage du pape, c'est pourquoi il fallut l'acheter à ce prix-là ; aucun évêque ne fut reçu dans l'assemblée qu'après avoir promis qu'il seroit esclave bien obéissant au siège romain, et il y eut quatre vingt-dix évêques qui eurent la lâcheté par foiblesse ou par crainte de souscrire à ce formulaire. Mais les autres portèrent leur résolution jusqu'à excommunier en présence de l'assemblée où ils avoient été cités tous ceux qui avoient excommunié Photius. Cette hardiesse anima tellement et Ignace et les légats que la sentence d'excommunication de Photius et de tous ses adhérens fut confirmée avec tant de violence et d'em-

(1) Hist. du schisme des Gr. l. 2. an. 869.

portement qu'on en fit souscrire l'arrêt avec des plumes teintes dans le sang de Jésus Christ, c'est-à-dire dans la coupe de l'eucharistie. Le père Maimbourg qui sait que nos écrivains ont tiré de cette action une conséquence qui n'est pas favorable à la transsubstantiation et à la présence réelle, ne la veut pas croire, et ne juge pas à propos que nous la croyons. Cependant nous la tenons de ce Nicetas Paphlagonien dont il veut que nous recevions les récits outrageans et emportés contre Photius, comme des oracles. Et parce que Robert Creygthon dans sa préface sur sa version de Sguropulus a osé révoquer en doute le témoignage de ce violent ennemi de Photius, et celui d'Anastase bibliothécaire des papes, il fait une grande remontrance à l'église anglicane pour l'obliger à reprimer la hardiesse de ce Creygthon qui ose révoquer en doute des faits aussi certains que sont les excès et les crimes de Photius. C'est une chose admirable que l'on veuille que nous ajoutions foi à un bibliothécaire du pape et à un grec notoirement calomniateur et duquel le sieur Maimbourg avoue *qu'il a parlé en des termes qui tiennent de l'invective*, (1) *et ne sont pas du caractère de l'histoire*. On veut dis je que nous ajoutions foi à des témoins de ce caractère dans

(1) Hist. du schisme des grecs, liv. 2. an. 869.

une cause où ils sont partie avec le pape, plu tôt qu'à des historiens grecs qui ne sont poin entrés dans cette querelle. Mais je me passion ne fort peu pour ces sortes de faits qui ne son pas fort importans à mon sujet, que Photius fut honnête homme ou non, nous n'avons pas grand intérêt à démêler cette vérité.

Ce qu'il y a d'essentiel ici, c'est ce que j'a dit que le pape pour s'établir chef de l'église universelle avec un apparent consentemen de l'église grecque, commit la plus effroyabl prévarication du monde en faisant soussigner son autorité et ses prétentions à tous ceux qu voudroient avoir séance au concile. Avec de gens qu'il avoit fait tomber dans de sembla bles pièges, il ne fut pas malaisé de faire tou ce qu'il voulut; on fit dans ce concile tels ca nons qu'il plut aux légats. Entr'autres on y confirma l'autorité souveraine du siège du pa pe comme elle avoit été établie à Rome sous Nicolas et sous Adrien : (1) jusque là mêm qu'il est expressément dit que le pape ne pour roit être jugé de personne.

Les choses n'étoient pas tout-à-fait con clues, que les évêques grecs eurent honte d leur bassesse et de la lâcheté qu'ils avoien commise de signer le formulaire envoyé d Rome, c'est-à-dire le titre de leur esclavage

(1) Synod. const. 4. can. 2. et 3.

Ils représentèrent cela à Ignace et à Basile qui enfin ouvrirent les yeux à leurs véritables intérêts, et au reste ayant du pape ce qu'ils souhaitoient d'en avoir, c'étoit l'approbation du parricide de Basile le macédonien, ils ne voulurent plus garder avec lui les mêmes mesures. De plus ils se brouillèrent au sujet du diocèse de la Bulgarie que le pape vouloit avoir et que le siège de Constantinople vouloit retenir. Ce saint Ignace dont on a fait un saint dans l'église romaine parce qu'il a eu la foiblesse et la lâcheté d'abandonner son église aux ambitieuses prétentions du siège romain, ne voulut pourtant pas se relâcher sur cet article là. Lui qui avoit eu recours au pape et qui l'avoit appelé chef univereel, ne le voulut plus reconnoître pour tel, ni subir le jugement qu'il rendit en sa propre cause pour obliger les grecs à lui rendre ce diocèse si contesté. Ce démêlé alla si loin que toute cette belle réunion des deux églises et les soumissions de l'église grecque pour l'église latine s'évanouirent incontinent. Et le sieur Maimbourg avoue que les prétendus vicaires des patriarches d'orient s'emportèrent jusqu'à dire aux légats de l'évêque de Rome : *Ce seroit une chose bien étrange que vous autres romains qui avez secoué le joug du légitime empereur des grecs pour vous donner aux françois eussiez encore*

juridiction dans les états de l'empereur notre maître. Ces paroles que le sieur Maimbourg a tirées de Guillaume le bibliothécaire, sont bien remarquables. Elles font voir premièrement que les grecs, dans le fonds, ne prétendoient pas être sujets du siège patriarcal de Rome, et qu'ils n'avoient point du tout intention que l'évêque de Rome exerçât aucune juridiction dans l'orient. Et ainsi cela prouve clairement que tout ce qui fut fait dans ce conciliabule obsédé par les latins, se fit par pure surprise et contre l'intention des grecs. L'autre chose qui paroit clairement c'est que ces vicaires prétendus des patriarches de l'orient étoient des officiers titulaires comme sont les évêques et les archevêques que l'on fait à Rome *in partibus infidelium.* Si ces vicaires avoient été véritablement envoyés par les patriarches d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie, comment auroient-ils pu appeler l'empereur de Constantinople leur empereur, puisqu'il y avoit déjà longtemps que ces trois patriarcats, occupés par les sarrazins, n'étoient plus sous l'empire des grecs? Dès le temps du 2e. concile de Nicée, c'est-à-dire plus de 80 ans auparavant, le commerce des églises d'Asie avec celle de Constantinople étoit interrompu par les sarrazins: et les patriarches d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie ne purent se

trouver à ce concile, ni ne purent y envoyer. Seulement il s'y trouva deux moines d'orient qui disoient avoir commission des patriarches d'orient, et n'avoient pourtant été envoyés que par les moines de la Palestine.

C'est de cette manière que les grecs rompirent sur le champ avec les latins, et afin que ceux-ci ne se pussent prévaloir des signatures que les évêques grecs, gagnés par les légats, avoient apposées au bas du formulaire de soumission, on essaya de les leur tirer des mains, et pour cela on se saisit de leurs papiers. Mais les légats qui avoient senti que les grecs ne seroient pas longtemps sans revenir de cet égarement et sans se plaindre de la manière frauduleuse dont on les avoit surpris, avoient mis ordre à leurs affaires, pour ne pas perdre les fruits de tant de finesses et de tant de travaux. Ils avoient chargé Anastase bibliothécaire du pape qui étoit parti avant, de tous leurs originaux, lesquels par ce moyen arrivèrent heureusement à Rome. Ainsi toutes les peines que les latins s'étoient données à proprement parler, ne terminèrent aucune affaire, et ne finirent point ce schisme. Le démêlé particulier de l'église de Constantinople entre Photius et Ignace continua. Photius fut envoyé en exil, traité avec la dernière cruauté, et les évêques de son parti pareillement. Mais pas un ne vou-

lut renoncer aux intérêts de Photius, tant i[l]
étoient charmés de son mérite et de ses grande
qualités, et dégoutés des lâches procédé
d'Ignace. Le crédit et l'autorité étoient pou
Ignace, mais le mérite et le nombre étoier
pour Photius, qui du fonds de son exil et d
sa prison savoit empêcher qu'aucun des sien
ne se révoltât et n'abandonnât sa cause. L'o
envoya une seconde fois des légats de Rom
pour appaiser ces différens, mais cette secon
de négociation n'eut pas plus de succès qu
la première. Les évêques de Photius soutin
rent encore avec la même fermeté la cause d
leur patriarche, et même Photius trouv
moyen de rentrer en grace auprès de l'em
pereur Basile. Ce Nicetas qui a fait une
violente satyre contre lui en faveur d'Ignace
dit que ce fut par des fourbes étranges, e
que Photius supposa une généalogie à Basile
qui n'étant que fils d'un paysan de Macédoin
fut ravi de trouver quelqu'un capable de cou
vrir la bassesse de sa naissance par quelqu
histoire fabuleuse. Nous sommes aussi pe
obligés de croire cet auteur en cet endroi
que dans tous les autres, mais il nous impor
te peu que cela soit faux ou vrai. Ce qui es
certain c'est que Photius revint à la cour
disputa de la faveur avec Ignace, (877) et ap
paremment l'auroit supplanté une second

fois, si le vieux patriarche ne lui eut fait place par la mort. Photius fut mis en sa place sans contradiction, et ainsi finit le schisme de l'église de Constantinople. Quant à celui de l'église grecque et de l'église latine, ce prétendu concile, huitième universel, n'y avoit pas remédié, car nous avons vu que les légats d'Adrien II, s'en étoient retournés fort maltraités par les grecs. (872) Le pape Adrien mourut quelque temps après et eut pour successeur Jean VIII. Ce Jean, sollicité d'envoyer ses légats à Constantinople pour travailler encore une fois à assoupir les différens entre Photius et l'église romaine, les y envoya en effet ; mais bien moins pour les affaires de l'église que pour les siennes. Il vouloit à toute force avoir le diocèse de Bulgarie dont Ignace avoit tout nouvellement pris une nouvelle possession (835), et d'où il avoit chassé les missionnaires que le pape y avoit envoyés. Jean VIII avoit écrit la-dessus violemment à Ignace, qui ne voulut pourtant pas rendre le diocèse, ainsi la querelle et le schisme continua (878). Mais il acheva de se former incontinent après la mort d'Ignace. Photius rentré dans le siège de Constantinople et dans la faveur de son prince, demeura maître de tous ses ennemis. Il voulut selon la coutume avertir l'évêque de Rome de son entrée dans le

siège, non pour lui demander la confirmation comme on prétend; mais pour entretenir l'union entre les sièges, comme les rois se donnent avis les uns aux autres de leur exaltation. L'empereur et lui envoyèrent à Rome afin de faire savoir au pape qu'il étoit rentré dans le patriarcat, pour le prier d'avoir communion avec lui et pour obtenir des députés qui vinssent à Rome et en la présence desquels on put achever de terminer les différens qui étoient entre Rome et Constantinople au sujet de la juridiction et du diocèse de Bulgarie. Le pape Jean VIII fut charmé de cette ambassade, car à Rome depuis longtemps on aime jusqu'aux ombres de la soumission, de plus il se laissa emporter à l'espérance de recouvrer le diocèse de Bulgarie. Ainsi il accorda tout ce qu'on voulut en faveur de Photius, et donna ordre à ses légats qui étoient déjà à Constantinople de terminer les différens des deux sièges à certaines conditions. Si l'on en croit les latins, Photius falsifia les actes de la commission des légats et les lettres que le pape écrivoit à l'empereur Basile; ce qui n'est pas trop aisé à comprendre comment des légats sont assez ignorans et assez bêtes pour se laisser tirer des mains leurs lettres et en recevoir d'autres en la place, toutes différentes. Des *gens* qu'on envoyoit en grèce pour faire des

traités devoient du moins savoir assez de grec pour ne se pas laisser tromper d'une manière si grossière et pour voir si les traductions que l'on avoit faites de leurs instructions étoient fidèles ou non.

Quoi qu'il en soit avec les légats de Jean VIII, Photius tint son concile qui passe chez les grecs pour le VIIIe universel, et pour un très-saint concile, (779) et chez les latins pour un abominable conciliabule. Il s'y trouva 383 évêques. Le concile précédent appelé le VIIIe œcuménique par les latins et les deux conciles de Rome tenus sous Nicolas I, et sous Adrien II, y furent cassés. Photius y fut rétabli, tous les jugemens rendus contre lui y furent annullés, l'égalité entre les deux sièges à l'égard de la juridiction y fut établie, et il fut ordonné que l'on ne recevroit point d'appellations de l'un à l'autre. Les légats de Jean VIII consentirent à tout cela et le signèrent, et le pape lui même mal informé, comme l'on prétend, de ce qui s'étoit passé dans ce concile au préjudice de son autorité, le confirma. S'il le fit par ignorance, Baronius et les auteurs de son parti ont grand tort de flétrir si cruellement la mémoire de ce pauvre pape Jean; jusqu'à dire que la mollesse qu'il eut en cette occasion a donné la naissance à la fable de la papesse Jeanne. Le père Maimbourg a

trouvé cette pensée de Baronius si ingénieuse qu'il l'a adoptée, et il ne débite point comme une conjecture, mais comme une chose assurée, que ce Jean fut appelé Femme à cause qu'il eut la foiblesse de se laisser vaincre par les artifices de Photius qui n'étoit que demi homme. Si cette histoire de la papesse Jeanne étoit une fable, et qu'il en fallut tirer l'origine de quelque part, il y auroit bien plus d'apparence de la tirer comme font quelques uns, de l'un de ces Jean du X[e]. siècle, qui furent la plupart des monstres, surpassant en mollesse les femmes les plus perdues. (1) Aventin a dit que c'est Jean IX, qu'on a appelé papesse à cause que Théodora la fameuse concubine de ce Jean, le fit pape. Je ne trouve pas au reste que nous soyons fort intéressés à prouver la vérité de cette histoire de la papesse Jeanne. Quand le siège des papes auroit souffert cette surprise, qu'on y auroit établi une femme pensant y mettre un homme, et que cette femme seroit ensuite accouchée dans une procession solennelle comme l'on dit, cela ne formeroit pas à mon sens un grand préjugé; et l'avantage que nous en tirerions ne vaut pas la peine que nous soutenions un grand procès là dessus. Je trouve même que de la manière que cette histoire est rapportée,

(1) Avent. lib. 4. ann. Bojor.

elle fait au siège romain plus d'honneur qu'il n'en mérite. On dit que cette papesse avoit fort bien étudié, qu'elle étoit savante, habile, éloquente, que ses beaux dons la firent admirer à Rome, et qu'elle fut élue d'un commun consentement, quoi qu'elle parut comme un jeune étranger inconnu, sans amis et sans autre appui que son mérite. Je dis que c'est faire beaucoup d'honneur au siège romain que de supposer qu'un jeune homme inconnu y fut avancé uniquement à cause de son mérite, car on sait que de tout temps il n'y a eu que la brigue qui ait fait obtenir cette dignité, et particulièrement dans le siècle où l'on pose cette papesse: la qualité de bardache, ou celle d'amant de quelque grande dame romaine, étoit le seul mérite qui conduisoit au pontificat. Si Messieurs les historiens de l'église romaine m'en croient, ils profiteront de cette réflexion pour détruire l'histoire de la papesse Jeanne, et sérieusement je suis trompé s'ils peuvent trouver une meilleure raison. Ils nous ont avoué sincèrement que depuis la fin du neuvième siècle jusqu'au milieu du onzième, les papes étoient intrus dans le siège par les marquis de Toscane et par des femmes impudiques, et que ces papes intrus étoient choisis parce qu'ils étoient les ministres des voluptés de ces femmes. Nous ayant

confessé cela, il faut qu'il leur revienne
que chose de leur sincérité : et ils doiven
clure que les dons rares qu'on attribu
papesse Jeanne, bien loin de la porter au
tificat, dans ce siècle là, n'auroient serv
l'en éloigner. Cependant il est bon de r
quer que le sieur Maimbourg s'expose l
se faire tourner en ridicule quand il no
cuse d'avoir inventé cette fable monstru
(1) *et de l'avoir insérée dans les chron*
des moines Marianus Scotus, Sigebe
Martin le polonois. Rien n'a jamais é
de plus téméraire et de plus inconsidér
voit encore des exemplaires de ces au
imprimés plus de vingt ans avant qu'on
de Luther, où cela se trouve. Tous les au
manuscrits sont conformes, quand il sero
que cela ne se trouvoit pas en deux ou
exemplaires, comme le dit le sieur M
bourg, il seroit plus vraisemblable que
de manuscrits où cette histoire ne se t
pas, auroient été corrigés par ceux à qui
aventure faisoit de la peine et paroisso
euse. Au reste cette histoire ne se trouv
seulement dans ces trois historiens Ma
Scotus, Sigebert, et Martin le polonoi
se trouve dans la chronique de Pétrarqu

p

(1) Hist. du schisme des grecs, an. 881.

primée à Florence en italien l'an 1478, sur l'an 855. *Jean l'anglois*, dit-il, *tint le pontificat deux ans cinq mois et quatre jours. Le siége fut vacant un mois. Celui-ci ne se met pas sur la liste des papes parce que c'étoit une femme, qui dans sa jeunesse fut menée à Athènes par l'un de ses amans sous l'habit d'homme; et là elle devint admirable par ses progrès dans toutes les sciences. Ensuite elle vint à Rome, se fit admirer de tout le monde et d'un commun consentement fut élevée au pontificat.* L'on sait que Pétrarque vivoit dans le milieu du XIV[e] siècle et mourut l'an 1374, près de deux cents ans avant qu'on parlât de Luther et de Calvin dans le monde. (1) Elle se trouve cette même histoire dans le livre d'un Jean Boccace qui étoit intime de Pétrarque. Elle se trouve dans un vieux manuscrit d'un moine nommé Jacques d'Egmond qui vivoit il y plus de trois cents ans et qui a écrit la vie des papes en vers léonins et rimés. Elle se trouve dans les commentaires de Raphael Volateranus dédiés à Jules II. Elle se trouve dans Platine qui écrivoit sous le pontificat de Sixte IV. Elle se trouve dans Sabellicus; (2) elle se lit dans le *supplémentum supplémenti Chronicorum de Jacobus Philippus Bergomensis*;

(1) Jean Boccac. libro de claris mulièribus, cap. 99.

(2) L'an 1471.

elle se lit dans Mathieu Palmarius contin
teur de la chronique d'Eusébe et de Prosp
elle se trouve dans la chronique *Hirsaugie*
de l'abbé Trithême: elle se trouve enfin d
Nauclerus, dans Valerius *Anselinus*, d
Albert Krants, et dans le faisceau des ter
composé par un chartreux appelé Roliving
Ce ne sont point les hérétiques dont on v
parler, qui ont fait parler tous ces gens-là,
ils étoient morts avant que ceux que l'on
signe aujourd'hui par le nom d'hérétique
sent nés. Je veux que tous ces écrivains ay
emprunté cette histoire des trois premiers
moins doit-on faire cet honneur à tant d'
biles gens de croire qu'ils n'auroient pas
capables de relever une histoire aussi odie
que celle-là, s'ils avoient cru que ç'eut
une fable. La superstition qu'on dit que
papes ont eu autrefois, je ne sais s'ils l'ont
core, de ne point passer dans leurs proc
sions solennelles par le lieu où cette pape
accoucha, n'est pas une preuve fort conva
cante je l'avoue, car cette superstition p
voit avoir une autre cause: cependant
peut faire une espèce de conjecture. Qu
à la chaire percée où l'on met les papes av
leur exaltation, précaution qui fut prise,
on, à l'occasion de cette papesse, pour
assuré désormais du sexe de ceux que l'on cl

:, cela dis-je me paroit encore plus foi-
car dans le siècle de cet établissement,
en longtemps depuis, la plupart des pa-
toient fort en état d'apporter sans beau-
de mystère de bons témoins vivans de ce
s étoient. Que l'on en croie donc ce que
voudra, il nous importe fort peu. Mais ce
est très certain, c'est qu'on ne sauroit rien
uire de convaincant pour prouver que
histoire est fausse. Elle a l'autorité pour
et quant aux argumens que l'on tire
re elle de la chronologie, bien que ce soyent
plus forts, ils sont pourtant bien foibles.
lit que l'on ne sait ou placer cette femme:
les endroits où on la place ordinairement,
n'y peut pas demeurer, parce qu'en ce
s-là il y avoit tel pape séant, cela se prou-
ar tels et tels conciles et par autres tels
imens de l'histoire. Rien n'est plus dou-
que cela. Tous les historiens des papes
murent d'accord que depuis la fin du IXe
e jusqu'au milieu du XIe, c'est-à-dire du-
plus de cent cinquante ans, comme
e des papes fut souillée d'un nombre in-
able d'infamies, et qu'ils se chassoient les
les autres du siège aprés l'avoir occupé
de temps, aussi leur chronologie fut
êmement confuse. Il y eut dans ce temps
de cinquante papes faux et vrais. Dans

un siècle ténébreux et ignorant comme confesse qu'a été celui-là on n'a aucun his rien, ni même dans les siècles suivans on point été exact à marquer la chronologie les années. Les historiens varient sur le ten que chacun de ces papes a occupé le pont cat; Est-il bien difficile dans un calcul brouillé, qu'il soit échappé aux analystes u année ou deux dans lesquelles on peut pla cette papesse Jeanne.

Cette matière est si liée avec celle du sch me des grecs qu'il étoit difficile de n'en dire quelque chose, quoique cela ne fasse extrèmement pour nôtre principal but, est de prouver que les papes sont cause de triste schisme de l'église d'orient et de ce d'occident. Nous en étions demeurés au co cile de Photius par lequel il fut ordonné q l'on n'appelleroit pas de Constantinople à R me. Ce concile fut au commencement con mé par le pape Jean VIII. Mais on dit q quand il fut mieux informé de ce qui s'y ét passé au préjudice de son siège, il anathém tisa publiquement et Photius, et son conci et tous ses adhérans, c'est-à-dire toute l'ég grecque. Je m'en tiens fort volontiers à ce q disent là-dessus les auteurs latins; et je m que de ce moment et de cet anathême de J *VIII, la rupture entière entre les deux égli*

Depuis ce temps-là il n'y eut plus de véritable communion dans les deux églises, d'orient et d'occident. (1) Il est vrai que si l'on en croit Léon d'Allassi que le sieur Maimbourg a suivi pas à pas, l'église grecque demeura encore dans la soumission tout le VI[e] siècle et ne rompit absolument avec l'église romaine que vers le milieu du XI[e]. Mais Léon d'Allassy est un grand compilateur, d'un assez petit jugement, passionné à tout excès pour le siège romain; et qui n'épargne rien pour élever la souveraine autorité de ce siège au dessus de tous les autres patriarches. Ainsi on doit tenir pour suspect tout ce qu'il dit sur la matière. Il peut bien y avoir eu quelque commerce entre l'église grecque et l'église latine après Photius, mais cela n'est point allé jusqu'à la réunion; depuis ce temps là on ne s'est point pourvu par appel de Constantinople à Rome, il n'y a point eu de conciles communs, et il seroit aisé de montrer que ces hommages que l'on prétend que l'église grecque a rendus à l'église latine durant ce temps-là, n'établissent point dutout les prétentions de la cour de Rome. Le sieur Maimbourg lui-même reconnoit (2) *que les peuples de l'église grecque étoient accoutumés à suivre les décisions de*

(1) Leo Allat de Cons. &c. lib. 2.

(2) Hist. du schisme des grecs, l. 3. an. 1042.

leur patriarche comme des oracles, sans recourir à Rome, avec laquelle on n'avoit pas eu grand commerce depuis les premiers troubles que Photius avoit excités dans l'église. Il est vrai que le schisme n'éclata d'une manière scandaleuse que sous le pontificat de Léon IX, et sous le patriarcat de Michel Cerularius patriarche de Constantinople (1), parceque jusque-là l'église romaine fut possédée par des monstres d'impudicité qui ne pensoient rien qu'à leurs sales voluptés, et se mettoient fort peu en peine des privilèges de leur église.

Cet abrégé de l'histoire du schisme suffit pour mon dessein. Il paroit assez que ce schisme a été fait par l'orgueil des papes qui se sont voulu élever au dessus de toute l'église, s'enrichir même du bien de leurs voisins. Le père Maimbourg à raison de dire que le schisme n'a point tiré son origine des disputes qui sont aujourd'hui entre l'église latine et l'église grecque sur la profession du St Esprit, sur les azimes, sur l'état des ames après la mort, sur le jeune Samedi et autres petites controverses de néant. Ce sont des prétextes qu'on a trouvés fort à propos pour entretenir la division, la vraie cause c'est la dispute de la primauté, et les prétentions de la cour de Rome.

(1) L'an 1053.

i ces prétentions sont injustes, il est clair l'ambition du papisme est la cause de ce d mal. Et l'on ne sauroit nous dire ici, que ıe doit pas imputer à l'église romaine tout ıi est arrivé par l'ambition et par la mauvai- nduite des papes, car le sentiment qui les a ;és à rompre avec l'église grecque, c'est une rine qui fait l'essence du papisme, et qui est ɜnue universellement par tous les latins re les grecs, comme une affaire capitale de elle dépend le salut et sans laquelle une so- devient nécessairement une synagogue de n, c'est la puissance de l'évêque de Rome sur ɜ l'église universelle. L'adhérence à ce chef ɜ pour être d'une si grande nécessité que cela une église cesse d'être église, fut elle ıt au reste aussi pure que l'église du temps pôtres.

sais bien que ces Messieurs répondront re en cet endroit : qu'il y a de l'injustice ıdre l'église romaine responsable de ce me, puisqu'elle n'a rien fait que soute- ɜs droits contre une église révoltée de son ısance : qu'elle a cherché le salut de l'é- grecque en travaillant à la retenir dans on catholique et dans la soumission au siège : que si les grecs ont voulu se per- n se séparant, c'est purement leur faute, e qu'ils ont voulu ôter au saint siège un

avantage dont il étoit en possession depui
apôtres, et par les ordres de Jésus Ch
Pour anéantir parfaitement cette répons
faudroit plaider au fonds, et faire voir
l'église romaine a tort dans le principe a
bien que dans les conséquences, que l'évêqu
Rome n'a point été établi par Jésus Christ p
chef et souverain de l'église, et que l'anc
ne église ne l'a pas reconnu pour tel; mai
seroit quitter l'histoire pour entrer dan
controverse, ce que nous n'avons nullen
dessein de faire ici. Quand le sieur Ma
bourg a fait un livre tout exprès pour f
voir que le calvinisme est la cause de tan
troubles qui ont désolé l'Europe dans le
cle passé, il lui a plu de supposer sans pr
ver, que notre religion est une détestable
résie: car autrement, s'il avouoit que nous
tenons la religion des apôtres, il seroit c
traint d'avouer aussi que notre réforma
n'a pas été la cause des troubles mais qu
en a éte seulement l'occasion. Pareilleme
nous doit permettre de supposer ici dans
principes, que cette prétention de prim
et d'empire de l'église romaine sur toute
autres églises de la terre est un des caract
de celui qui s'est assis comme Dieu dan
temple de Dieu. Et dans cette suppositio
ne peut empêcher que nous ne fassions

orgueil la cause de tous les désordres qui sont venus en conséquence. Mais outre cela, est-il possible d'avoir de la raison, et de ne pas sentir que cette dépendance de l'église grecque du siège romain, quand même les grecs auroient eu tort dans le fonds, ne peut être d'assez grande conséquence pour obliger à déchirer les flancs de l'église, à damner les deux tiers du christianisme et à faire une ouverture par laquelle l'ennemi du nom chrêtien est entré et a fait des ravages épouvantables. Supposons que l'église romaine auroit relâché de ses droits en permettant qu'on ne put appeler de Constantinople à Rome, et que par ce relâchement elle eut conservé l'union des deux églises, par laquelle union elles auroient été garanties de ces horribles malheurs où elles se sont vues engagées, cela ne lui auroit-il pas été bien plus glorieux et bien plus honnête que d'excommunier la plus grande partie des chrétiens pour la conservation de sa grandeur?

Cela étant supposé et prouvé que le papisme est la cause de ce schisme de l'orient et de l'occident, il nous doit être permis de conclure que le papisme a bien causé d'autres maux et d'autres troubles que le calvinisme: car on ne sauroit dire combien ont été tristes les suites malheureuses de cette déplorable division.

Premièrement, si nous voulions en parler selo les principes de l'église romaine, elle mêm nous diroit que cette division a damné un multitude inombrable de chrétiens. Car o tient que hors de l'église romaine il n'y point de salut, le schisme aussi bien que l'h résie sépare de ce corps, ou pour mieux dir donne lieu à la séparation, puisque l'héréti que et le schismatique ne sont point actuelle ment séparés de l'église qu'il n'en ayent ét chassés par l'excommunication. C'est don l'église romaine qui a séparé les grecs de so corps en les excommuniant, et en les laissan vivre et mourir dans cette séparation, elle le damne éternellement. Cette pensée ne donne t'elle pas de l'horreur, que pour ne pas vou loir se relâcher sur un point d'honneur, on en voye des millions de millions d'hommes au enfers? Car enfin selon les principes de l'é glise romaine il faut que tous les chrétiens qu vivent sous les quatre patriarcats d'orien soyent damnés, parce qu'ils vivent dans l schisme et meurent sous l'excommunication Cette pensée est folle et furieuse, mais ell sert extrêmement à convaincre l'église romai ne de cruauté.

Mais nous n'avons pas besoin de prendr droit sur ces visions cruelles qui regarden l'autre monde, pour faire voir les suites fu-

nestes de ce schisme, il y en a de plus sensibles, c'est la ruine du christianisme dans l'orient. Le sieur Maimbourg et les autres auteurs latins ne se lassent point de nous redire, (1) *que ses funestes suites ont été comme elles le sont encore aujourd'hui la perte de l'empire de Constantinople pour les chrétiens, et le honteux et cruel esclavage de l'église grecque sous la tyrannie Ottomane.* C'est justement faire leur procès, c'est avouer que leur tyrannie et leurs superbes prétentions ont exposé l'empire grec à la fureur des barbares et la religion chrétienne à l'impiété du mahométisme. Après cela donc ils trouveront bon s'il leur plait que nous imputions au papisme toutes ces désolations effroyables qui ont fait de l'orient de vastes solitudes, tant de combats donnés, tant de batailles perdues, tant de sièges de ville, et tant de saccagemens, que les turcs ont fait dans l'orient jusqu'à l'an 1452 dans laquelle Constantinople fut prise, saccagée et réduite dans l'esclavage où nous la voyons aujourd'hui. Ils nous permettront aussi de mettre sur leur compte, tous les progrès que le turc a fait dans l'occident : tout ce qu'il a occupé dans la Grèce, dans la Valachie, la Moldavie, l'Empire, la Hongrie. Combien a-t'il coûté de sang chrétien pour arrêter le tor-

(1) Hist. du schisme des grecs l. 1. au commen.

rent furieux de ces malheureuses conquêt
et le tout a été inutile? Si le christianism
s'étoit tenu bien uni et qu'on ne l'eut pas di
sé par cette malheureuse ambition du pap
me, il auroit pu faire tête aux turcs, les e
pêcher de passer en Europe, et même les ch
ser de l'Asie. Mais par l'orgueil de l'évêque
Rome et par ses attentats, les pauvres emp
reurs de Constantinople se sont vus privés
la moitié de leur empire, et abandonnés
princes chrétiens; avec l'autre moitié de le
forces ils n'ont pu résister à de si puissans
nemis. Ils ont bien senti que cette division
ruinoit; c'est pourquoi diverses fois ils
tenté de se réunir avec l'église latine afin d'
tirer du secours. Mais il faut voir avec que
cruauté et quelle dûreté on les a traités, on
a obligés de se soumettre eux et leur églis
celle de Rome sur des espérances de secou
qu'on ne leur a point donnés. Tellement qu'e
fin est arrivée cette malheureuse catastrop
de l'empire; et ce qui est bien plus déplor
ble, l'extinction de la religion chrétienne pr
que dans tout l'orient. Non seulement le cro
sant a été planté sur les ruines de l'empire
Jésus Christ, non seulement les temples
Dieu sont devenus des mosquées, et les rest
de cette malheureuse église gémissent sous
croix; mais même ce qui est resté de chrétie

..et empire à peine retiennent-ils l'essence du christianisme. Les turcs ont porté la barbarie et l'ignorance partout où ils ont établi leur empire, tellement que les grecs sont aujourd'hui dans un anéantissement effroyable. Ils n'ont point d'autres écoles que certains monastères dont la plupart des moines ne savent pas lire. Les latins y établissent des lieux pour instruire les enfans, mais Dieu sait si c'est par un esprit de charité, ou par un principe d'ambition pour se soumettre cette église sous la croix, qu'ils n'ont pu dompter pendant qu'elle a été triomphante. Ils auront bien de la peine à lui faire autant de bien, qu'ils lui ont fait de mal. Voilà déjà une partie des maux que le papisme a causés et cause encore depuis sept ou huit cents ans; dans la suite nous en verrons beaucoup d'autres.

CHAPITRE III.

Troisième source des troubles que le papisme a causés dans l'Europe: les Croisades: que c'est le papisme qui les a faites: horrible superstition dans ces Croisades: l'orgueil, l'avarice et l'ambition des papes les ont causées, que ces guerres étoient injustes; qu'il est faux que l'esclavage des chrétiens sous les Sarrazins fut tel qu'on le dépeint: cruauté du papisme plus grande que celle des Sarrazins: Jugement de Pasquier sur ces Croisades, que le saint esprit n'a pas été l'auteur de ce dessein: horrible corruption des croisés.

Le schisme des grecs et des latins qui se trouva formé sous Photius se renouvella et se confirma un peu après le milieu du XIe siècle, par les démêlés qui se renouvellèrent entre le pape Léon IX, et Michel Cerularius patriarche de Constantinople, soutenu de Léon d'Acride métropolitain de Bulgarie. La guerre des croisades commença sur la fin du même XIe siècle. Ainsi nous passons de la seconde sour-

ce de troubles causés par le papisme à la troi sième sans changer de siècle ; tant il est vr- que sans aucune interruption, le par[illegible] été la cause de tous les grands tr[illegible] on a vus dans le monde chrétie[illegible] que le père Maimbourg s'est [illegible] peine de mettre l'histoire d[illegible]ues en français, peu de gens [illegible] que c'est. Tout le monde s[illegible]nt les guerres sacrées entrepri[illegible] arracher la terre sainte, Jérusalem, [illegible]épulcre du seigneur et les autres lieux saints des mains des sarrazins et des turcs. Depuis que l'on écrit l'histoire je ne sais s'il s'est rien fait de plus étrange, qui ait causé d'aussi horribles mouvemens sur la terre ; et une plus grande effusion de sang. Je n'ai pas dessein d'instruire le public de toutes les aventures qui arrivèrent durant ces longues et cruelles guerres, cela est déjà fait, mais j'ai dessein de faire trois choses. La première est de montrer que c'est le papisme qui est cause de ces guerres, la seconde qu'elles étoient injustes et imprudentes, et la troisième qu'elles ont causé dans l'orient et dans l'occident des maux effroyables aux princes chrétiens et que tous ces maux doivent être imputés au papisme.

Sur le premier article nous ne devons pas être long : car c'est une affaire qui n'est pas

contestée: le papisme se fait un grand honneur d'avoir excité dans le monde ces guerres qu'il appelle des guerres saintes. Voici comme on donne à cela une apparence de justice et de dévotion. La Palestine, dit on, est un pays que Dieu s'est reservé et pour ainsi dire approprié depuis qu'il en chassa les cananéens ses anciens habitans, depuis ce temps-là cette terre avoit toujours appartenu en propre à l'église. C'est son ancien domaine. Ainsi l'église a du travailler à la recouvrer et à rentrer en possession de ses droits: les loix de la nature et celles de la piété la portoient donc là. De plus la compassion chrétienne devoit obliger les chrétiens de l'occident de secourir leurs frères de l'orient, qui gémissoient sous la cruelle tyrannie des sarrazins. Ces chrétiens de la Palestine imploroient le secours de leurs frères, la religion ne pouvoit pas souffrir qu'on demeurât en repos pendant que les fidèles souffroient une si cruelle servitude. La profanation de ces lieux saints qui sout l'objet de la vénération des chrétiens les devoit émouvoir: les ennemis de Jésus Christ possédoient la capitale de son empire, étoient maîtres du saint sépulcre, tiroient un tribut infâme de la piété des fidèles: ces lieux rendus célèbres par les miracles de Jésus-Christ, par l'effusion de son sang étoient profanés par les trophées

que les mahométans y dressoient à la honte de tout le christianisme qui le souffroit sans s'y opposer. On ajoutoit, qu'une telle entreprise devoit indubitablement étendre les bornes de l'empire de Jésus-Christ et porter bien loin la foi chrétienne, parceque de tous les peuples conquis on en feroit tout autant de peuples chrétiens, et qu'outre qu'on feroit refleurir le christianisme par tout où il avoit déjà été, l'on pourroit le pousser encore bien plus loin. Au reste, disoit-on, l'on ne fera point d'injustice d'aller ôter aux infidèles ces grands états, puisqu'ils les ont pris sur Jésus-Christ, et sur l'empire romain dont ils faisoient partie. Il est clair que le grand et le premier mobile par lequel on fit mouvoir tant de machines et tant de corps fut cette fausse dévotion qui fait une partie de la religion papiste, c'est la vénération religieuse pour les reliques, et pour tout ce qu'on appelle les choses saintes, parceque l'on prétend qu'elles ont appartenu aux saints: superstition la plus vaine du monde et la plus opposée à l'esprit de la religion chrétienne, qui se détache de toutes les choses externes pour s'attacher uniquement à Dieu. Autrefois Dieu trouvoit bon qu'il y eut un certain lieu qui fut plus vénérable que les autres parce que c'étoit le seul où il vouloit qu'on lui présentât des sacrifices, c'étoit la ville de

Jérusalem et le temple qui y étoit bâti : cela avoit ses raisons qui étoient toutes fondées dans le type, et dans le rapport à Jésus-Christ. Le Seigneur étant venu, cette dévotion attachée à des pierres et à de certains lieux a été abolie, comme toutes les autres cérémonies. Le Seigneur le déclare nettement quand il dit à la Samaritaine au sujet de Jérusalem, où les juifs adoroient, et de la montagne de Guerizim, où les samaritains vouloient attacher le service divin : (1) *En vérité je te dis que l'heure est venue que vous n'adorerez Dieu ni dans cette montagne ni dans Jérusalem, mais les vrais adorateurs l'adoreront en esprit et en vérité.* C'est une grande erreur de s'imaginer que le Seigneur Jésus Christ ait rendu vénérables les lieux où il a été et les choses auxquelles il peut avoir touché. La présence de la divinité qui remplit tout et qui est pour ainsi dire l'ame du monde, n'est-elle pas incomparablement plus importante à la religion que la présence du corps de notre Seigneur Jésus-Christ? Cependant il n'y a personne assez extravagant pour baiser et adorer la terre, les rochers et les cavernes qui sont actuellement pleins de Dieu, comme on va adorer le St. Sépulcre et ce qu'on appelle les saints lieux. Il ne faut pas douter que ce ne soit une

(1) *Evang.* selon St. Jean, Chap. 4.

dévotion très désagréable à Dieu, car encore que ce culte se rende à des pierres et à de la terre par rapport à Dieu, comme on parle, et à cause de Dieu, cependant il ne laisse pas de haïr ces superstitions. Dieu n'aime pas ces cultes de réflexion qui tombent immédiatement sur les créatures et quel'on veut ensuite faire réjaillir sur lui, il veut être l'objet unique et immédiat de tout le culte religieux. C'est donc la religion du pape et non celle de Jésus-Christ qui a établi cette espèce de dévotion; et puisque c'est cette fausse dévotion qui a porté les chrétiens à se croiser d'où ensuite sont venus de si grands maux, il est clair que c'est le papisme et la religion du pape qui est cause de ces croisades. L'histoire en fait foi: (1095.) ce fut le pape Urbain II, qui publia la première croisade, dans les conciles de Plaisance en Italie et de Clermont en Auvergne; ce furent les ecclésiastiques qui sonnèrent la trompette dans cette guerre. Pierre l'Hermite de la ville d'Amiens en Picardie, fut l'ambassadeur du pape qui courut dans toutes les cours de l'Europe pour solliciter les princes chrétiens à cette conquête de la terre sainte. Ce furent les évêques et les moines qui par leurs prédications enflammèrent les peuples par cette fausse dévotion. On cria *la*

croix de Jésus-Christ, la croix de Jésus-Christ, pendant qu'on la fouloit aux pieds: comme autrefois les faux juifs crioient *le temple du Seigneur, le temple du Seigneur*, pendant qu'ils profanoient le temple, et le remplissoient d'Idoles. L'on reconnut en cette occasion ce que peut l'esprit de la véritable dévotion: on vit courir les peuples en foule pour prendre la croix sur leurs habits et pour s'enrôler sous ces nouvelles enseignes. Toute l'Europe se souleva comme de concert, et l'on trouva des millions d'hommes, où l'on n'auroit peut-être pas trouvé un seul homme pour une entreprise légitime dans laquelle la gloire de Dieu auroit été véritablement intéressée. Une affreuse et ténébreuse superstition papiste règnoit dans ce temps des croisades. Les moines ne parloient que de miracles faits en faveur des croisades, la croix paroissoit à tous momens dans les airs, la vierge apparoissoit afin d'encourager au voyage, les religieux et les images des saints faisoient des miracles en faveur des croisés. Au reste ces pélerins étoient pleins du mérite du vœu qu'ils faisoient et de l'action qu'ils entreprenoient, comme si Dieu eut été obligé de les sauver quand ils mouroient dans ces voyages de quelque manière que cela arrivât. La couronne du martyre *leur* étoit due à leur compte, comme à ceux

qui avoient autrefois signé la vérité de l'évangile de leur sang. Ils croyoient même rendre à Jésus-Christ ce qu'ils avoient reçu de lui. Baronius, sur l'an 1187, ne fait pas de difficulté de dire, *qu'ils rendoient à Jésus-Christ la pareille, mort pour mort.* Enfin cette religion des croisés étoit un papisme le plus corrompu qui fut jamais.

Jusqu'ici il est clair que le papisme, c'est-à-dire la dévotion papiste et superstitieuse, est cause de ce soulèvement général de l'Europe. Mais voici une autre cause secrête de ces mouvemens qui n'établit pas moins fortement ce que nous prétendons savoir, que le papisme est la cause des croisades. C'est que réellement et de fait ce fut l'orgueil des papes qui fit jouer ces machines. On peut dire que jamais le démon n'a inspiré une plus damnable ruse aux suppôts du siège romain pour augmenter sa grandeur et l'établir sur la ruine de tous les souverains de l'Europe. Depuis le VIIIe siècle et après le schisme des grecs, les papes aspiroient à la monarchie universelle, et en effet ils y sont parvenus, mais rien ne leur a tant servi à cela que ces croisades. On tient avec beaucoup de vraisemblance que ce certain pélerin nommé Pierre l'Hermite fut un suppôt d'Urbain II, un homme envoyé à Jérusalem exprès pour jouer la comédie qu'il

joua dans là suite, pour dépeindre en te
pathétiques le triste état de l'église d'o
et pour solliciter les princes chrétiens à la
quête de la terre sainte. Tout au moins
certain que les papes dans la suite se sont
vis avec une merveilleuse adresse de ces g
res saintes pour augmenter et affermir
tyrannie sur le monde chrêtien. Et il est
tant qu'ils avoient dans cette affaire des
purement charnelles comme il a assez
par l'événement. Il suffit de dire que c
l'orgueilleux Hildebrand pape sous le
de Grégoire VII, qui conçut le premie
grand dessein, pour être persuadé que
entreprises tendoient à l'agrandissemen
la domination papale, car cet ambitieux
treprit et ne conçut jamais rien que tend
ce but. Cet homme est celui qui a fait le
pes ce qu'ils sont, c'est lui qui les a élevé
la tête des rois, qui le premier a osé arra
l'empire aux empereurs, aux rois leurs ro
mes et qui s'est véritablement revêtu de to
caractères de l'Antechrist. Ce pape ne j
rien de plus propre a réduire les princes
de les appauvrir et de les matter, et rie
propre à les mater que de les envoyer se
sumer eux et leurs forces dans l'orient. (
goire VII fut prévenu par la mort et ne
yant accomplir son dessein (1086.), il le

sa à ses successeurs. Victor III qui ne fut assis que deux ans sur le siége papal n'eut pas le temps d'avancer cette grande affaire. Urbain II qui lui succéda, la menagea avec une merveilleuse adresse (1088.) et avec un grand succès. Et voici précisément les vues que ses successeurs et lui eurent la dedans.

I. Premièrement, ils jugèrent que c'étoit le meilleur moyen de se délivrer des sarrazins qui avoient occupé la Sicile et qui commençoient fort à les incommoder dans l'Italie. Ils jugèrent qu'il falloit imiter la politique des anciens romains, qui portèrent la guerre chez les cathaginois pour en délivrer l'Italie. II. De plus par la conquête de l'orient ils vuidoient la grande querelle qui étoit entre l'église grecque et l'église latine, et qui venoit d'éclater avec un grand scandale. Les papes ne voyoient aucune apparence de soumettre les grecs par des anathêmes et des excommunications, car on se moquoit de ces armes dans l'orient, c'est pourquoi ils voulurent les réduire par les armes charnelles. Ils ne fussent jamais venu à bout d'obliger les princes chrétiens à se croiser, pour aller réduire les grecs à l'obéissance de l'église latine; il fallut prendre un autre prétexte et l'on n'en trouva pas un puls spécieux que celui de la conquête des pays que les sarrazins avoient arrachés aux chrétiens.

Par ce moyen on se soumettoit non seulement le patriarche de Constantinople mais les trois autres, celui de Jérusalen, celui d'Antioche et celui d'Alexandrie. Il est vrai que cette première croisade s'entreprit sous le spécieux prétexte d'aller secourir l'empire grec aussi bien que les chrétiens de la terre sainte; mais en secourant l'empire grec on pouvoit bien avoir en vue de se soumettre l'église grecque, et la suite fit bien voir qu'on en vouloit à l'empire aussi bien qu'à l'église, car on se soumit l'un et l'autre. III. Ces croisades se faisoient durant la ferveur de ces grands démêlés que les papes ont eu avec les empereurs et les rois de la chrétienté sur le droit des investitures et la dépendance du temporel des princes. Ces guerres, sous le titre de guerre de religion, servoient à épuiser l'Europe de forces; et les monarques d'argent et de soldats : de sorte que dans cette grande destitution d'appuis les couronnes demeuroient exposées en proie à l'ambition des papes, qui en disposoient comme bon leur sembloit. Quand un prince les chagrinoit, ils l'excommunioient pour l'obliger à s'en aller dans un autre monde, et pendant son absence ils bouleversoient ses états y faisoient d'horribles factions et sollicitoien les peuples à la révolte : je ne dis rien que je ne prouve dans la suite. C'est ainsi que fu

trait

traité l'empereur Fréderic par Grégoire IX, et ce fut ce qui donna la naissance à la querelle entre Boniface VIII et Philippe le Bel roi de France : Boniface envoya l'évêque de Pamiers en France commander à Philippe de se croiser pour aller faire la guerre aux Sarrazins. Cet évêque s'acquita de sa commission avec tant d'insolence, selon les ordres de Boniface, que le roi fut obligé de le faire mettre en prison. IV. Par ces croisades, les papes se rendoient formidables à toute la terre, et sous le prétexte de guerres saintes dont ils étoient les chefs, ils devenoient effectivement des monarques universels qui envoyoient leurs prodigieuses armées dans l'orient et dans le midi pour la conquête du monde : de sorte que de princes spirituels ils se firent ouvertement princes mondains et temporels de toute l'Europe. V. Par là ils se mirent en possession d'armer les peuples quand l'envie leur en prenoit, quand ils vouloient perdre un empereur ou un roi, ou détruire une nation, il n'y avoit qu'à la revêtir du voile de l'hérésie ou du schisme et les faire déclarer ennemis du saint siège, sous prétexte de dévotion on levoit des armées d'assassins et de persécuteurs pour détruire ceux qui s'opposoient à la tyrannie papale et qui gémissoient sous la corruption de l'église. VI. Par ce moyen le pape se mettoit en possession d'une domination actuelle sur tous

les peuples de la chrétienté en levant de gros tributs sur eux, tout de même que si véritablement ç'eussent été ses sujets. Sous prétexte de ces guerres saintes on levoit des impôts prodigieux, et tous ceux qui ne vouloient pas aller à la guerre étoient obligés de donner de très bon argent, pour lequel on leur donnoit de vaines indulgences; c'est-à-dire que pour de l'or on leur donnoit des feuilles. VII. Enfin ce fut un moyen dans la main des papes pour enrichir les ecclésiastiques qui sont les sujets de leur empire, ou plutôt les instrumens de leur tyrannie. Les princes séculiers vendirent leurs maisons, leurs villes et leurs fonds pour subvenir aux fraix de cette guerre, et ce furent les ecclésiastiques qui les achetèrent. Godefroi de Bouillon vendit le comté de Bouillon et d'Ardenne à Aubert évêque de Liège; et Verdun et Stenay à Richer évêque de Verdun; les autres en firent autant. Ainsi pendant que ces pauvres princes croisés alloient chercher dans l'orient des couronnes chimériques à travers mille travaux, les ecclésiastiques de l'Europe se reposoient mollement au milieu des dépouilles de ces grands seigneurs qu'ils avoient séduits par leurs illusions. Tout ce que nous venons de dire est reconnu de tous ceux qui ont de la sincèrité et presque de tous ceux qui n'en ont point. Ainsi nous pouvons poser cela comme un point conclu et bien

éclairci, que le papisme, l'ambition et l'avarice des papes ont fait ces croisades.

La seconde chose que j'ai dessein de prouver c'est que ces guerres bien loin d'être des guerres saintes, ont été des entreprises tout à fait injustes. Premièrement les raisons que l'on tire de ce que cette terre est de l'ancienne possession du peuple de Dieu, par le don qui lui avoit été fait de cet héritage promis aux patriarches, sont si foibles qu'elles ne méritent pas d'être relevées. Il semble que cela n'ait été dit que pour donner lieu aux infidèles de tourner en ridicule les chrétiens. Dieu avoit autrefois choisi ce pays pour lui, mais il l'a abandonné depuis. Les pays sont pour les peuples et non pour Dieu, qui ne demeure nulle part, qui remplit tout et qui n'occupe aucun lieu. Quand Dieu n'avoit qu'un peuple il n'avoit qu'un pays, et parce que le peuple étoit petit le pays l'étoit aussi. Les bornes qui divisoient le juif du gentil ont été levées, Dieu a ôté la distinction qui étoit entre les nations, il est présentement le Dieu de tous les peuples, c'est pourquoi tous les pays sont à lui. Et s'il y a quelque terre qu'il ait réprouvée, c'est celle-là qui semble avoir eu part à la réprobation du peuple par lequel elle étoit autrefois occupée. Les tentatives que les juifs ont faites de temps en temps pour s'y rétablir

et pour rebâtir leur temple, et le mauvais succès qu'ont eu ces entreprises font assez voir que Dieu n'a plus d'amour ni pour la nation ni pour le pays. Il est vrai que cette terre a été honorée de la présence du Seigneur Jésus-Christ et de la vue de ses miracles, mais bien loin qu'elle en soit plus sainte, cela a été à Dieu une occasion de la maudire, parce qu'elle n'avoit pas profité de ces bienfaits. *Malheur à vous*, disoit-il, *Corazin, Betsaida et Capernaum, car si en Tyr et en Sydon avoient été faites les merveilles qui ont été faites en vous, elles se seroient répenties il y a longtemps avec le sac et la cendre.* C'est un héritage abandonné et qui a été laissé en pillage aux nations: et c'est ce moquer que de vouloir porter le zèle pour les intérêts de Dieu plus loin qu'il ne fait lui-même, en reclamant après tant de siècles un bien duquel il a dit, *voici votre habitation va être laissée déserte.* Il falloit, dit-on, aller venger les outrages que les sarrazins faisoient à Jésus-Christ. Cela me fait souvenir d'une histoire que rapporte Froissart, dans la vie de Charles VI roi de France : qu'un duc de Brabant ayant fait voile en Afrique avec une grande armée pour faire la guerre aux sarrazins, le prince sarrazin lui envoya un hérault pour savoir de lui la cause de sa venue : le duc répondit

qu'il étoit venu pour venger la mort de Jésus Christ le fils de Dieu, qu'ils avoient crucifié. Le sarrazin lui renvoya le même ambassadeur lui dire que s'il n'étoit venu que pour cela il pouvoit s'en retourner, que les sarrazins n'avoient pas crucifié Jésus-Christ et qu'il devoit tourner tête contre la postérité des juifs. Mahomet II qui prit Constantinople, se railloit fort plaisamment de ce prétendu zèle pour Jésus-Christ: on dit que l'an 1453 il écrivit au pape Nicolas V, que s'il l'en vouloit croire il laisseroit là le zèle pour Jésus-Christ, et qu'ils vivroient en bons amis, que lui et ses turcs n'étoient point descendus des juifs mais des troyens, par conséquent qu'il étoit parent du pape et des romains, qu'il étoit de leur devoir commun de relever les ruines de Troie leur ancienne patrie et de venger les affronts que les grecs avoient fait à leur grand père Hector: que c'étoit pour cela qu'il s'étoit déjà emparé d'une partie de la Grèce, et qu'il alloit prendre l'autre: mais que quant à Jésus-Christ il le tenoit pour un grand prophête, qu'ainsi c'étoit contre les juifs que les chrétiens devoient avoir affaire. C'est assurément une plaisante dévotion que d'aller venger Jésus-Christ des affronts qui lui sont faits par les infidèles, et ce prétexte n'est bon qu'à tromper les sots et les ignorans. On sait bien que les

héros de la croisade alloient conquérir des pays pour eux et non pas pour Dieu. Nous savons un peu comment le monde est fait et comment il a été fait de tout temps. Je ne sais pour qui l'on nous prend quand on nous veut persuader que Godefroi de Bouillon et les braves normands n'avoient pas d'autres vues que d'aller tirer le St. Sépulcre d'esclavage. Je crois que ces Messieurs étoient de fort honnêtes gens selon le monde. Mais on auroit peine à nous persuader qu'ils fussent aussi superstitieux qu'on les fait. Il y avoit plus d'ambition que de religion dans leurs desseins, et même quand on diroit qu'il n'y avoit que de l'ambition je crois qu'on ne leur feroit pas beaucoup de tort. La manière dont ils se sont conduits en cette affaire n'est rien moins que de saints, et je suis persuadé que s'ils n'avoient espéré trouver de bonnes provinces bien fertiles à conquérir dans le pays où on les envoyoit, ils ne se seroient pas si facilement défaits des petits pays qu'ils avoient dans l'Europe. En effet quand ils furent arrivés c'étoit à qui en auroit le plus et à qui pilleroit le mieux : chacun se fit roi de ce qu'il put occuper et chercha son règne et non pas celui de Jésus-Christ.

Cette guerre étoit injuste comme toutes celles qui s'entreprennent uniquement pour faire des conquêtes. Godefroi de Bouillon et

Boemond avoient tout autant de droit sur Jérusalem et sur Antioche que Alexandre le grand en avoit sur l'empire des perses, et les romains sur les grands états qu'ils ont engloutis. C'est-à-dire que les princes croisés étoient d'honnêtes voleurs comme la plupart des conquérans. Dire que les sarrazins avoient usurpé ce pays sur les chrétiens par voye d'une injuste conquête, ce n'est rien dire. La plupart des conquêtes sont injustes dans leur commencement, et la plupart des conquérans sont des usurpateurs. Mais le temps et une longue possession font devenir légitime une autorité qui au commencement étoit violente, autrement il n'y auroit quasi point de puissances légitimes au monde. Les peuples sujets à l'empire romain étoient tous peuples conquis: cependant il n'est jamais venu dans l'esprit des premiers chrétiens que sous ce prétexte il leur fut permis de secouer le joug des empereurs, sous lesquels ils étoient cruellement persécutés. Il y avoit quatre cent soixante et trois ans que Jérusalem étoit en la main des sarrazins, il me semble que c'est assez pour établir un titre de possession légitime. Et s'il est vrai que Sophronius patriarche de Jérusalem ait concerté avec l'hermite Pierre d'Amiens, cette grande partie pour se retirer de dessous la domination de ses maîtres, je ne fais pas

de difficulté de dire qu'il étoit un sujet rebelle et traitre à ses souverains.

Pour mieux faire voir que cette guerre n'avoit pas même ce qu'on appelle l'apparence de justice, il est bon de savoir que l'église n'étoit pas aussi malheureuse sous les sarrazins que le voulut persuader Urbain II, dans la pathétique harangue que les historiens ont faite pour lui au concile de Clermont. Il seroit assez difficile de déviner ce qu'il dit alors, car chaque auteur lui a fait un discours différent. Cependant il est aisé de juger qu'il appuya fort sur la misère de ces pauvres chrétiens esclaves. Mais il est bon d'entendre parler les historiens sur l'état où étoit l'église sous les sarrazins.

L'an 26 de l'empire d'Heraclius, Haumar prince des arabes assiégea Jérusalem. (1) Le siége dura deux ans au bout desquels elle se rendit par composition. Il ne se peut rien de plus modeste que la manière dont les sarrazins se conduisirent dans cette occasion : voici ce qu'en dit Nicetas Choniates. *Ils ne violèrent point les femmes, ils ne remplirent point le sépulcre de Jésus-Christ de cadavres et ne firent pas de l'entrée de ce tombeau vivifiant une descente aux enfers, ni ne firent pas de ce*

(1) Annal. Theop. Guill. Tyrius &c. L'an de Christ. 636.

champ de vie un champ de mort (1), *ni de ce monument noble par la résurrection un lieu de ruine et de chûte. Ils se contentèrent d'un médiocre tribut par tête et laissèrent posséder à chacun paisiblement son bien sans employer contre eux ni le fer, ni le feu, ni la persécution* Sophonius qui étoit alors patriarche capitula pour l'église et obtint que les chrétiens auroient toute liberté de faire leur service comme auparavant, ce qui leur fut accordé. Haumar ne voulut point entrer dans Jérusalem en triomphant mais en pénitent, il se couvrit d'un sac et d'une haire et de vêtemens sales et sordides. Il se fit montrer le lieu où autrefois avoit été bâti le temple de Salomon à dessein, comme l'on croyoit, d'y faire bâtir une mosquée; ce qui affligea le patriarche, et lui fit dire que le temps étoit venu dans lequel l'abomination devoit être placée sur le lieu saint. Haumar comme prince des sarrazins et parent de la nation d'Israël, pleura sur les ruines du temple de Salomon, se revêtit d'habits de deuil, et ne les quitta qu'à la prière du patriarche. Car après qu'il eut été longtemps dans ce triste appareil, Sophronius le conjura d'en sortir et de reprendre les marques de sa dignité; d'abord il le refusa et ce ne fut qu'après bien des prières qu'il dépouilla ses habits de

(1) Nicet. in Alexand. Marzuff.

deuil, et les rendit au patriarche, pour reprendre ses habits ordinaires: voilà un commencement qui ne promet rien de cruel. Cela est tout aussi édifiant que l'entrée des princes croisés en la même ville de Jérusalem l'an 1099 quatre cent soixante et trois ans après. La suite ne fut point si triste que l'on avoit lieu de craindre; les chrétiens vécurent assez paisiblement sous cette nouvelle domination. On peut lire l'histoire d'Elmacin et les annales d'Eutichius patriarche de Constantinople que nous devons au savant Seldenus et que M. Pochok a tourné de l'arabe. On ne verra point là-dedans de persécutions sanglantes, point de massacres et peu de sang répandu. On peut dire avec vérité qu'il n'y a point du tout de comparaison entre la cruauté des sarrazins contre les chrétiens, et celle du papisme contre les vrais fidèles. En peu d'années de guerres contre les vaudois, ou même dans les seuls massacres de la St. Barthelémi on a répandu plus de sang pour cause de religion que les sarrazins n'en ont répandu dans toutes leurs persécutions contre les chrétiens. Il est bon qu'on soit désabusé de ce préjugé, que le mahométisme est une secte cruelle, qui s'est établie en donnant le choix de la mort ou de l'abjuration du christianisme: cela n'est point, et la conduite des sarrazins a été une

débonnaireté évangelique en comparaison de celle du papisme qui a surpassé la cruauté des cannibales. Ce n'estdonc pas la cruauté des mahométans qui a perdu le christianisme de l'orient et du midi, c'est leur avarice. Ils faisoient acheter bien cher aux chrétiens la liberté de conscience, ils imposoient sur eux de gros tributs, ils leur faisoient souvent racheter leurs églises, lesquelles ils vendoient quelques fois aux juifs, et après cela il falloit que les chrétiens les rachetassent, la pauvreté anéantit les esprits et abaisse les courages. Mais surtout le mahométisme a perdu le christianisme par l'ignorance. Les mahométans ont aboli les écoles et les académies, parce qu'ils sont naturellement barbares et ennemis des sciences. Les chrétiens à cause de la dureté de leur servitude se sont abâtardis, et n'ont pas fait d'efforts pour se tirer de cette ignorance. Ainsi ce ne sont point les persécutions cruelles qui ont abattu les chrétiens. Sur-tout dans le commencement de l'empire des sarrazins ils ne traitoient pas la religion chrétienne en religion ennemie. Les chrétiens conservèrent même la plupart de leurs églises. (1) Eutichius nous raconte que le calife *Walid Ebn Abdil* voulant bâtir une magnifique mosquée à Damas, il fit venir les chrétiens et leur dit,

(1) Eutych. Annal. tom. 2 p. 357.

Nous voudrions ajouter à notre temple cette église de St. Jean qui vous appartient, or cette église étoit très belle et la plus belle qui fut dans tout le pays. Le Calife ajouta, *nous vous donnerons de l'argent pour en bâtir une autre toute semblable en tel lieu qu'il vous plaira. Ou bien si vous voulez je vous payerai ce qu'elle vaut, et il leur en offrit quatre cent mille pièces d'or. Mais ils le refusèrent et lui produisirent le traité qu'ils avoient fait avec le Calife Ebn Walid. Ce refus le mit fort en colère.* Cette histoire fait voir que les chrétiens avoient conservé toutes leurs églises, même les plus belles, et qu'on ne les traitoit point avec tant de hauteur: puisque pour avoir un de leurs temples dont on avoit affaire, on s'offroit de le leur payer ce qu'il valoit.

Nous avons dans Baronius la lettre de Théodore, qui étoit patriarche de Jérusalem l'an 869, quand les latins tinrent ce concile dont nous avons parlé dans l'histoire du schisme, où ils opprimèrent la liberté des grecs. Soit que cette lettre soit véritablement du patriarche de Jérusalem ou non, il ne nous importe, elle est assurément de quelqu'un des orientaux qui savoit fort bien l'état de la religion chrétienne sous les sarrazins. Dans cette lettre le patriarche rend témoignage qu'ils étoient fort doucement traités par les

sarrazins. *Très saint pére*, (1) dit il, *vous savez bien la cause pourquoi nous n'avons pas pu ni vous écrire ni députer vers vous. C'est afin de ne point donner de jalousie aux puissances auxquelles nous sommes soumis, et de ne leur point donner de soupçon. Car elles nous témoignent beaucoup de compassion et de bienveillance. Ils nous permettent de bâtir nos églises, de faire notre service et de conserver nos coutumes sans nous faire aucune injustice ni aucune violence.*

Il est vrai que cet Eutichius, patriarche d'Alexandrie, que nous venons de citer, dit à la fin de son histoire qui finit vers le milieu du dixième siècle, que les Musulmans excitèrent du tumulte à Jérusalem l'an 325 de l'hégire et brûlerent les portes du temple de Constantin, et l'église de la résurrection. C'étoit à quoi alloit la plupart des persécutions que souffroient les chrétiens, c'est à la perte de quelques bâtimens. Mais entre toutes les églises il n'y en avoit pas de moins maltraitée que celle de Jérusalem, parce que les sarrazins, par le grand abord de pélerins tiroient beaucoup de profit de la superstitieuse dévotion que les chrétiens avoient pour ce lieu. Enfin il est très certain que les chrétiens vivoient sous les infidéles plus tranquillement

(1) Dans Baron. sub. ann. 869. n. 16.

que ne vivent les chrétiens sous les chré
et que les sarrazins n'ont jamais exe
millième partie des cruautés que l'égli
maine dans les lieux où elle est domi
exerce sur les réformés. Et ainsi la ca
des chrétiens sous les sarrazins ne p
être une cause suffisante et légitime de r
toute l'Europe pour aller venger le ch
nisme de la tyrannie qu'on exerçoit s
Je ne sais si l'on trouveroit bon que l
d'Angleterre allassent dépouiller la n
d'Autriche de tous ses états, à cause c
persécute la religion réformée. Il n'y
donc aucune ombre de justice à aller at
les sarrazins dans un pays que Dieu leur
donné, et où chacun pouvoit vivre en p
servant Dieu selon sa religion. Aussi bi
que ces croisades aient servi à soula
chrétiens d'Orient, au contraire ce son
qui ont perdu le christianisme dans l'
par mille raisons, et parce quelles y ont
la corruption et l'impiété, et parce q
ont aggravé le joug, et ont obligé les ma
tans à abaisser les chrétiens pour les
hors d'état de faire de semblables entre

Si ces guerres étoient injustes à les
der même selon la morale du monde,
forte raison l'étoient-elles selon les l
l'évangile et dans la morale de l'église. C

ce que Jésus-Christ a donné de telles leçons ou de tels exemples? Son évangile s'est établi dans le monde par la voye de la persuasion, et par les martyres de ses apôtres et de ses envoyés: a-t il commandé qu'on le portât aux extrêmités de la terre par les armes? Je supplie donc ceux qui nous insultent aujourd'hui et qui nous accusent d'avoir établi notre religion par la violence, d'accorder la conduite de leurs dévôts pélerins de la croisade avec les maximes de cette sévère morale sur laquelle ils nous veulent faire notre procès. On nous accuse d'avoir établi notre religion par la guerre: ce sont les croisés qui sont coupables de ce crime, eux qui s'en vont le sabre et le flambeau à la main, arborer la croix de Jésus-Christ sur les remparts des infidèles, et la faire passer sur un million de corps morts; Jésus-Christ ne veut point de tels prédicateurs.

Au reste il faut que l'on sache que ce ne sont pas les huguenots seuls qui font ces réflexions sur les croisades, et qui les regardent de ce côté-là: si vous voulez, Monsieur, je vous transcrirai ici un grand passage d'Etienne Pasquier qui vous apprendra ce qu'il en pensoit. (1) » Tout cela sembloit spécieux et » plein de religion. Toutefois le malheur

(1) Recherches liv. 5. ch. 21.

» voulut que le levant fut le tombeau des
» chrétiens, que nos croisades se soient é-
» vanouies en fumée, et que tous les pays que
» nous espérions convertir par les armes soient
» demeurés dans leurs anciennes mécréances.
» Et qui plus est que nous ayons tourné avec
» le temps ces premiers fondemens des croi-
» sades en une ruine et désolation de notre
» église. Parce qu'en premier lieu depuis les
» papes exerceant inimitiés particulières con-
» tre quelques princes souverains lorsqu'ils
» s'en voulurent venger, les excommunièrent,
» puis à faute d'absolution les déclarèrent
» hérétiques. Et à la suite de cela firent sou-
» vent trompeter des croisades contr'eux
» comme s'ils eussent été infidéles, afin que
» les autres princes s'armassent et s'emparas-
» sent de leurs principautés et royaumes. Ce
» qui causa une infinité de divisions, de trou-
» bles et de partialités dans notre chrétienté.
» Davantage, lorsque les courtisans de Rome
» vouloient sous fausses enseignes faire un
» grand amas de deniers, on faisoit publier
» une croisade contre les Turcs : et pour ex-
» citer chacun à y aller ou contribuer à cette
» sainte ligue; les papes envoyoient par toutes
» les provinces plusieurs gens porteurs de
» leurs indulgences afin d'en faire part plus
» ou moins, selon le plus ou moins de de-

» niers que l'on financeroit pour l'expédition
» de tels voyages. Comme de fait il avint sous
» Clément cinquième. (1) Car ayant été une
» croisade conclue au concile de Vienne, il
» la fit prêcher par un cardinal en France,
» et se trouvèrent une infinité de seigneurs
» qui se vouèrent à ce pélerinage. Entr'autres
» choses, qui donnoit un denier avoit par-
» don d'un an, douze deniers de douze ans,
» et qui donnoit autant comme il convenoit
» pour défrayer un homme de guerre avoit
» indulgence plénière et absolution de tous
» ses péchés. Et le pape disposa des person-
» nes auxquelles il se fioit pour recevoir ces
» offrandes durant cinq ans, pendant lesquels
» il leva une incroyable somme de deniers.
» Mais au bout du temps le voyage fut rom-
» pu par occasion, et dit le livre dont j'ai
» tiré cette histoire, que la plus grande par-
» tie de ces deniers fut donnée par le pape
» à un marquis sien neveu.

C'est à quoi servirent les croisades; à enrichir les papes et à les rendre redoutables. C'est assez parler de l'injustice de ces entreprises, disons un mot pour faire voir qu'il n'y avoit pas plus de prudence que de justice là dedans. Cela est d'une évidence si grande qu'on n'a pas besoin de le prouver: quand

(1) 1311.

même ceux qui entreprenoient ces guerres, auroient eu de bonnes intentions cependant il n'y avoit rien de plus mal imaginé, que d'ôter à la chrétienté tout ce qu'elle avoit de forces, de braves gens, d'argent et de soldats pour les envoyer en Orient. C'étoit exposer l'Europe et l'église à la fureur des sarrazins d'Occident. L'Espagne en étoit pleine, la Sicile et toutes les côtes de l'Afrique. Si ces gens avoient su prendre leur temps et qu'ils eussent fait un grand effort sur ces côtes, ils auroient trouvé tous les états dénoués. Il ne faut point dire qu'on donnoit assez d'occupation aux sarrazins dans l'Orient par ces croisades pour les empêcher de rien tenter sur l'Occident, car ils avoient de quoi fournir à tout, et de quoi se défendre et de quoi attaquer. Les sarrazins d'Afrique et d'Espagne ne se sentirent guère des efforts des croisés contre la Palestine. Mais outre cela quelle espèce d'entreprise est-ce ici? Entreprendre de mener de prodigieuses armées presqu'au bout du monde à travers mille ou douze cents lieues de pays, sans savoir de quoi vivront ces armées dans un si long voyage, sans munitions, sans vivre et quasi sans armes. Enfin l'on ne peut rien de plus imprudent que de quitter son trône, abandonner ses propres pays à la division du dedans et aux efforts des étrangers,

s'aller battre contre des barbares afin
ır arracher trois pieds de terre qu'on ne
oit les empêcher de reprendre le lende-
. Un roi qui feroit aujourd'hui ce qu'ont
ıtrefois les empereurs, les rois de Fran-
ceux d'Angleterre, passeroit pour un
ne à mettre aux petites maisons. Sous les
es d'un prêtre s'en aller courir des aven-
de chevalier de roman dans l'Asie et
ans l'Afrique, abandonner ses propres
quasi sans espérance de les revoir, pour
conquérir des royaumes pour le pape;
lloit-il pas avoir perdu le sens? Cepen-
si l'on en croit ce que dit le père Maim-
g, il ne tiendra pas à lui que le roi ne
he sur les traces du bienheureux St.
s, et n'aille porter son courage, sa pru-
e, ses forces et ses bons officiers pour
ter la croix de Jésus-Christ dans tous les
où est planté le croissant. C'est en par-
d'une ancienne prophétie qui dit que les
èles doivent être détruits par les françois.
Il y a sans doute, dit-il, *plusieurs pré-
ons semblables à celle-ci; c'est le temps
loit faire voir un jour si elles sont vérita-
Mais il est bien certain que ce ne sera
ais que quand les françois, qui étant bien
comme ils le sont aujourd'hui sous un*

Hist. du schism. des grecs, l. 3. p. 355. seconde édition.

des plus grands rois qu'ils ayent jamais ‹ *sont capables tout seuls d'achever une si h* *reuse aventure, n'en seront pas empêchés*] *les guerres étrangères et par d'injustes ligu* *qui pour une juste défense les détourne d'*ı *si glorieuse entreprise.* En mille six cent sept te sept il n'y avoit que la ligue des Pays-b‹ de l'Empire et de l'Espagne qui empêchât roi d'aller accomplir la prophétie qui dit q les françois doivent détruire les infidèles. A jourd'hui cette ligue est abattue, le roi e] glorieusement triomphé et a donné la pai l'Europe. Ainsi selon les vues du père Mai bourg, ce grand prince doit présentem‹ quitter le glorieux poste qu'il occupe dans l'‹ cident, passer dans l'Orient avec l'élite de sujets, mener tous ses braves généraux, ı noncer à tout le présent et aux grandes es] rances de l'avenir, et avec ses seules for‹ aller abattre l'empire des infidèles. Cette ‹ treprise ne seroit-elle pas bien d'un priı sage et prudent comme lui? En vérité qua un historien donne dans la flatterie, il est p‹ du; il n'y a pas d'extravagance qu'il ne s capable de dire.

Je n'ai plus qu'une chose à faire pour déc‹ vrir quel étoit l'esprit qui a inspiré les d‹ seins de ces croisades. *Ce fut Dieu,* dit sieur Maimbourg, (1) *qui enflamma le z*

(1) *Hist.* des croisad. livre 1.

des princes chrétiens pour entreprendre la conquête et la délivrance de la terre sainte. C'est ce qu'il faut voir, et nous n'en saurions mieux juger que par la conduite de ces croisés et sur-tout des premiers; car ce fut dans le commencement que le zèle fut plus fervent. Vous et moi Monsieur, n'avons jamais vu ces honnêtes gens qui chargèrent la croix de Jésus-Christ pour la porter en Orient. Peut-être que si nous avions été dans ce temps-là avec les dispositions où nous sommes aujourd'hui, nous aurions bien découvert des choses qu'on ne nous a pas apprises. Nous en savons pourtant assez pour être assurés que tous ces gens-là n'ont pas été inspirés du saint esprit, mais que la plupart ont été possédés de l'esprit du démon: car je ne sais s'il y a jamais eu une conduite plus effroyable que celle de ces croisés. Déjà ils vivoient dans un siècle où les inspirations étoient fort rares: Je ne crois pas qu'il y en ait jamais eu un plus corrompu dans le christianisme. Les auteurs catholiques romains eux mêmes nous dépeignent l'église romaine du dixième siècle et jusqu'à la moitié du onzième comme une Sodome et une Babylone. Le père Maimbourg avoue que ce siècle des croisades étoit encore beaucoup plus corrompu que le nôtre. Il remarque entr'autre chose que la coutume étoit établie de se faire

justice à soi-même par les armes et par les voyes de faits les plus violentes ; c'est-à-dire que les assassinats, les meurtres et les pilleries de particulier à particulier étoient permis et autorisés par la coutume. Si l'on vouloit fouiller les anciens régistres on y trouveroit une liste des impuretés pour le moins aussi longue que celle des violences. Il ne faut que lire saint Bernard, le faisceau des temps, Alvare Pelage et mille autres semblables auteurs très-dignes de foi : voilà des gens bien préparés à recevoir les inspirations du saint-esprit. Mais sans nous amuser à faire des conjectures, écoutons les historiens qui nous apprendrons des faits certains. En voici un qui nous dit : (1) *Ce n'étoit pas Dieu ni la prudence mère des vertus qui portoit tous les croisés à faire ces vœux. Mais les uns alloient pour ne pas abandonner leurs amis, les autres pour avoir de l'occupation, d'autres purement par légéreté, d'autres pour se mettre à couvert des poursuites de leurs créanciers.* Les autres y étoient portés par le libertinage, par l'assurance du pillage, par le dessein de se garantir des peines que méritoient leurs crimes, et par mille autres motifs semblables qui ne venoient pas apparemment du saint-esprit. Voici encore une autre historien, c'est l'auteur de

(1) Guillel. Tyrius de bello sacr. li. 1 c. 16.

la chronique de Jérusalem. *Un certain prêtre, dit-il*, (1) *appelé Pierre, autrefois hermite, de la ville d'Amiens qui est située à l'occident de la France, fut le premier instigateur, qui sollicita cette entreprise dans la province de Berry par ses sermons et par ses exhortations. Par la force de ses sollicitations il fit entrer dans ce dessein les évêques, les abbés, les ecclésiastiques, les moines, les laïques des plus grandes maisons, les princes et tout le peuple, chastes et incestueux, adultères, homicides, larrons, parjures, brigands, et même des femmes.* Mais sans aller plus loin que le père Maimbourg il n'y a qu'à prendre droit sur ses confessions. Il avoue que ces armées de croisés étoient composées de toute la canaille de l'Europe, de moines libertins qui jetoient le froc pour prendre les armes, de femmes impudentes qui prenoient des habits d'hommes, d'ecclésiastiques relâchés qui cherchoient le libertinage, de débauchés, d'athées, d'impies et de gens qui n'avoient aucun sentiment de religion. Il ajoute qu'il y avoit parmi cela beaucoup d'honnêtes gens: cela se peut si l'on entend de ces honnêtes gens selon le monde qui cherchent à faire leurs affaires. Peut-être y avoit-il aussi quelques gens entêtés d'une fausse dévotion, mais d'honnêtes

(1) Alber. Aquen. chron. Hieros. l. 4 c. 2.

gens selon la morale de Jésus-Christ, il auroit de la peine à nous y en trouver. Un certain auteur nommé Dodechindus, qui vivoit en ce temps-là disoit : *Ce fut un admirable esprit qui poussa les hommes de ce siècle-là à faire ce voyage. Les femmes voulurent être de la partie et prirent des habits d'hommes et marchoient sous les armes, toutes sortes d'impuretés et d'abominations se commirent entr'eux.* (1). Cet Albert Aquensis que nous avons cité nous rapporte un fait horrible que le sieur Maimbourg n'a pas voulu dissimuler. (2). Une armée de croisés, *trainant une infinité de femmes et menant la vie du monde la plus débordée en toutes sortes de débauches, se forma aux environs de Cologne.* Ces croisés pour premier exploit de cette sainte guerre massacrèrent tout ce qu'ils purent trouver de juifs à Cologne et à Mayence, de la manière du monde la plus barbare et la plus inhumaine, sans épargner ni femme, ni enfans. Cette fureur poussa ces pauvres gens tellement au désespoir: *Que s'étant barricadés dans leurs maisons, les mères devenues furieuses coupèrent la gorge aux enfans qu'elles allaitoient, les maris a leurs femmes et à leurs filles, les pères, les*

(1) Chron. Hiero. lib. 1 c. 26.
(2) Livre 1 1096.

les fils et les valets s'entretuèrent pour ne pas tomber entre les mains de ces impitoyables qui profanoient et rendoient odieux le nom de chrétien. Voilà de quelle manière ces gens étoient inspirés, jugez par quel esprit. Il étoit même si fatal à l'esprit de croisade de devenir un esprit de fureur et d'impureté, que les meilleurs s'y corrompoient. Il est très certain que de tous ceux qui ont entrepris ces voyages, il n'y en a point eu dont les intentions ayent été plus pures que le roi saint Louis. Et sans doute que pour une guerre si sainte il avoit choisi les plus braves et les plus honnêtes gens de son royaume. Mais ces honnêtes gens devinrent incontinent des monstres. Voici ce que nous en dit le seigneur de Joinville. (1) » Les barons, chevaliers et autres
» seigneurs qui étoient au camp qui devoient
» sagement garder leur bien et épargner icelui
» pour s'en aider, et l'employer à la nécessi-
» té, commencèrent à le dépendre follement,
» faisant grands et exquis banquets, les uns
» aux autres, prenant tous les plaisirs dont
» ils se pouvoient aviser. Ensorte qu'en peu
» de temps tout leur argent fut dépendu, puis
» commencèrent à opprimer et forcer le com-
» mun peuple et les piller par tous moyens.
» Il n'y avoit ni femme ni fille qui ne fut vio-

(1) Chron. de St. Louis.

» lée ni mise à honte. Les bordeaux é
» épandus par tout le camp, ensorte
» roi même trouva plusieurs bordeau
» ses gens tenoient autour de son pavil
» un jet de pierre, et de cet averti le ro
» na congé à plusieurs de ses officie
» tant d'autres maux étoient commis e
» pétrés au camp qu'il seroit une ch
» grande horreur qui les voudroit to
» conter. Ainsi donc que tout le monde
» malvivant. Mais nous en endurâmes l
» ne, comme sera dit ci-après.

Des plus occidentales parties de
rope jusqu'à Jérusalem il y a fort loin:
pourquoi ces armées des croisés a
moyen de se repurger en chemin: car
nairement de cent mille hommes qui par
par le chemin de terre, il en arrivoit ci
six mille dans la terre sainte. Ainsi ce n
plus que la fleur des saints qui arriv
Ecoutez pourtant quelles gens c'étoient
Selon le rapport d'un certain moine n
Brocardus Argentoratensis, qui a fait l
cription de la terre sainte selon ce qu'il
vu de ses propres yeux dans le temps de
sades. (2) » Il y a, dans la terre pr
» des hommes de toutes nations qui son

(1) Apud Canis. antiq. lect. l. 6.
(2) Circa ann. 1250.

» le ciel, et chaque nation y vit selon ses » coutumes, et pour en dire la vérité, à notre » très grande confusion, il n'y en a point de » pires et de plus corrompus dans leurs mœurs » que les chrétiens: dont je crois que voici la » raison. En Espagne, en France, en Alle- » magne, en Italie, quand quelqu'un est cou- » pable de quelque crime comme homicide, » larcin, pillerie, inceste, adultère, forni- » cation, trahison, et qu'il craint le châti- » ment, il se sauve dans la terre sainte com- » me pour abolir tous ses péchés. Quand il » est arrivé là, il se trouve qu'il a changé de » lieu sans changer de cœur. Et il lui arrive » ce qui est écrit: le More peut il changer » sa peau? Ainsi dans la terre sainte il y a » plusieurs personnes qui dépouillent les pé- » lerins logés chez eux, vivant sous leur bon- » ne foi et étant de même pays qu'eux. Ces » pères détestables laissent des enfans encore » plus méchans qu'eux qui foulent aux pieds » le lieu saint, et par leur vie honteuse attirent » un grand mépris sur les saints lieux.« *C'est ainsi qu'étoit faite la race de ces bienheureux croisés qui suivirent Pierre l'Hermite. Le sieur Maimbourg en demeure d'accord et avoue* » que la vie des chrétiens d'orient et » même celle du clergé étoit si horriblement » débordée *qu'on* ne peut sans horreur se re-

» présenter l'affreuse peinture qu'en ont fait » les écrivains de ce temps-là «. Il est vrai, les historiens de ce temps-là nous en disent des choses horribles. Et il est bon d'en savoir quelque chose de moins général que ce qu'en avoue le sieur Maimbourg. (1) C'est des écrivains du temps, qu'un écrivain du nôtre a puisé ce qu'il nous apprend, qu'Heraclius sur la fin du douzième siècle, peu avant la prise de Jérusalem par Saladin, fut fait patriarche de Jérusalem par la brigue de la reine mère Marie, veuve du roi Almerich. Guillaume archevêque de Tyr, celui là même qui a écrit l'histoire de la guerre sainte jusqu'à la perte de Jérusalem, s'opposa à l'élection d'Héraclius, mais il ne la put empêcher. Le patriarche, pour s'en venger, et en même temps pour se défaire d'un homme qui l'incommodoit parce qu'il étoit trop honnête homme, le fit empoisonner à Rome, où cet archevêque étoit allé pour le faire déposer. Après cela, il obtint du pape sa confirmation dans le patriarçat, s'en retourna en Jérusalem et voici comme il y vécut selon cet auteur. » Il devint a» moureux d'une certaine Tavernière de la » ville de Naples de la Palestine a douze lieues » de Jérusalem. Il alloit fort souvent la voir » et il la faisoit venir aussi fort souvent, la

(1) Besold. de Regib. Hieros. p. 284.

» renvoyant chargée de présens afin que ces
» voyages ne déplussent pas au mari. Peu de
» temps après le mari mourut, et le patriar-
» che transporta cette femme avec son père
» et sa mère à Jérusalem. Il lui acheta une
» belle maison de pierre de taille, et à la vue
» du public il vivoit avec elle comme un mari
» vit avec sa femme, excepté qu'ils ne demeu-
» roient pas dans la même maison. Quand elle
» alloit à l'église, elle étoit dans l'équipage
» d'une princesse et d'une reine, suivie d'une
» grande foule de serviteurs. Si quelqu'un
» qui ne la connoissoit pas, et demandoit qui
» étoit cette dame, sans façon on répondoit
» que c'étoit la pàtriarchesse ou la femme
» du patriarche. Elle s'appeloit Pacha de
» Riverti, et eut plusieurs enfans du patriar-
» che. Il arriva un jour, qu'étant à l'armée, le
» roi tenant conseil avec le patriarche et les
» barons pour savoir si l'on donneroit bataille
» aux sarrazins, un boufon entra hardiment
» et s'adressant au patriarche, il lui dit : mon-
» seigneur, vous devez me payer mon voyage
» pour la bonne nouvelle que je vous apporte,
» Pacha de Riveri, votre femme, est accou-
» chée d'un beau garçon. Le patriarche fut
» un peu confus, mais pourtant sans se dé-
» ferrer il lui répondit, taisez-vous, vous êtes
» un fou, taisez-vous. Cette conduite du pa-

» triarche étoit un exemple dont tout son cler-
» gé, ses moines et ses prêtres profitoient fort
» bien ; car ils étoient si débauchés qu'aucune
» femme ne tenoit bien contre eux et à peine
» y avoit-il une femme chaste dans toute la
» ville de Jérusalem. « C'étoit pour repren-
dre cette sainte ville que l'on avoit donné tant
de combats, afin de la rendre sainte comme
vous voyez qu'elle étoit. Il est à juger que ceux
qui l'habitoient et ceux qui l'avoient conqui-
se étoient de grands saints, puisque le clergé
qui la conduisoit étoit ainsi fait. Au reste que
cela ne vous soit pas suspect : car Besoldus a
tiré cette histoire mot à mot de Marin Sanut
noble Vénitien, l'un des plus grands zélateurs
des croisades qui ait jamais été, (1) qui fit
cinq fois le voyage de Jérusalem, et qui fit
tous ses efforts auprès du pape Jean XXII, de
l'empereur, du roi de France et des autres
princes de l'Europe pour les obliger à recom-
mencer les croisades ; c'est pour cela qu'il
composa son livre intitulé *Secreta fidelium
crucis* (2). Sans doute le sieur Maimbourg
prétendra que ces croisés avoient dégénéré de
la vertu de leurs ancêtres selon le sort de tou-
tes les choses humaines qui vont toujours
en empirant, mais s'il nous dit cela il faudra

(1) Marin. sanct. secreta fidel. crucis, l. 3. part. 6. c. 24.
(2) *Vixit* circa ann. 1310.

le faire ressouvenir des descriptions que lui-même nous fait de ces bien-heureux pélerins en plusieurs endroits de l'histoire. A l'exception de quelques-uns des chefs dont on fait d'assez honnêtes gens, on nous avoue que la plupart des autres étoient des monstres d'impudicité et qu'ils vivoient non pas comme des gens qui alloient conquérir Jérusalem la sainte : mais comme s'ils eussent voulu s'ouvrir le chemin à l'ancienne Corinthe, de laquelle il a été dit, *non licet omnibus adire Corinthum*, à cause du prix excessif que les courtisanes y mettoient à leurs faveurs, puisque nous sommes obligés à faire un petit abrégé de la conduite et des aventures de ces croisés.

CHAPITRE IV.

Abrégé des maux et des malheurs causés par les Croisades opposés à ceux dont on accuse le Calvinisme : des trois premières croisades, leurs mauvais succès et le nombre inconcevable d'hommes qui y périt.

Après avoir prouvé que ces croisades sont les productions du papisme, il est bon de faire un petit abrégé des horribles maux qu'elles ont

causés dans le monde. C'est la troisième chose que nous nous étions proposé de faire. Et je le juge nécessaire afin de donner à ces Messieurs le plaisir de pouvoir comparer les troubles que notre calvinisme à faits avec ceux que leur papisme a produit. Ce fut tout à la fin du onzième siècle (1096.) que ce certain Pierre l'Hermite, l'un des plus grands hypocrites qui ait jamais été au monde, se mit à prêcher la première croisade sous l'autorité du pape. Cet enchanteur avoit si bien charmé les peuples que quand il passoit on arrachoit les poils de sa mule pour en faire des reliques. Il fit si bien que sous la conduite de plusieurs chefs dont il fut l'un des principaux, il se souleva une multitude de près de deux millions d'hommes en moins d'un an de temps. Cet hermite se fit général d'armée et pour sa part il eut commission de prendre le devant avec un nombre d'hommes si grand qu'on ne le sauroit marquer: car cela ne se comptoit que par cent mille. Cette multitude composée comme on nous l'a dépeinte, de canaille, de pendarts, de femmes débauchées et de gens de néant, traversa toute l'Allemagne en recevant des vivres pour de l'argent: et les allemands qui les voyoient passer, se railloient d'eux et de leur dévotion. Car les allemands, à ce que nous dit l'abbé d'Usperg, *n'envoyèrent* point à cette première croisade,

se moquoient de la peine que se donnoient
·s pélerins, c'est-à-dire qu'il n'y eut point
; gens distingués de cette nation dans ce pre-
ier voyage. Quand ils furent arrivés en Hon-
ie et en Bulgarie, la vertu de leur première
spiration étant passée, ils agirent en démons.
; y firent des excès horribles, c'est le père
aimbourg qui nous le dit : (1) *Il n'y a au-
ne sorte d'excès, ni de crimes de perfidie,
cruauté, de brigandage, d'incendie et de
olence que ces brutaux ne commissent.* Les
ongrois et les Bulgares s'en vengèrent, firent
ain-basse sur cette canaille, et le bon saint
erre l'Hermite eut bien de la peine à se sau-
r et à ramasser les débris de son naufrage.
u de temps après, les allemands en voulu-
nt être : une armée de quinze mille allemands
forma sous la conduite du prêtre Godescal,
en passant par la Hongrie, ces seconds croi-
y commirent les mêmes excès que les pre-
ers et eurent encore un plus triste sort,
ils furent tous massacrés par les hongrois.
ns la même année, il s'assembla aux environs
Cologne une autre armée de croisés, c'est
le dont nous avons parlé, qui massacra tous
Juifs. Cette armée composée de plus de
ıx cent mille hommes, en marchant sur les
ces de Pierre l'Hermite arriva aussi en

1) Hist. des croisa. liv. 1.

Hongrie en commettant par le chemin des abominations inouies jusques à adorer une chêvre (1). Ces deux cent mille hommes périrent dans la Hongrie au siège d'une ville qu'ils vouloient raser et brûler pour se venger de ce qu'elle leur avoit refusé le passage. De tant de garnemens partis de l'Europe qui périrent en chemin, il s'en sauva pourtant assez pour porter la terreur et le désordre dans la ville de Constantinople, auprès de laquelle ils se campèrent sous la conduite de leur Pierre l'Hermite. Là ils pillèrent, ils ravagèrent, ils violèrent et firent tout ce que l'on peut faire en pays ennemi. Après cela on trouve mauvais que les grecs se soient dégoûtés de ces croisés et ayent fait tout ce qu'ils ont pu pour les perdre. Mais je ne trouve rien en cela d'étonnant; ils virent qu'on leur avoit envoyé d'occident des armées pour les piller et non pour les secourir. Sans doute, en ce siècle, le christianisme partout étoit dans une très grande corruption, les grecs eux-mêmes n'étoient guères honnêtes gens. C'est pourquoi il n'est pas étrange que pour se venger des croisés ils ayent opposé la tromperie à la violence et qu'ils ayent fait mille fourbes selon le génie de leur nation, pour faire périr ces pélerins qui les dévoroient. Cette foule

(1) Albertus Aquen.

nnombrable de croisés passa enfin le Bosphore et s'en alla périr aux environs de Nicée en Bythinie où les turcs en firent un massacre horrible, jusques-là que de plus de six cent mille personnes qui étoient parties de l'Europe il n'en resta que trois mille qui retournèrent chez elles nues et désarmées.

Godefroy de Bouillon venoit après avec une armée bien moins nombreuse, mais incomparablement plus belle: car il étoit suivi de quatre vingt mille hommes qui étoient l'élite de toute la France et des Pays-bas. Cette belle armée grossissoit en chemin par le nombre des pélerins qui s'y joignoient et qui prenoient parti : et surtout par la jonction de plusieurs autres grandes armées, qui partirent au même temps de diverses parties de notre monde, et particulièrement d'Italie sous les princes Normands.

Ainsi ces nouveaux conquérans se trouvèrent au siège de Nicée au nombre de plus de six cent mille combattans, (1097) réchappés de tant de périls qu'ils avoient courus en chemin: et où plusieurs étoient demeurés. Nicée fut emportée, mais il en coûta bon aux princes croisés. Car quand ils voulurent en poursuivant leur voyage et leurs conquêtes assiéger la ville d'Antioche, ces six cent mille hommes étoient déjà réduits à moins de

trois cent mille. Durant l'espace de :
mois que dura ce siège d'Antioche, cent
quante mille hommes périrent de faim
maladie, de misères et par les armes
turcs : et tout le reste y seroit demeuré
la trahison d'un chrétien apostat, noı
Pirrhus, qui étoit entre les sarrazins et
fit entrer dans Antioche l'un des princes ‹
sés, et ensuite tous les autres. Les act
que firent les croisés dans ce siège et daı
bataille qui fut donnée auprès de cette
paroissent incroyables. Si l'on en croit l'
toire, en une seule journée les turcs]
dirent deux ou trois cent mille hommes. I
en faisant toutes ces merveilles l'armée
pélerins ne laissoit pas de diminuer, de s
que quand elle arriva à Jérusalem, qui é
le but de ses travaux, (1) de plus de deux ı
lions de personnes qui étoient parties de l'
rope, il ne se trouva plus que 50 ou 60 n
combattans. (2) Jérusalem fut prise par
chrétiens, et ils en usèrent certainement ε
les sarrazins d'une manière peu chrétieı
Ceux qui assistèrent à ce lamentable s
tacle assurent, que le temple et le pa
étoient tellement remplis de sang qu'il y ‹
loit à grands ruisseaux, et qu'on en a

(1) L'an 1099.

(2) Hist. des Croisades, liv. 3.

jusqu'au dessus du pied. Mais le sieur Maimbourg a oublié de nous dire ce que nous apprend Elmacin, c'est que les croisés *enfermèrent tous les Juifs dans leur temple et les y brûlèrent.* C'est ainsi que Jésus-Christ a ordonné que l'on convertit les ames. Que l'on se souvienne de ce que fit Haumar quand il prit cette même ville sur les chrétiens. Les sarrazins agirent alors comme des disciples de Jésus-Christ, et nos pélerins chrétiens agissent ici comme les disciples de Mahomet. Bon Dieu quelle espèce de zèle ! est ce là le moyen dont Dieu veut que l'on se serve pour établir la foi et l'évangile de son fils. Cette prise de Jérusalem inspira à tous les chrétiens d'occident une nouvelle ardeur, tout le monde voulut avoir part à la gloire, et il se forma une nouvelle armée de deux cent soixante mille hommes. La plus grande partie périt encore en chemin par les armes des turcs et par les perfidies de l'empereur grec. (1) Et ceux qui réchappèrent de ce nombre prodigieux allèrent terminer leur voyage et leur vie dans une bataille que Baudouin I, roi de Jérusalem perdit contre les sarrazins d'Egypte. Tous ces travaux établirent pourtant quatre petits états dans l'orient: celui d'Antioche, celui d'Edesse, celui de Tripoli, et celui de Jé-

(1) Elmac. hist. Saracen. lib. 3. pag. 292. 1102.

rusalem. En conscience cela vaut-il bien deux ou trois millions de personnes qui périrent, dans cette conquête? Ce bonheur peut-il être mis en parallèle avec tous les horribles mouvemens que cela causa dans l'Europe, avec tant d'effroyables crimes qui furent commis, avec la perte de l'élite de la noblesse de France, d'Allemagne et d'Italie, avec les licences et les débauches énormes auxquelles ces grandes expéditions donnèrent lieu, avec ces torrens de sang humain que l'on fit couler de tous côtés; enfin avec l'épuisement d'hommes, de forces et d'argent que cela causa dans l'occident? Quel profit et quel honneur revint-il de tout cela à Jésus-Christ et à son église? Le fruit de tant de peines fut que l'on établit quatre principautés dans l'Orient; c'est-à-dire qu'on satisfit l'ambition de quatre hommes, qui cherchoient des couronnes au prix du sang de tant de millions d'hommes. Dans cette seule croisade la chrétienté souffrit déjà plus mille fois qu'elle n'a souffert depuis cent cinquante ans à l'occasion de ce que l'on appelle le calvinisme. Car tous les mouvemens d'Ecosse, d'Angleterre, de Flandres et de France au sujet de la réformation, pris ensemble, n'ont pas consumé la dixième partie des hommes. (1) qui périrent en l'espace de

(1) L'an 1146.

dix ans dans l'établissement de ce nouvel empire d'au-delà des mers.

La seconde croisade fut publiée l'an onze cent quarante six, par ordre du pape Eugène III, et par le ministère du célèbre St. Bernard, abbé ce Clairvaux. C'étoit pour aller soutenir ce nouvel empire d'Orient déjà écorné par les infidèles d'une quatrième partie, et dont tout le reste branloit. St. Bernard déploya tout son esprit et toute son éloquence pour inspirer aux françois ce qu'il falloit de feu pour entreprendre ce voyage. Il prêcha, il fit des miracles, il s'engagea formellement de la part de Dieu en qualité de prophête et d'inspiré, que le dessein réussiroit. Louis le jeune, autrement appelé Louis VII, roi de France et Conrad empereur de Germanie prirent la croix. Le premier abandonna le royaume entre les mains d'un moine, c'étoit Sugger Abbé de St. Denis, et prit avec lui presque toutes les forces du royaume. L'empereur en fit de même, et partit le premier avec l'une des plus belles armées qu'on ait jamais vues. Il falloit, comme on la représente, qu'elle fut de près de trois cent mille combattans, puisque de cuirassiers seulement sans la cavalerie légère, il y en avoit soixante et dix mille. C'étoit tout ce qu'il y avoit de plus beau, de plus grand et de plus brave dans

l'empire. On se fût bien passé d'allei tant de braves gens à la perfidie de à la fureur des turcs. L'on prétend nuel, empereur grec, fit des trahison bles pour se défaire de cette puiss lui étoit plus formidable que toute sarrazins. Ce fut dans ce voyage qu cuse d'avoir fait mêler de la chaux pain qu'il fournissoit à l'armée des Et l'on dit qu'il donna à l'empereu magne qui pourtant étoit son beau fr guides qui, par une trahison de con conduisirent cette armée dans des dés elle périt par la misère et par les ar ennemis en entrant dans l'Asie. Ainsi qui peu de jours auparavant s'étoit tète de la plus florissante armée du eut bien de la peine à se sauver seul, e jamais ramasser aucune pièce consi du débris causé par cet horrible na Il retourna à Constantinople d'où il se que temps après transporter à Jérusa mer, comme un aventurier sans ar quasi sans suite.

Le roi de France, Louis le jeune, q choit après l'empereur Conrad, vint temps pour être témoin de la défaite géné l'armée de ce pauvre prince. Mais lui ne fut guères plus heureux; il eut des t

incroyables en poursuivant son voyage, ayant perpétuellement les turcs sur les bras, qui lui enlevoient toujours quelque chose ; et qui lui firent périr en une seule fois la moitié de son armée, c'est-à-dire toute l'arrière garde. Lui même y courut en sa personne le plus grand péril où l'on se puisse trouver. Il se sauva sur un rocher d'où il combattit seul contre une armée de turcs, et ne fut sauvé que par la nuit qui le déroba à la vue des ennemis. Par parenthèse, Monsieur, je puis bien vous avertir que tous les miracles de courage et de vaillance que l'on fait faire aux croisés, ne sont peut être pas aussi grands qu'on les dit. La Grèce et l'Asie ont été fertiles en héros fabuleux, et il est fatal à ce pays là de nous envoyer des récits d'aventures extraordinaires, et qui sortent des règles de la vraisemblance. C'est pourquoi il est à craindre que l'esprit grec ne soit entré dans les latins quand ils ont respiré l'air et possédé la terre des grecs. Et je ne sais si les prodiges que l'on fait faire à ces héros des croisades ne seroient point de l'ordre des aventures des Hercule, et des Thésée comme ils viennent du même lieu. A beau mentir qui vient de loin, on ment de bien plus près, et l'infidélité de nos histoires nous doit obliger à regarder comme suspectes ces histoires qui nous viennent

d'Orient. Ce qui augmente le soupçon, c'es que les héros qui ont fait de si prodigieuses actions dans l'Orient, avant que d'y aller, et après en être revenus ont agi d'une manière beaucoup plus naturelle dans les occasion où ils se sont rencontrés. Cela soit dit en passant à propos de l'action de Louis le jeune qui sauva sa vie par une action de courage qui tient du prodige. Ce pauvre prince s brave et si vaillant n'eut pas enfin un meilleur succès dans son entreprise que l'empereur Conrad, et ils arrivèrent en la terre sainte à-peu-près en même état et avec aussi peu de gens. Il s'étoit donné la peine de traîner la reine sa femme qui ne laissoit pas, à ce qu'on dit, de se donner le plaisir de la galanterie pour se délasser des travaux d'un si long voyage. Mais c'étoit un nouveau travail pour ce prince, qui voyoit périr son armée et corrompre sa maison en même temps. Ces deux princes Conrad et Louis arrivèrent enfin à Jérusalem, et la conclusion de tant de peine fut le siège de Damas, où périrent les misérables restes des deux plus belles armées qu'on eut pu voir; (1) car il fallut lever le siège après avoir perdu et l'honneur et ce qu'on avoi de bons soldats. Conrad comblé de chagrins revint très mal accompagné en Europe, où i

(1) L'an 1148.

mourut trois ans après. Louis le jeune reprit aussi le chemin de l'Europe, et ne rapporta en France que des sujets de deuil et de mortification pour tout le royaume. On se vengea à médire de St. Bernard le prophête de cette seconde croisade. Mais ce petit plaisir ne rendit point aux veuves leurs maris, aux mères leurs enfans, aux sœurs leurs frères, ni à ceux qui s'étoient appauvris les sommes immenses qui avoient été tirées de l'état.

On attribue le mauvais succès de cette seconde croisade à l'horrible débordement des croisés, et à celui des chrétiens de l'orient. C'est un malheur qui est inséparable de ces saints pélerins : ils sont les plus débordés de tous les hommes, aussi sont-ils les plus malheureux, car Dieu ne manque pas de les châtier selon leur mérite. Le malheureux succès de la seconde croisade entraîna la ruine des affaires des chrétiens de l'orient après soi : les sarrazins eurent toutes sortes d'avantages, et enfin Saladin, prince des sarrazins d'Egypte reprit Jérusalem l'an onze cent quatrevingt sept, environ quatre vingt huit ans après l'établissement de ce nouveau royaume. Ainsi périt ce nouvel état qui avoit coûté aux chrétiens plus de sang et plus de travaux que la conquête du monde n'en avoit coûté aux Alexandre, aux César et aux autres

fondateurs des empires. Cette seconde croisade qui ne servit qu'à précipiter la perte de ce royaume de Jérusalem, fit périr pour le moins quatre ou cinq cent mille ames, et épuisa les forces de la France et de l'Allemagne. Il faudroit bien joindre ensemble des guerres de calvinistes pour assembler autant de malheurs.

Cette chûte du royaume de Jérusalem donna lieu à la troisième croisade. (1) Les chrétiens tenoient encore Antioche et quelques villes maritimes, d'où ils envoyèrent l'archevêque de Tyr pour solliciter du secours. Cette ambassade eut tout le succès qu'on en pouvoit attendre : Philippe Auguste, roi de France, Henri, roi d'Angleterre, et ensuite son successeur Richard, cœur de Lion, se croisèrent pour reconquérir Jérusalem. (2) Dans cette occasion *il parut au ciel une croix toute éclatante de lumière qui acheva d'embraser la dévotion de ceux qui se croisoient* : car notez, que Dieu étoit toujours d'intelligence avec le mauvais génie des états de l'Europe pour les faire donner dans le piége et pour obliger les gens à se croiser. Il me semble que Dieu ne devroit confirmer par ses miracles les desseins des hommes, que quand il a ré-

(1) 1188. sous Clem. 3.

(2) *Hist. des Crois.* liv. 6.

solu de leur donner un heureux succès. Je ne sais donc à quoi bon le ciel fit une si grande profusion de miracles en faveur de gens qu'il menoit à la boucherie. Le P. Maimbourg se sauve quelquefois à la faveur d'un, *on dit*; mais aussi, souvent il trouve ces miracles si beaux qu'il ne juge pas à propos d'en douter. Il auroit mieux fait et dans cette histoire et dans celle des Iconoclastes de ne débiter toutes ces merveilles que sur la foi de *l'on dit*, qui est le père des fables anciennes et modernes.

Le brave et le vaillant empereur Fréderic I, nommé Fréderic de Souabe, qui avoit accompagné l'empereur Conrad son oncle dans la précédente croisade, ne fut point rebuté par les malheurs dont il avoit été témoin et où il avoit eu sa bonne part, et voulut aussi se croiser. Il partit le premier, car les guerres qui brouillèrent les rois de France et d'Angleterre après qu'ils se furent croisés, retardèrent de deux ans l'accomplissement de leur vœu. Fréderic sortit de l'Allemagne suivi de cent cinquante mille hommes aussi braves qu'il y en eut dans toute l'Europe. Jamais voyage ne fut plus pénible ni plus glorieux que le sien. Il est vrai qu'il trouvoit des ennemis à combattre par tout, (1) mais aussi la

(1) L'an 1189.

victoire le suivoit en tous lieux. Il eut premièrement à combattre les Bulgares ; Isaac l'Ange qui étoit alors empereur de Constantinople le trompa, comme les autres empereurs grecs avoient trompé les princes des précédentes croisades. Il fallut que Fréderic non seulement se tirât des embûches et des pièges des grecs, il fut obligé de repousser leur violence par la force, car ils s'opposèrent ouvertement à son passage. L'empereur grec fut battu, humilié et réduit à la raison. Quand Fréderic fut passé en Asie il trouva les turcs et les sarrazins, et il eut le bonheur de remporter sur eux une considérable victoire auprès d'Iconium, après laquelle il se rendit maître de la ville de ce nom. Mais peu de temps après, toutes ces glorieuses actions se terminèrent par une triste mort que Fréderic trouva dans le fleuve Cidnus, où il vouloit se baigner; la froideur de leau le saisit et le tua: si ce prince avoit su l'histoire d'Alexandre qui pensa mourir pour s'être baigné dans ce même fleuve, peut-être en auroit-il profité. Voilà donc où se terminèrent les aventures de ce grand empereur : c'étoit bien la peine d'envoyer le plus grand prince qui fut dans l'Europe mourir à sept ou huit cent lieues de son pays, et priver le christianisme d'occident de l'un de ses plus puissans appuis et de son

plus bel ornement. Fréderic son fils prit sa place pour achever le voyage avec les pitoyables restes de cette armée, qui toute chargée d'honneur et de gloire, de cent cinquante mille hommes dont elle étoit composée en sortant d'Allemagne se vit pourtant réduite à sept mille hommes quand elle arriva à la terre sainte. (1190) Il alla joindre l'armée des autres croisés qui tenoit la ville de Ptolemais assiégée depuis deux ans. Ce camp de devant Ptolemais étoit le (1) rendez-vous de tous les chrétiens de l'Europe: le siège avoit été commencé avec sept ou huit mille hommes, pour lesquels les sarrazins de la ville eurent tant de mépris qu'ils ne voulurent pas prendre la peine de fermer leurs portes. Mais tous les jours il venoit du secours d'occident qui grossissoit l'armée, et qui ne la mit pas à la vérité en état de prendre la ville, mais au moins il empêcha le reste des chrétiens d'orient d'être entièrement détruits par Saladin. Deux flottes arrivèrent tout à la fois de l'Europe, l'une étoit celle des Frisons et des Danois: l'autre celle des Allemands qui vinrent à propos pour grossir l'armée de leur empereur, qui étoit devenue à rien. Le concours des croisés fut si heureux qu'ils se trouvèrent auprès de Ptolemais plus de cent mille hommes, où ils ne

(1) L'an 1188,

s'étoient vus que sept ou huit mille au
mencement. C'étoit la plus grande arm
croisés qu'on eut encore vue dans la Pale
car en partant elles étoient fort nombr
mais en arrivant ce n'étoit plus rien. Ce
corps composé de plusieurs pièces et de
sieurs débris, se crut en état de faire un
coup et d'atterrer tout à la fois les sarr
Ils entreprirent de donner bataille à Sa
qui pourtant étoit plus fort qu'eux de la
tié. (1) Mais les croisés ne firent pas ce
espéroient faire, et Saladin aussi ne fu
aussi heureux qu'il avoit accoutumé d'
la perte fut à-peu-près égale de part et
tre. C'est pourquoi cette bataille ne fini
cune affaire, le siège de Ptolemais conti
et il fallut attendre l'arrivée des deux rois
sés Philippe Auguste de France et Ric
cœur de Lion, roi d'Angleterre. En atten
cette grande et belle armée qui étoit d
Ptolemais périt dans son camp de faim
maladie et par les armes des sarrazins. I
les autres Fréderic de Souabe, fils de l
pereur de même nom, y mourut d'une r
die d'armée. Ainsi et le père et le fils pér
misérablement dans cette expédition, et
rope se vit privée de deux grands hom

(1) L'an 1190.

Le peu qui restoit d'allemands, las de mourir et de voir mourir retournèrent chez eux comme ils purent. Voilà de quelle manière fut terminé le second voyage des allemands en la terre sainte.

Richard, roi d'Angleterre, faisoit de grands préparatifs pour le voyage de la terre sainte. Et ses peuples pour se disposer à cette sainte guerre et attirer la bénédiction de Dieu sur leurs armes firent presque partout le royaume un horrible massacre des juifs. Voilà justement le zèle du papisme, et à cela l'on reconnoit les frères de ces zélés catholiques du siècle passé, qui se fraioient le chemin à la terre sainte, c'est-à-dire au ciel, par les massacres des huguenots. Le roi d'Angleterre fit une flotte de deux-cents vaisseaux la plus belle et la mieux équipée qu'on eut vue sur l'Océan depuis longtemps. Philippe Auguste leva aussi en France une grande et florissante armée composée de presque toute la noblesse de France et de soldats tous choisis. Ces princes qui prirent leur chemin par la mer, n'eurent point de turcs à combattre dans les détroits des montagnes et aux passages des rivières, mais ils eurent à lutter contre la mer et contre les élémens, car Dieu s'opposoit visiblement à ces entreprises ; si les croisés prenoient leur chemin par terre, ils périssoient

G4

par lesmains des infidèles avant que d'être arri vés au lieu où ils vouloient aller; s'ils alloien par mer, (1190.) leurs équipages et souven leurs personnes étoient engloutis par les eaux Philippe Auguste fut plus hâté que le ro d'Angleterre et il arriva au camp devant Ptole mais plusieurs mois avant lui : car pour Richard roi d'Angleterre il sembloit qu'il ne fut pas extrêmement pressé d'arriver; il se maria en chemin à Messine et prit ensuite le royaume de Chypre, non sur les sarrazins, mais sur un prince grec et se rendit enfin au camp devant Ptolemaïs. Après cette jonction on vit dans la Palestine ce que l'on n'avoit jamais eu, c'est une armée de trois cent mille chrétiens. Dans la première croisade, le siège de Jérusalem fut formé avec soixante mille hommes seulement. Il est certain que si Dieu eut eu ces armes agréables et les eut voulu bénir, il y avoit assez de gens pour conquérir toute l'Asie, car c'étoit presque tout ce qu'il y avoit de grand, de brave, de noble et de vaillant dans l'Europe. Mais Dieu fit bien voir en cette occasion combien il aime peu que l'on travaille à étendre les bornes de l'empire de son fils par l'effusion du sang. Car ce prodigieux nombre de vaillans hommes ne fit rien que se faire tuer. La division se mit entre Philippe roi de France et Richard roi d'Angleterre; ils vouloien

partager la peau de l'ours avant que de l'avoir pris, ils faisoient la division de leurs conquêtes sur la carte, et chacun vouloit avoir tout le profit et tout l'honneur. Cependant, si l'on en croit les historiens, ils n'alloient là que pour la gloire de Dieu et pour celle de l'église. Malgré toutes ces divisions, (1) cette armée de trois cent mille hommes pour grand exploit acheva de prendre une ville assiégée depuis quatre ans et ruinée de toutes parts. Il périt dans ce siège *plus de braves gens qu'il n'en falloit pour conquérir toute l'Asie*. De douze mille danois bons hommes qui arrivèrent durant ce siège sur une flotte, il n'en resta que cent à la fin du siège, et des autres à proportion. Philippe Auguste ne fut que quatre mois à terre (1191.), arrivé au commencement d'Avril il partit le premier jour d'Août de la même année et s'en revint en France laissant à d'autres le soin de conquérir le saint sépulcre. Richard d'Angleterre demeura et fit des merveilles à ce que l'on dit, (1192.) il tua quarante mille sarrazins dans la bataille d'Antipatride, il eut un combat singulier avec Saladin lequel il renversa par terre. Il fit lever le siège que le même Saladin avoit mis devant Jaffa et lui défit une seconde fois ses troupes. Dans cette occasion et dans une autre, trois

(1) Prise de Ptolemaïs.

jours après, il fit de ces prodiges de vail
dont j'ai parlé, qui font croire que tout
tôt que nos princes de l'Europe avoient 1
pied en Asie ils devenoient héros de ro
invincibles, et invulnérables. Lui dixièı
soutint l'effort d'un corps de sept mille s
zins, coupa bras, jambes, têtes, corps, ar
cuirasses, chevaux, car rien ne leur pouvo
sister. En ce temps-là, d'un seul coup, ils
poient en deux des hommes tout arm
fer ; la moitié des hommes et des armes
boient d'un côté du cheval et l'autre n
tomboit de l'autre. C'étoient là les coups
naires de Godefroi de Bouillon. Après
ces beaux exploits de Richard il s'en r
pourtant sans rien faire, après avoir deu
fait feinte de vouloir assiéger Jérusa
Mais Saladin n'en eut que la peur, et to
que l'on gagna par tant de travaux fut
trêve de quelques années que les sarr
voulurent bien donner aux chrétiens. Ce
étant fait, Richard s'embarqua un peu 1
accompagné qu'il n'étoit venu ; en avent
il se mit sur un méchant vaisseau qui fit
frage dans le golfe de Venise et ensuite
versant l'Allemagne déguisé, il fut pri
les gens du duc d'Autriche son mortel enı
qui ne le traita pas en prince, et le retin
sonnier plus d'un an. Ainsi finit cette tr
me croisade, qui couta bien encore à l'

pe un million d'ames sans aucune hyperbole, et de ce nombre il y en avoit cinq ou six cent mille de braves gens et l'élite des royaumes de la chrétienté. Il y périt un nombre inconcevable de seigneurs François, Anglois, Italiens, Danois, Frisons, et Allemands. C'étoit un malheureux fonds que cette terre qu'on appeloit terre sainte: Elle dévoroit les hommes, l'argent, et les bêtes. Les troubles que le calvinisme a causés, et les hommes de la mort desquels il a été occasion, ne montent plus guères auprès des désolations et des morts causées par les trois premières croisades.

CHAPITRE X.

Histoire abrégée des maux horribles causés par les autres Croisades et voyages dans la terre sainte.

QUAND Richard étoit parti de la Palestine pour retourner en Angleterre, il avoit fait une trêve de trois ans qui fut assez bien observée par les sarrazins, parce qu'ils perdirent Saladin cet incomparable chef. Son frère et ses enfans se partagèrent sur la succession et pen-

dant ce temps-là, les chrétiens de l'O
avoient du relâche. Mais les papes n'en
noient pas aux chrétiens d'Occident. Cél
III, envoya ses légats par toute l'Europe
obliger les princes à se croiser afin disoi
(1) de profiter de la mort de Saladin et de la
sion qui étoit entre ses successeurs. Le roi
lippe Auguste, et Richard d'Angleterre
voulurent plus, le voyage qu'ils avoient fa
avoit rassasiés des guerres saintes, et de
ils se faisoient entr'eux une guerre qu
empêchoit de penser à toute autre affaire
pape n'ayant rien à attendre de ces pays
tourna du côté de l'Allemagne et eng
l'empereur Henri VI à secourir la
sainte. Cet empereur voulut lui même se
ser, mais ses allemands s'y opposèrent à
se des malheurs qui étoient arrivés à Co
et à Fréderic de Souabe dans les deux pr
dentes croisades. Il se contenta donc d'y
voyer trois armées; l'une par terre et p
voye de Constantinople, une autre par
et la troisième de soixante ou soixante e
mille hommes, fut conduite par lui-même
l'Italie, d'où après qu'il eut conquis du roya
de Naples, ce que les princes Normands e
noient encore, il la fit passer en Syrie
trois armées arrivèrent assez heureuseme

(1) L'an. 1195.

commencèrent leurs exploits par une lâche trahison et par une horrible cruauté : la trève qui avoit été faite avec les sarrazins pour trois ans et trois mois, n'étoit pas encore expirée et les princes sarrazins n'avoient rien fait qui pût obliger à leur manquer de parole. Cependant on rompit la trêve et l'on fit un massacre de tous les sarrazins qu'on put surprendre. Infidélité qui couta bien cher, car les sarrazins par représailles ne manquèrent pas de faire main-basse sur tout ce qu'ils purent rencontrer de chrétiens. La guerre étant ouverte, les chrétiens donnèrent des batailles, les gagnèrent, prirent des villes et sembloient devoir faire des merveilles, mais cette croisade qui n'étoit que des allemands seuls eut le même succès que les deux précédentes de la même nation. La division se mit entre les chrétiens d'orient nés dans la Syrie et les nouveaux venus, parce que ceux qui étoient en possession pour être nés dans le pays, vouloient demeurer maîtres, et au contraire ceux qui venoient de l'Europe étant les plus forts, vouloient avoir la meilleure part au butin et à la gloire. Ainsi étant dans des intérêts tout différens ils ne s'accommodoient presque jamais. En même temps la guerre civile s'alluma en Allemagne par la mort de Henri VI, à qui les uns voulurent donner pour successeur Philippe de

Souabe frère de l'empereur défunt, et les autr Othon de Saxe. Le pape avoit favorisé l'élec tion de ce dernier pour détruire la maison de Souabe qui ne lui avoit pas été assez soumis Les Allemands croisés, ayant appris dans terre sainte cette division de l'Allemagne, s'e retournèrent incontinent et abandonnèrent *l'h ritage de Jésus-Christ* en proie aux sarrazin Ainsi cette quatrième croisade ne servit qu faire mourir plusieurs milliers de chrétiens q périrent ou par les mains des sarrazins, ou pa les accidens qui sont inséparables de la guerr

La cinquième croisade fut publiée par In nocent III, (1) qui fut successeur de Célesti Mais avant que de parler de cette croisade, vous prie Monsieur de remarquer par quel machine le père Maimbourg fait entrer dan son livre des croisades, l'histoire d'une ve sion que cet Innocent III condamna. L'évêqu de Metz avertit ce pape, que l'on faisoit cour dans son diocèse une version françoise du no veau Testament. (2) *Et ceux qui la lisoient, voient l'insolence de protester avec une incroy ble hardiesse qu'ils n'obéiroient ni à leur év que, ni à leur archevêque, ni au pape mêm quand il condamneroit par un décrêt solenn cette traduction, laquelle ils étoient résolus*

(1) V. Croisade.

(2) Hist. des croisades liv. 7 an. 1198.

n'abandonner jamais et ensuite ils méprisoient et traitoient de simples et d'ignorans les prêtres et tous ceux qui ne la vouloient pas recevoir. L'évêque de Metz donna avis de cela à Innocent III, qui fulmina cette version et ceux qui la lisoient. On ne se seroit pas attendu de trouver l'histoire des versions dans celle des croisades : les nouvelles passions de cet homme ne lui font point abandonner les vieilles. Il n'est pas comme Louis XII, qui de duc d'Orléans étant devenu roi de France, ne voulut pas venger par le roi de France les injures que le duc d'Orléans avoit reçues. Métamorphosé de prédicateur en historien, il fait passer dans ses histoires toutes les passions qu'il avoit autrefois fait éclater en chaire. Il falloit que les pauvres traducteurs de Port-royal, les filles et les dévôts de leur maison trouvassent là en passant leur portrait et une bonne censure. Tirons-en cette conclusion à notre usage, que cet homme est si fort possédé par ses passions dominantes que la raison, le temps, ni l'âge ne sont pas capables de l'en faire revenir.

La digression du sieur Maimbourg est cause de la nôtre, je reviens à la cinquième croisade qui fut entreprise sous les ordres du pape Innocent III, et prêchée par Foulque curé de Nevilli, le second St. Bernard de la France.

Dans cette croisade il ne se trouva pas de r
mais beaucoup de gens qui souhaitoient d
devenir (1202.). Ce furent le marquis Bo
face de Montferrat, Louis comte de Bl
Simon de Montfort, Baudouin comte de Fl
dres, et un très grand nombre d'autres,
assemblèrent une grande et puissante arm
la tête de laquelle ils se mirent. Ils trouvèr
moyen d'engager les vénitiens dans la mê
entreprise, et se rendirent à Venise pour s'
barquer sur les vaisseaux de la républiq
Cette troupe de nouveaux conquérans l
d'abord ses peines pour réduire la forter
de Zara sur la côte de Dalmatie qui s'étoit
voltée contre les vénitiens. Et comme l
croyoit que ces croisés s'en devoient aller
là en la Palestine (1202.) pour y cueillir
palmes, on les vit tout d'un coup se rabattr
fondre sur l'empire grec et sur la ville
Constantinople, dont la conquête leur pa
bien plus aisée que celle des *couronnes idum*
qui étoient entre les mains des infidèles. C
action parut (1) faite par occasion, mais
grecs conjecturèrent avec une très grande v
semblance que c'étoit une partie faite et
par Innocent III, tout exprès pour détr
ce misérable empire grec et le transpo
aux latins, afin de réduire l'église grecqu

(1) Georg. Logoth.

l'obéissance de l'église latine. Quoiqu'il en soit ce fut l'action la plus violente, la plus infidèle et l'usurpation la plus injuste qui fut jamais. Des chrétiens se croisent sous prétexte d'aller conquérir des pays chrétiens sur les infidèles, et ils vont arracher à des empereurs chrétiens un bien dont ils étoient en possession depuis tant de siècles. Ils vont déchirer et par conséquent affoiblir cet empire chrétien qui tout uni résistoit avec tant de peine aux efforts des sarrazins qui travailloient à éteindre le christianisme.

Premièrement, il faut savoir que les historiens latins du XIIIe siècle et des suivans qui ont écrit les guerres saintes dans la vue de justifier cette effroyable action, exagèrent terriblement les maux que les grecs avoient faits aux latins dans leurs voyages d'orient, leurs violences, leurs fourbes, leurs perfidies qui avoient fait manquer les entreprises des croisés et avoient fait périr leurs armées. Les grecs au contraire assurent que tout cela est calomnie et que leurs empereurs ont toujours agi de bonne foi, mais que les latins faisoient dans l'empire de si horribles ravages que souvent on étoit obligé de s'en ressentir. La vérité est que les armées des croisés étoient toutes pleines de garnemens qui faisoient par-tout d'horribles désolations, et les chefs étoient

des ambitieux, de qui il n'est pas étonnan que les empereurs grecs eussent de la défian ce. Ils comprenoient fort bien que ce n'étoi pas le zèle de la maison de Dieu qui faisoi venir les latins de si loin, c'étoit l'espéranc du pillage qui attiroit le peuple et l'espéranc de gagner des couronnes qui faisoit agir le grands. On avoit raison de se défier et de s défaire de gens ainsi faits. Ces injures de grecs étoient des accusations fausses ou de affaires passées. Il n'y avoit qu'à ne point pas ser sur les terres de l'empire grec pour n'êtr point exposé aux infidélités de la nation, l mer étoit ouverte à tout le monde pour alle dans la terre sainte.

Le prétexte de cette conquête de Constan tinople fut le dessein de rétablir sur le trône le jeune Alexis et Isaac l'Ange son père, que Alexis Comnène son frère avoit renversé pour occuper sa place. Innocent III et les princes croisés conçurent, dirent-ils, tant d'horreur pour cette usurpation, tant de haine pour l'usurpateur, et tant de compassion pour ces princes dépouillés, qu'ils se laissèrent vaincre par les sollicitations du jeune Alexis. Jamais il n'y eut un prétexte plus ridiculement pris. Il faut savoir premièrement, que cet Isaac l'Ange pour le rétablissement duquel on re- nonce au recouvrement du patrimonie de Jé

Christ, étoit ce perfide empereur qui a-
trahi le grand empereur, Fréderic de
abe, qui s'étoit accommodé avec Saladin
r faire périr l'armée des latins conduite
Fréderic, et qui en effet au préjudice
raité qu'il avoit fait, non seulement refusa
vivres à l'armée des croisés, mais leur fer-
e passage, qu'ils furent obligés de s'ouvrir
les armes. Homme au reste méchant,
ìde, sacrilège, lâche, voluptueux, qui
it les biens et les trésors des églises pour
accommoder, (1) c'est ainsi que le dé-
it le sieur Maimbourg lui même. Voilà
mme dont on dit que les croisés embras-
nt les intérêts au préjudice de ceux de Jé-
- Christ. Secondement cette usurpation
exis Comnène sur son frére Isaac l'An-
n'étoit pas une affaire dont les latins eus-
besoin de se mêler, c'étoit l'affaire des
s, il falloit la leur laisser démêler. Alexis
ınène étoit de la famille impériale, l'usur-
on n'en étoit pas si criminelle; de plus, si
vouloit regarder comme usurpateurs, en-
es empereurs de Constantinople, tous ceux
par des voyes violentes, se sont mis en
ession du trône, il n'y auroit quasi point
le légitimes empereurs. Car ceux qui ont
ement jeté les yeux sur l'histoire Byzan-

Croisades, liv. 5. ann. 1189.

tine, savent que les empereurs grecs se succédoient les uns aux autres par des voyes violentes, par la révolte des peuples, et par la faveur des armées; et presque toujours il en coutoit la vie ou les yeux à celui qui étoit chassé. C'est ainsi que la détestable Irène, établit son empire sur celui de son fils, auquel elle fit crever les yeux. Nicephore chassa Irène de dessus le trône et la relégua en l'île de Lesbos. (802) Peu de temps après Léon l'arménien chassa de dessus le trône Michel Curopalates. Léon l'arménien lui même fut dépouillé de la vie et de l'empire par (813) Michel le bégue son successeur. Ce Michel laissa l'empire à son fils et à son petit-fils, mais ce dernier le perdit par le parricide de Basile le macédonien qui tua l'empereur Michel III, son empereur et son père par adoption. (867) Isaac l'Ange lui même étoit un usurpateur; car il avoit chassé son prédécesseur Andronique, et l'avoit fait mourir de la manière du monde la plus cruelle et la plus horrible. Il fit charger ce malheureux prince de deux grosses chaines de fer: les menottes aux mains et les fers aux pieds, on l'amena devant Isaac l'Ange qui lui fit mille indignités, lui fit donner des soufflets, arracher les poils de la barbe et les cheveux, briser les dents dans la bouche, et rompre le nez. (1) On lui coupa

(1) *Nicetas* in Andronic.

la main droite, on le jeta en prison mutilé de cette manière sans lui donner ni à manger ni à boire: quelques jours après on lui arracha un œil, on le mit sur un chameau couvert de farcin, et on le fit passer tout nu, la tête pelée, au travers des places de Constantinople: où le peuple le chargea d'injures, de boue, de crachats, de pierres, de coups de massue sur la tête et de coups de bâton sur les épaules. Une putain prenant de sa cuisine une chaudière d'eau bouillante la lui jeta sur le corps. Après cela, par ordre d'Isaac l'Ange, on prit cet empereur et on le pendit par les pieds dans la place publique, où après mille maux qu'on lui fit souffrir, déchiré dans toutes les parties de son corps, on lui traversa une épée par la bouche dans les intestins. Il souffrit cet horrible supplice avec une patience qui tient du prodige sans rien dire, sinon, *Seigneur aye pitié de moi.* Et se tournant du côté du peuple enragé il leur disoit: *pourquoi brisez-vous ce roseau déjà brisé?* Il mourut ainsi, et son corps demeura étendu en spectacle pendant plusieurs jours jusqu'à ce que quelques honnêtes gens le voulurent enlever pour l'ensevelir. Mais le cruel Isaac l'Ange poussa sa fureur plus loin que la mort, car il ne voulut pas qu'on lui donnât la sépulture. Voilà l'homme pour lequel

les latins renoncent à la conquête de la ter
sainte. Ils devinrent avec le temps bien te
dres et bien délicats du côté de la conscie
ce, ces latins. Ils ne peuvent souffrir sur
trône de Constantinople un empereur qu
usurpé l'empire sur son frère ; et ils avoie
bien voulu reconnoître pour légitime em
reur le tyran et le parricide Phocas, (603) q
avoit assassiné malheureusement l'empere
Maurice pour occuper l'empire. Ils avoie
communiqué avec Irène comme avec une l
gitime impératrice après qu'elle eut fait c
ver les yeux à son fils le légitime empere
Ils avoient eu une liaison très étroite av
Basile le Macédonien : ce parricide qui s'ét
emparé de l'empire par le meurtre de Bard
et de l'empereur Michel III. Voilà les abs
dités où se réduisent les historiens sans si
cérité et sans jugement comme le sieur Mai
bourg, qui prétend justifier cette entrepr
des croisés sur l'empire de Constantinopl
par la raison qu'ils avoient dessein de l'ôt
à un usurpateur pour le rendre aux légitim
princes, Isaac et le jeune Alexis son fils.

Pour nous, nous avons lieu de croire qu'
partant de Zara, ils avoient dessein de fai
ce qu'ils firent. Et cela paroit assez, par
qu'en promettant au jeune Alexis de le r
tablir dans Constantinople, ils l'obligèren

des conditions qu'ils savoient fort bien qu'il ne pourroit jamais exécuter. Ils assiégèrent donc Constantinople; le vieux Alexis Comnéne l'abandonna, et du consentement du peuple, Isaac l'Ange et son fils furent rétablis sur le trône des empereurs. Mais la première chose que les latins firent à Constantinople fut un horrible embrâsement qui consuma la plus grande et la plus belle partie de cette superbe ville. Cela ne se fit pas de l'ordre des chefs, je l'avoue, mais par l'insolence du soldat; ce qui fait voir quel étoit l'esprit des soldats croisés. Les latins n'avoient point encore ce qu'ils demandoient; ils vouloient l'empire de Constantinople, et il falloit un prétexte pour s'en saisir. Ils le trouvèrent dans le défaut de payement de la somme que le jeune Alexis leur avoit promise. Et ce que disent la dessus les auteurs latins est d'une si grande absurdité que l'on ne comprend pas comment des gens qui se piquent de bon sens le peuvent avancer. Le jeune Alexis étoit depuis peu de mois sur le trône, mal affermi, haï de ses peuples, parce qu'il les avoit remis sous le joug des latins. Et par conséquent il n'étoit guères en état de se faire obéir et de tirer du peuple l'argent qu'il avoit promis aux latins pour les renvoyer. Au reste il n'y avoit personne qui eut tant d'intérêt que lui à se-

défaire des latins, qui lui avoient été d
amis en apparence, mais qui dans le
lui étoient de redoutables ennemis. Il
voit bien, ainsi il ne tint pas à lui qu'il
renvoyât en payant tout ce qu'il leur
promis, aussi leur paya-t-il tout ce qu'i
Pour le restant qui n'étoit pas la valeur
ville, nos croisés firent la résolution de
sir de l'empire grec et de le faire pass
latins, c'est se bien payer. N'est-ce pas
prétexte insensé, parce qu'un prince n'a
d'argent et ne peut payer ce qu'il doit,
dépouille de son empire? Aussi les hist
latins après avoir longtemps tourné
tour, sont obligés d'en venir là, et de c
ser rondement qu'on se voulut saisir de
pire grec pour se faciliter la conqu
l'orient et des pays occupés par les inf
Voilà une vûe bien chrétienne, pour
le patrimoine de Jésus-Christ des mai
sarrazins et des turcs, on arrache à un
chrétien son bien et son domaine: autr
texte; ce n'étoit pas pour s'ouvrir le c
à la terre sainte que ces croisés prirent
tantinople, c'étoit pour assouvir leur a
par le pillage, et leur ambition en s'é
sur le trône des Césars, C'étoit un beau
pour vaincre les turcs que de déchirer
pire des chrétiens! faire un empereur

à Constantinople, un grec qui eut son siège à Nicée : partis qui furent toujours aux mains l'un contre l'autre durant les cinquante huit ans que Constantinople fut possédée par les latins, et qui par conséquent firent une grand de diversion des forces qu'on auroit pu employer pour la ruine des infidèles. En effet ce fut un miracle de la providence, ce que les turcs, dès ce temps là, ne profitèrent pas de ce déchirement de l'empire de l'Orient et n'enlevèrent pas cet empire partagé, au latins et aux grecs.

Toutes ces raisons me font conclure que ce fut une ambition démésurée qui obligea les latins à se saisir de l'empire de Constantinople comme ils firent l'an 1204. Il la prirent par une espèce de composition, car quoiqu'ils fussent dans la ville, ceux de dedans s'étoient retranchés, et en se défendant ils demandèrent quartier. Mais la grace qu'on leur fit, c'est qu'on abandonna au pillage la première et la plus riche ville du monde, on y mit le feu en plusieurs lieux et on en fit un champ de carnage et un théâtre de fureurs. Il faut lire la description que nous fait Nicetas, de ce sac. Ces furies déchainées qu'on appeloit des pélerins dévoués à Jésus-Christ, couroient dans les rues le flambeau dans une main et le cimetère dans l'autre, ils entroient dans les

maisons pour en emporter tout ce qui y ét
et pour ôter aux femmes ce qui leur est p
cher que les richesses et la vie. Il n'y eut
temple ni lieu saint qui put servir d'asile co
tre la fureur impudique de ces monstres,
contre l'avarice de ces démons. Ils faisoi
entrer leurs chevaux et leurs mulets jusqu
pied des autels, pour se charger de la dépo
le des églises; les ciboires, les châsses, les
liquaires, les vases d'or et d'argent furent e
portés: les reliques, les images, les host
étoient couchées par terre au milieu de l'
dure et de la fange, et ce qu'on appelle le
vin corps de notre Seigneur fut foulé a
pieds des hommes et des chevaux. Le sang
chrétiens tués jusques dans leurs asiles, ce
des bêtes qui se cassoient le cou sur le pa
glissant des églises, la fiente des chevaux
celle des hommes, fit de ces superbes égli
de Constantinople des cimetières affreux
des écuries puantes. Une vivandière sauta
le trône du patriarche, s'y assit pontifica
ment, et pour hymnes sacrés se mit à y chant
de ces sales chansons d'armée que les bie
heureux pélerins avoient toujours à la bo
che en allant conquérir la terre sainte.
cette manière fut prise Constantinople par
latins qui y élurent Baudouin comte de Fla
dres pour empereur, et qui la gardère

quante huit ans jusqu'à Baudouin II, à qui
grecs l'enlevèrent (1). Car Théodore La-
s recueillit les débris de ce misérable em-
dans l'Asie et eut son siège en Bithinie
s la ville de Nicée, fameuse par ses deux
ciles (1262.); et enfin Michel Paleologue
gea les grecs des violences des latins en les
ssant de la capitale de l'empire et de toutes
dépendances: Ainsi le fruit de cette cin-
ème croisade fut la désolation de la plus
le ville de l'univers par deux sièges, par
s embrasemens, et par un pillage de plu-
ırs jours, et la division de cet empire grec
deux parties: durant laquelle division il y
du sang chrétien répandu en abondance.
là les productions du papisme et de cette
digieuse ambition des papes qui pour ré-
lir leur domination sur l'église grecque,
olèrent tout l'Orient et l'exposèrent à la
ur des infidèles. Ne trouvez vous pas qu'a-
s cela le père Maimbourg a extrêmement
de féliciter les croisades de leurs heureux
cès. *Cela pourra désabuser,* dit il, (2)
x *qui se sont imaginés que les croisades*
nt pas réussi, c'est en parlant de la con-
ite de l'empire grec par les latins. Voilà
tes un admirable succès, aller usurper

) L'an. 1206.

) Crois. livre 8. à la fin.

contre tous droits divins et humains la moiti de l'empire des grecs pour en être ensuit chassé honteusement après un peu plus d cinquante ans de possession.

Les bienheureux pélerins conduits par l marquis Boniface de Montferrat, (1) et pa Baudouin comte de Flandres, bien conten d'avoir trouvé en chemin une si précieuse relique comme étoit l'empire de Constantinople, arrêtèrent là leur dévotion, et ne voulurent point passer plus avant, car, selon eux cela valoit bien le saint sépulcre. C'est pourquoi Innocent III, qui vit que sa première entreprise avoit si bien réussi et qu'il avoit mi l'empire des grecs dans les terres de son obéissance, résolut de passer plus avant Il publia un sixième croisade, plus solennellement que l précédente, car ce fut dans le quatrième concile de Latran à qui l'on fait l'honneur de donner le nom de concile œcuménique, quoiqu'i ne fut composé que de prêtres latins, et d quelques gens qu'on appeloit les légats de patriarches d'orient; le sieur Maimbourg fai sur ce concile une réflexion qui m'a fait rire *Il faut avouer*, dit-il, *que nos pères*, *etc.* (2 *étoient bien plus expéditifs pour conclure un grande affaire qu'on ne l'a été dans les si*

(1) VI. Crois.

(2) Crois. liv. II. 1215.

cles suivans. Ce grand concile où l'on traita de tant de choses et si importantes et si différentes pour la doctrine et pour les mœurs, pour la police, et pour la discipline de l'église, pour la paix entre les princes, pour la guerre sainte, et pour les intérêts généralement de toute l'Europe fut heureusement terminé en moins de trois semaines. Il fait la même observation sur le concile général de Lion. *Ce grand concile où l'on traita de bien des choses de très grande importance* (1) *et dont la moindre sembloit devoir être d'une très longue et très difficile discussion fut pourtant terminé en trois séances.* En vérité je ne sais pour qui cet homme-là nous prend. Il croit que nous n'avons jamais jeté la vue sur l'histoire; ou il est bien imprudent de se faire un sujet d'admiration d'une chose qui le devroit couvrir de confusion et de honte lui et toute sa religion. C'est la tyrannie des papes, qui en ce temps-là n'assembloient pas des conciles pour délibérer, et pour faire des canons, mais pour les écouter. Le pape entroit dans l'assemblée et faisoit lecture des canons que lui même avoit formés sans consulter les évêques. C'est ainsi que cela se fit dans le concile quatrième de Latran dont le sieur Maimbourg admire si

(1) Livre II. an. 1245, sous Innoc. IV.

fort la diligence. (1) *Chacun ayant pris sa place dans le lieu qui a été dit et selon la coutume des conciles généraux, le pape commença par une exhortation, après laquelle on fit lecture en plein concile de soixante chapitres qui parurent raisonnables à quelques uns et onéreux aux autres. Enfin le pape commença la matière de la guerre sainte etc. Et il dit, nous voulons et commandons que les patriarches, archevêques, évêques, abbés, prieurs et tous autres ayant cure d'ames prêchent soigneusement la croisade.* Pensez-vous qu'il faille trois semaines pour entendre la lecture de soixante petits chapitres, pour opiner par un *placet*, et pour prêter audience *à un volumus et mandamus* Cela auroit encore pu être fait en moins de temps: nous trouvons toujours quelque singularité du père Maimbourg qui nous arrête en chemin.

Nous en sommes sur la sixième croisade prêchée par Innocent III, (1217) qui devoit être conduite par l'empereur Fréderic II. Mais Fréderic n'ayant pas voulu laisser ses états dans la confusion que la fureur des papes y avoit jetée, laissa cette armée de nouveaux croisés sous la conduite d'André roi de Hongrie, qui se vit à la tête de l'élite des forces de l'Europe

Les

(1) Math. paris. in Joh. p. 242. Tigur, 1606.

Les Frisons seuls avec ceux de Cologne équipèrent une flotte de trois cents vaisseaux, le roi de Hongrie arrive par mer dans la terre sainte bien accompagné, et pour premier exploit avec cette grande armée nouvellement venue de l'Europe, il va assièger la forteresse de Thabor, où il échoue. Les croisés firent une nouvelle entreprise qui ne leur réussit pas mieux. Ils voulurent entrer dans la Phénicie, ils pensèrent y périr tous de froid, (1) *et par une tempête mêlée de vents, de grêle, de tourbillons, de foudre et de tonnerre épouvantable.* Car *le ciel qui animoit les gens à prendre la croix par des croix admirables qu'il faisoit paroître dans les airs quand on prêchoit la croisade*, leur tournoit le dos dès qu'ils étoient arrivés dans la Palestine, et ne leur faisoit plus voir dans les airs que des foudres qui les écrasoient. Le pauvre roi de Hongrie après avoir perdu quasi tout ce qu'il avoit mené en ce pays-là, s'en revint chez lui. Cependant les croisés ayant reçu du renfort de toutes les parties de l'Europe, se trouvèrent plus puissans que jamais, et résolurent de porter la guerre en Egypte, qui étoit le lieu de la demeure des soudans et la source d'où ils tiroient toutes leurs forces. Cela fut exécuté comme il avoit été proposé: la guerre fut trans-

(1) Hist. des crois. l. 9. an. 1117.

portée en Égypte, Damiéte, la plus forte ville du pays, fut assiégée et de tout côté on vit aborder à ce siège une foule incroyable de pélerins et de croisés. Il y arriva une chose (1218.) qui prouve bien ce que nous avons remarqué en parlant de ces guerres, c'est que les papes avoient eu dessein par ce moyen d'affermir et d'étendre leur empire temporel en se faisant empereurs et généraux d'armées. Pélagius cardinal légat du pape Honorius III, vint à ce siège de Damiète; Jean de Brienne, alors roi titulaire de Jérusalem, y commandoit en qualité de général. (1) Le légat *lui dit nettement et sans façon qu'il vouloit commander l'armée, alléguant pour toute raison que l'église avoit ordonné la croisade et que les croisés qui étoient venus au secours de la terre sainte, n'étoient pas les sujets du roi de Jérusalem, et qu'ils dépendoient de l'église par l'autorité de laquelle ils avoient pris la croix.* Voilà précisément quelles étoient les vues du pape, c'étoit de tenir de prodigieuses armées sous ses enseignes, qui le rendissent la terreur de toute la terre. Il commandoit les armées par son clergé, c'étoit une chose monstrueuse mais pourtant ordinaire alors de voir des prêtres et des évêques à la tête des armées ayant leurs quartiers dans les sièges, montant à l'as-

(1) Crois. l. 19.

saut, donnant des batailles et plongeant leurs bras dans le sang humain. Peut-il monter dans l'esprit d'un homme qui n'a pas perdu le sens, que des gens qui sortoient si fort de leur caractère, qui le souilloient par tant de meurtres et qui faisoient gloire de s'approcher de ce qu'ils appellent les autels de Jésus-Christ, tout couverts de sang humain, fussent conduits par l'esprit de Dieu?

Ce siège de Damiète qui dura plus de dix-huit mois, couta à l'Europe (1219) un nombre infini de personnes : la ville fut pourtant prise enfin à force d'hommes et de sang. Et le soudan Coradin durant ce siège, pour se venger de la violence que l'on faisoit à Damiète, fit raser toutes les murailles de Jérusalem qui étoit le but des conquêtes des croisés : de sorte qu'ils virent périr en un jour le sujet de tous leurs travaux et l'objet de leurs espérances. Damiète étant prise, les pélerins s'y reposèrent deux ans de leur fatigue. Mais enfin l'humeur martiale du cardinal Pélage les engagea à sortir de cette ville pour aller pousser leurs conquêtes jusqu'aux dernières frontières de l'Ethiopie et de l'Egypte (1221.). Ils sortirent au nombre de soixante et dix mille hommes, frais comme des gens qui avoient eu tout le temps de recevoir du secours de toutes parts. Cette grande et belle armée alla périr dans les

marais d'Egypte à la vue du soudan Méledin, qui les épargna ; l'on ne sait par quelle raison. Quoi qu'il en soit les réchappés de ce funeste naufrage en furent quittes pour rendre Damiète qu'ils avoient prise avec tant de travaux et tant de sang. Voilà comment se termina cette croisade qui couta la vie à plus de cinq ou six cent mille personnes (1226). Quelques années après (1) *un crucifix lumineux qui parut au ciel avec toutes les marques très distinctes des cinq playes*, donna tant de courage aux anglais pour se croiser, qu'il sortit d'Angleterre plus de soixante mille hommes pour la guerre sainte. Mais ce crucifix si lumineux ne mena ses pélerins que dans la Pouille, *où durant les plus grandes chaleurs de l'été qui sont excessives en ce pays-là, une maladie populaire se mit parmi eux qui en enleva une grande partie et fit rebrousser chemin à plusieurs qui périrent presque tous de misère avant qu'ils pussent regagner leur pays.* Je vous avoue que je ne saurois me lasser d'admirer ces croix et ces crucifix de lumière qui ne servent jamais à ces dévôts qu'à les conduire dans les ténèbres profondes d'une triste et malheureuse mort.

L'on doit rapporter à la même croisade le voyage de l'empereur Fréderic II, (1228.)

(1) Crois. l. 10 an. 1226.

dans la Palestine, car ce fut à l'occasion de la croisade que Innocent III avoit publiée au concile de Latran, que ce prince persécuté par les papes fut enfin obligé de faire le voyage de la terre sainte. Cette croisade, où ce voyage fut en cela moins malheureux que les précédens, c'est qu'il en couta la vie à moins de gens, parce que l'empereur en mena fort peu avec lui. Mais au fonds le succès ne fut pas plus heureux : Fréderic qui se prétendoit roi de Jérusalem parce qu'il avoit épousé Jolante fille héritière de Jean de Brienne, roi de Jérusalem ; se fit rendre le royaume par le soudan. Mais il ne reçut que des masures et des villes démantelées, qu'il étoit par conséquent impossible de garder. Après avoir traité avec le soudan, il revint en Europe pour se défendre de la perfide guerre que lui faisoient les papes (1229.) dans son absence.

Pendant que Grégoire IX persécutoit l'empereur Fréderic (1), ce pape ne négligeoit pas de faire prêcher la croisade, et il ralluma un nouveau feu dans l'Europe qui sembloit plus grand que tous les précédens. Car une multitude infinie de croisés français et allemands se mirent sous la conduite de Thibault comte de Champagne et roi de Navarre. Mais le pape qui avoit besoin de gens en plus d'un

(1) VI. Crois.

lieu, envoya une partie de ces croisés à
tantinople pour conserver à l'église cett
velle conquête que les empereurs grecs,
leur siège à Nicée, étoient prêts de lui
La croisade pour la terre sainte ne fut
grande qu'elle eut été sans cela, elle ne
pourtant de l'être fort; une partie des c
prit son chemin par terre comme avoie
les pélerins de la première croisade (12
aussi eurent-ils le même sort, c'est-à-dir
la plupart périrent en chemin. Le roi d
varre qui avoit pris la mer avec une
partie, arriva plus heureusement dans l
lestine. Mais une seule journée les rend
égaux, et ceux qui étoient péris dans l
min et ceux qui étoient arrivés à bon
Ce fut la journée de Gaze, ville de la Sy
près de laquelle l'armée des pélerins f
tièrement défaite par le soudan. Et le
Navarre (1240) qui heureusement po
ne s'étoit pas trouvé à cette bataille, p
parti de s'en retourner chez lui.

Mais ce coup ne fut pas encore si te
que fut celui que les croisés reçurent
que temps après. Ces gens faisoient p
sion de n'avoir ni foi ni loi, ils ne gar
aucun des traités que l'on faisoit avec le
dans; c'étoit assurément sur la bonne
me qui a toujours été si bien pratiquée

le papisme, qu'il ne faut point garder la foi aux hérétiques et aux infidéles. Nous avons déjà vu comment après la mort de Saladin, les chrétiens rompirent la trêve par une lâche trahison; et tous les jours ils faisoient la même chose. Les sarrazins d'Egypte, las de souffrir les infidélités de ces prétendus fidéles de Jésus-Christ, lâchèrent sur eux certains peuples appellés Corasmins, venus d'au-delà de l'Euphrate, qui désolèrent Jérusalem et toute la Palestine, dont ils firent un champ de carnage et de pillage. Les croisés rassemblèrent toutes leurs forces pour résister à ce torrent de nouveaux peuples barbares, mais ces derniers efforts ne leur servirent qu'à mourir avec honneur, car ayant donné une bataille contre ces corasmins, ils y furent défaits absolument et demeurérent presque tous morts ou prisonniers. Et ce fut alors que les chrétiens croisés, avec les foibles restes de leurs conquêtes en Orient, se virent réduits aux derniers abois. (1)

La cour de Rome qui s'étoit fait un si grand honneur de cette conquête de la terre sainte, résolut de faire aussi les derniers efforts pour en empêcher la perte qui sembloit être prochaine et inévitable. Innocent IV alors séant, assembla un concile à Lion dans le-

(1) VIII. Cro's.

quel entre autres choses que l'on y fit, l'on publia une nouvelle croisade. Mais l'ambition des papes avoit mis l'Europe dans une si grande confusion qu'il ne se trouvoit plus guères de prince qui voulût abondonner ses états exposés à l'avarice de la cour de Rome, pour s'en aller chercher de nouvelles couronnes dans l'Orient : de sorte que si une maladie de St. Louis, dont il revint par miracle, ne l'eût porté à faire vœu de secourir la terre sainte il n'y auroit plus eu de croisés. Le pape Innocent IV, eut l'adresse de se prévaloir de la foiblesse de ce bon prince pour l'engager dans une entreprise où l'on avoit fait périr tant d'empereurs et tant de rois. Le pape envoya donc en France un légat qui par ses émissaires et par ses prédicateurs réveilla ce faux zèle par toute la France, et fit prendre la croix et les armes à tout ce qu'il y avoit de grand et de noble dans le royaume. Le roi St. Louis et ses trois frères, se mirent à la tête d'une grande armée qui entraînoit avec elle toutes les forces de l'état. Et pour montrer qu'ils n'avoient pas dessein de faire un petit voyage, la reine et les trois princesses, femmes des trois premiers princes du sang, furent de la partie. (1) Toutes ces grandes forces après avoir fait quelque sejour dans l'île de

(1) L'an 1248.

Chypre, allèrent fondre sur l'Egypte et enlevèrent aux sarrazins la ville de Damiète sans siège et sans surprise, (1249) parce que les infidéles l'abandonnèrent par une terreur. Cet heureux succés fut un piège que la mauvaise étoile de la France tendoit à ce bon prince, qui étoit digne d'un meilleur siècle et d'une plus heureuse fortune. St. Louis sortit de Damiète avec une armée triomphante composée de soixante mille hommes. Elle fit des merveilles, elle battit plusieurs fois les sarrazins, St. Louis y fit des prodiges de vaillance. Mais avec tout cela il périt avec toute cette grande armée, en partie par des maladies, en partie par la fatigue d'un voyage en un pays chaud et inconnu, et sur-tout par le nombre de sarrazins qui l'accablèrent, (1250) lui taillèrent en pièces ses meilleures troupes et le firent prisonnier avec les restes de son armée. Voilà ce que produisit cette grande expédition; ce fut la perte de toute la noblesse de la France, et la captivité de son roi: lequel il fallut rachèter en abandonnant Damiète la nouvelle conquête, et en donnant de prodigieuses sommes d'or: quelques-uns disent que St. Louis donna même son Dieu pour sa rançon, c'est-à-dire une hostie consacrée. Le P. Maimbourg est fort en colère de ce qu'on a dit cela, mais il me semble qu'il

ne devroit pas s'en prendre aux huguenots comme il fait, car nous ne sommes pas causes que Paul Jove a débité cette histoire, ou cette fable, s'il lui plait de l'appeller ainsi.

A l'occasion de cette épouvantable défaite des françois qui périrent dans le fonds de l'Egypte par les mains des sarrazins, il arriva une chose en France qui fait bien voir que cet esprit de croisade étoit un esprit de fureur et de frénésie. Joinville qui a fait la chronique de St. Louis n'en parle pas, apparemment parce qu'étant alors à la suite du roi prisonnier comme lui, ou dans la Palestine il ne savoit guères ce qui se faisoit en France. Voici comme la rapporte Antonin dans sa chronique, selon qu'il l'a trouvée dans Paul Emile et dans Blondus. (1) » Il ne faut pas oublier » une étrange illusion du diable qui arriva » après que les fidèles eurent été défaits en » Egypte pas les sarrazins, ainsi qu'il a été » dit. L'année suivante, l'on ne sait par quel » esprit, presque tous les bergers de France » s'assemblèrent et formèrent un corps sous » un chef qu'ils appeloient leur maître. Ils » disoient qu'un ange leur avoit révélé que la » terre promise devoit bientôt être délivrée » et tirée des mains des payens. S'assemblant » à grandes troupes, sous prétexte de ferveur

(1) Anton. Chron. 3. Titul. 19. cap. 9. §. 5.

» et de zèle pour la justice, ils persécutoient
» les prêtres et les religieux qui s'opposoient à
» leurs crimes et à leurs actions frénétiques :
» ils faisoient et défaisoient leurs mariages
» par caprice et par fureur, ils pardonnoient
» les péchés commis et à commettre. Quel-
» ques uns d'entr'eux portoient l'anneau épis-
» copal et donnoient la bénédiction au peu-
» ple; prétextant de faux miracles, ils se ren-
» doient les maîtres des églises, ils sonnoient
» les choses et disoient qu'ils avoient des vi-
» sions d'anges et commerce avec les habitans
» des cieux. Et parce que les prêtres s'oppo-
» soient à ces fureurs, ils les persécutoient
» même jusqu'au sang. Car à Orléans, à Char-
» tres et en divers autres lieux ils tuèrent ceux
» du clergé et du peuple qui s'opposèrent à
» eux. Leur maître, sous la conduite duquel
» ils marchoient, étant arrivé à Bourges avec
» sa compagnie de bergers, il se mit à y per-
» sécuter les juifs et brûla leurs livres : et a-
» près avoir commis diverses énormités il se
» retira. Les bourgeois le poursuivirent et
» l'ayant rencontré entre Villeneuve et Mor-
» temar ils le tuèrent avec un grand nombre
» de ces canailles, le reste fut dispersé." Croira
qui voudra que les autres croisés étoient beau-
coup plus sages, mais je n'en croirai jamais
rien : s'il y avoit des sages entr'eux ils avoient

du moins la folie de se laisser emporte
fous.

On ne sauroit exprimer toutes les ca
qui passèrent sur les misérables reste
armée de St. Louis, défaite par les s
Ils demeurèrent prisonniers, et dur
prison on leur creva les yeux, on leur
les membres, on les massacra, et un
tit nombre jouirent du bénéfice d
que St. Louis leur procura. Ce prince
encore après qu'il fut sorti de la pr
sarrazins quelques années dans la l
pour rétablir les affaires des chréti
l'Orient; mais il ne put en venir à l
près avoir relevé et fortifié quelqu
démolies, (1254) il revint en Fran
six ans d'absence.

Incontinent après son départ, les
des croisés roulèrent avec précipitat
la décadence. Les Mamelucks d'Egy
la conduite de Bendocdar prirent
que les chrétiens avoient possédée d
première croisade. (1268) Les chrét
dirent aussi Césarée, Sidon, Jaffa,
leur resta plus que deux ou trois vil
mer. Les divisions et les horribles
tions qui régnoient entre ces restes d
et dans leurs villes, achevèrent de le
et Dieu laissa tomber sur eux les

éclats de sa foudre ! St. Louis voulut faire un second effort par un second voyage pour empêcher leur dernière ruine. (1) Il partit une seconde fois de France avec une armée de soixante mille françois, et alla mourir en Afrique devant Tunis d'où il fut rapporté en France, (1270) et canonisé vingt quatre ans après par Boniface huitième. (1294) Philippe le Bel, petit fils de St. Louis récompensa fort mal l'honneur que le pape avoit fait à son grand-père de le placer dans le paradis et sur le calendrier, car il lui fit rompre les mâchoires, le fit mettre en prison et l'y fit mourir. Ce bon pape qui faisoit des saints et qui ouvrit le paradis aux autres, n'eut pas le crédit de se l'ouvrir à lui même, si l'on en croit le vieux Rebus qui dit de lui, qu'il entra au Papat comme un renard, qu'il y vécut comme un lion, et qu'il en sortit comme un chien, c'est-à-dire enragé.

Ainsi finirent les croisades et les travaux des croisés en Orient ; car Ptolemais, la dernière ville qu'ils ont possédée dans l'Orient, fut enfin assiégée et prise par les Mamelucks d'Egypte, et tout ce qui s'y trouva de chrétiens, y fut massacré ou demeura esclave. Voilà un abrégé des calamités que ces expéditions ont causées à l'Europe. (1291) On ne

(1) L'an 1269.

peut compter les millions d'hommes que cette frénésie papiste a fait périr. Pour conquérir ou pour conserver cinq ou six villes dans l'Orient, on a donné plus de batailles qu'il n'en a été livré pour la fondation des quatre grandes monarchies. Le P. Maimbourg qui s'est fait un si grand plaisir de compter les quatre batailles rangées, et les trois cents combats qui ont été donnés dans les guerres du calvinisme, peut compter ici plus de trente ou quarante batailles rangées, et un nombre infini de combats. C'est le papisme qui a fait cela et qui a causé la mort de tant de rois, d'empereurs, de grands seigneurs et de peuples. C'est lui qui a épuisé l'Europe de forces d'hommes et d'argent durant deux siècles. Il faudroit bien des guerres du calvinisme mises bout à bout pour aller aussi loin, et pour égaler cette longue et effroyable suite de maux. Outre ces croisades générales pour la conquête de la terre sainte, il y en a eu encore plusieurs autres particulières, qui ne sont pas moins les effets du papisme que celles-là et qui ont aussi causé de grands maux. Mais elles trouveront leur place dans les chapitres que nous avons à traiter.

CHAPITRE VI.

Quatrième source des troubles causés par le papisme ; l'orgueil et les entreprises des papes pour se rendre princes temporels et spirituels du monde chrétien. Réponse à l'exception que font quelques gens que ces prétentions des papes ne sont pas des articles de foi, et ne doivent pas être regardées comme faisant partie de la religion romaine, et qu'ainsi l'on ne peut pas imputer à la religion les désordres causés par les papes.

Il est temps présentement de passer à l'histoire de ces effroyables désordres que le papisme a causés dans l'Europe depuis sept ou huit cents ans par l'élévation prodigieuse de l'évêque de Rome: qui a trouvé moyen de s'élever non seulement au dessus de tous les évêques, mais au dessus de tous les hommes sans en excepter les empereurs et les rois. Mais avant que d'entrer dans l'histoire de ces troubles, il est nécessaire de prouver que ce qui les a fait naître, est proprement le papisme.

Il me semble que nous ne devrions pas être obligés à prouver cela, car la chose est sensible; il s'agit de la puissance du pape; c'est donc proprement du papisme dont il s'agit. Et ce point de la puissance du pape est une affaire si capitale dans la religion romaine, qu'on déclare nettement que sans elle il n'y a point d'église. Selon ces Messieurs, l'église est essentiellement un corps non seulement mystique et spirituel, mais un corps matériel et visible qui doit avoir son chef et ses membres visibles. Ce chef est si essentiel à ce corps que si on l'ôte il n'y a plus de corps : qui ne reconnoit pas le pape ne reconnoit point Jésus Christ et n'a point de part en lui. C'est pourquoi selon cette rare théologie, toutes les églises d'Orient qui ne se soumettent pas au pape, sont des assemblées de schismatiques pour lesquelles il n'y a ni salut ni vie éternelle à espérer. Le pape est le centre de l'union, ôtez ce centre, tout le corps est désuni; c'est un amas confus et monstrueux qui n'a plus ni figure ni forme d'église. Enfin errez de telle erreur qu'il vous plaira, niez les fondemens, révoquez en doute les plus augustes mystères de la religion, et vous tenez au pape et dans l'esprit de soumission au St. Siège, vous n'errez point mortellement, si vous soumettez vos pensées au jugement de ce chef.

Mais retenez toutes les vérités essentielles au christianisme, et rejetez l'autorité souveraine et pontificale du pape, vous errez d'une erreur damnable ; il n'y a point de miséricorde pour vous si vous ne revenez de là. En effet, la puissance du pape est si essentielle au papisme que quand elle est abattue, il faut que tout le papisme tombe. Ils ont raison de dire que c'est le lien, car cette chaîne étant rompue, le reste s'en va. Par conséquent, si l'on prouve que cette puissance du pape a causé des troubles dans l'Europe, qui pour leur durée et leur grandeur, n'ont point d'exemple dans toute l'histoire du monde, on aura bien prouvé que le papisme est cause des plus grands désordres qui ayent jamais été.

Je prévois bien ce que nos français opposeront à cela : ils diront que ces troubles dont j'ai dessein de parler ont été causés par l'ambition des papes, et que l'ambition des papes n'est point le papisme. Si les évêques de Rome eussent voulu dit on, se contenter du pouvoir spirituel que Jésus-Christ leur a donné et ne se point étendre sur le temporel des rois, cet article n'auroit pas causé de troubles. Car ces furieuses agitations qu'on a vues dans l'Europe ne sont venues que des entreprises de la cour de Rome sur les droits des souverains. Au reste cette théologie n'est point celle de l'Eglise à ce

que l'on dit, c'est le sentiment de qı
particuliers, et cela ne doit pas être im
tout le corps non plus que tous les tı
qui sont nés de là. J'ai bien des choses
là-dessus. Premièrement, il est just
garder comme le papisme, c'est-à-dir
me le sentiment de l'église romaine, c
est le mieux lié avec ses autres princip
il est certain que cette doctrine qui e
que la puissance du pape s'étend dire
ou indirectement sur le temporel des r
qu'à les pouvoir déposer et leur ôter le
ronnes, dans les principes de l'église
ne, est incomparablement plus rais
que l'autre qui s'appelle la théol
l'église gallicane. Le principe reçu et
nu généralement dans toute l'église r
est que le pape est le chef spirituel
l'église, qu'à lui appartient le soin de
troupeaux et qu'il est obligé de travail
cacement à la conservation de la foi d
les royaumes et dans tous les états q
soumis à l'église. Or, cela étant, il est cl
la puissance temporelle doit être join
la spirituelle dans la personne du pa
trement cette puissance du chef de l'é
seroit point du tout proportionnée à
C'est-à-dire qu'il y auroit mille occasio
pape ne pourroit travailler efficacem

conservation de la foi par l'usage de la seule puissance spirituelle. Supposons qu'un prince chrêtien tombe dans l'hérésie et s'y obstine, il se moquera des censures du pape et méprisera ses armes spirituelles : si le pape n'est pas en droit de passer plus avant, ce prince par son hérésie ruinera la foi dans ses états. Mais si le souverain pontife est revêtu d'une autorité qui lui donne le droit d'ôter la couronne à ce prince, de dispenser ses sujets du serment de fidélité, et d'établir en sa place un autre souverain, alors il est certain que le pape pourra travailler efficacement à la conservation de la foi comme il y est appelé. De plus, c'est encore la doctrine universelle de l'église romaine que le pape est le vicaire de Jésus-Christ en terre et celui qui le représente ici bas : si cela est, on peut dire que le pape doit entrer dans tous les droits de Jésus-Christ et qu'il peut faire ici bas tout ce que Jésus-Christ y pourroit faire s'il y étoit. Car c'est-là le privilège des vicaires et des vice-rois d'être revêtus de l'autorité de ceux qu'ils représentent. Or je suppose que c'est aussi un sentiment reçu généralement dans toute l'église romaine que si Jésus-Christ étoit ici bas, il seroit en droit de déposer le roi pour le bien de l'église; d'où il s'ensuit que le pape entré dans tous les droits de Jésus Christ, a le pouvoir sur le tem-

porel des rois. Enfin c'est une doctrine d
te l'église romaine, que le pape a une pu
ce pastorale sur tous les fidèles sans en e
ter les rois ; d'où il s'ensuit qu'il doit
aussi une puissance sur les rois, qu
donne moyen de se faire obéir. Or, si le
ne peut pas châtier les rois par la perte d
temporel, il n'a pas de voie pour faire
son autorité pastorale (1) ce qui sera
grande absurdité selon la théologie ron
Pour nous, cela ne nous touche point,
que nous bâtissons sur d'autres princip
sont là les raisons de ceux qui défendent
puissance prodigieuse du pape, et ces r
ne sont point mauvaises. Tout ou rien, i
que le pape ne soit qu'un évêque partic
ou s'il est évêque universel, il faut qu
des armes charnelles pour se faire obéir
faut pas qu'on nous dise que par les n
raisons nous donnerions à nôtre clerg
puissance qui s'étendra aussi sur le tem
des princes, parce que si nous ne leur
nons pas d'armes temporelles, les arme
rituelles seront souvent de très peu d'eff
surtout contre les gens qui soutienne
gros caractère dans le monde: car no
donnons point à nos pasteurs de puis
coactive, mais seulement *directive*, le

(1) *Voi* Bell. de summo pontif. liv. 5. cap. 7.

des nations les maîtrisent, il n'en sera pas ainsi entre nous. Si quelques théologiens réformés ont porté trop loin la puissance de l'église, peut-être que cette difficulté les incommodera; c'est leur affaire et non pas la nôtre ni celle du calvinisme en général.

Ma seconde observation, c'est que l'église gallicane n'a aucun droit de parler en cette affaire comme elle fait et de prétendre que son sentiment sur l'autorité du pape doit passer pour le sentiment de l'église romaine, en sorte qu'on ne soit point en droit d'attribuer à l'église romaine le sentiment opposé. Et pour voir l'injustice de cette prétention, il faut premièrement considérer que l'église d'Espagne et celle d'Italie sont dans des sentimens opposés, qu'elles tiennent pour le concile dernier de Latran, et qu'elles élèvent le pape au dessus des conciles, et au dessus des princes pour le temporel. Les églises d'Italie et d'Espagne n'ont-elles pas autant de droit de dire de leur sentiment que c'est celui de l'église romaine, comme l'église gallicane a droit de dire cela du sien? En effet elles le disent: or si ces deux églises, celle d'Italie et celle de France disent des choses tout-à-fait opposées, il faut nécessairement que l'une ou l'autre mente. Si l'église gallicane dit, le pape n'a point de droit *sur le temporel* des princes, et c'est là le sen-

timent et la doctrine de l'église catholique: L'église d'Italie au contraire dit le pape peut ôter aux rois leur couronne, et c'est la doctrine apostolique et romaine. A qui croirons-nous? vous ne croirez ni l'un ni l'autre dira quelqu'un; parce que cela n'a pas encore été défini par l'église, c'est un point indécis qui ne fait pas un article de foi. Les Italiens diront la-dessus qu'il est faux que cela n'ait pas été défini par l'église, ils produiront la bulle *unam sanctam*, et les décisions des papes, lesquels selon eux sont la bouche par laquelle l'église rend ses oracles et fait des articles de foi. Ils produiront même des conciles très authentiques: ce sont les saints conciles de Florence et le dernier de Latran. Au contraire, ceux qui tiennent pour les libertés de l'église gallicane se serviront du témoignage du très-saint concile de Constance. Mais supposons que cela n'ait pas encore été défini, en attendant cette définition, à quoi nous en tiendrons-nous sur une affaire aussi importante? L'église romaine n'a t'elle donc aucun sentiment réglé sur cette question du pouvoir du pape sur le temporel des princes? Il est clair qu'en attendant la décision nous devons attribuer à l'église romaine ce qui se recueille de la pratique. Or, c'est la pratique de l'église romaine depuis sept cents ans. Le pape est en posses;

sion d'excommunier les rois, de donn
royaumes à d'autres quand bon lui se
de relever leurs sujets du serment de fid
Six ou sept cents ans font ce me semble une possession assez longue pour établir un droit. Il faut considérer en second lieu qu'on se moque du genre humain, quand on nous donne l'église gallicane en général comme un corps qui nie le pouvoir, au moins indirect, du pape sur le temporel des rois : le pape a pour lui tout au moins dans l'église gallicane tous les moines et tous les évêques qui ont d'étroites liaisons avec les Jésuites, et qui sont dans leurs principes. Il a même pour lui tout le clergé de France, car la théologie qu'on appelle les libertés de l'église gallicane est la théologie des parlemens et non pas celle des prêtres, c'est une matière à laquelle il faudra nécessairement retoucher quand nous parlerons des attentats du papisme sur l'autorité des princes. Là, nous prouverons que c'est une pure illusion que de dire que le clergé de France ne croit point qu'en aucun cas il soit permis au pape ou à l'église de déposer les rois : c'est pourquoi nous n'en dirons pas davantage pour le présent.

Ma troisième observation c'est que quand il seroit vrai que l'opinion qui élève le pape sur le temporel des princes, ne seroit reçue

qu'à Rome, en Italie et à la cour de Rome, cela suffiroit pour me donner droit d'appeler cette opinion le papisme: car le papisme proprement dans notre sens c'est la religion du pape et de la cour romaine. Et ainsi en prouvant que les superbes prétentions de l'évêque de Rome ont causé dans l'Europe les plus funestes divisions qu'on y ait jamais vues, j'aurai bien prouvé que le papisme est la cause d'un million de maux. Henri VIII, roi d'Angleterre, avoit bien trouvé moyen de séparer le papisme de la religion romaine; car il avoit renoncé au papisme, et croyoit pourtant avoir retenu la religion romaine. Un écrivain moderne, auteur d'un livre intitulé *moyens surs et honnêtes pour la conversion de tous les hérétiques*, fait profession d'être bon catholique, et certainement il n'est pas huguenot: mais de profession il a renoncé au papisme, il le déteste de tout son cœur, il en dit mille maux, et va aussi loin qu'aucun huguenot ou luthérien le plus emporté ait jamais été. Il ne seroit donc pas impossible de distinguer le papisme de la religion romaine si bon nous sembloit. Mais nous déclarons que nous ne voulons point nous servir de ce droit, et que nous ne saurions considérer le papisme et la religion romaine comme deux *choses* distinctes, parce que le papisme est

l'a

l'ame et l'essence de la religion romaine. Ainsi nous prétendons que toutes les accusations que nous faisons au papisme, tombent directement sur la religion romaine.

Enfin ma dernière observation, c'est que la raison qu'on nous veut donner, pour empêcher que nous ne puissions imputer à toute la religion romaine les troubles causés par les superbes prétentions des papes, est une très mauvaise raison, au moins dans la bouche de ces Messieurs. Car si cette raison est bonne, celle sur laquelle on accuse le calvinisme d'être la cause des troubles de la France et des Pays-bas ne vaut rien. On dit que l'on ne doit point imputer à la religion romaine les troubles qui ont été causés par les démêlés que les papes ont eus avec les empereurs et les rois chrétiens parceque ce sont des affaires particulières qui n'ont pas de liaison nécessaire avec la religion, qui pouvoient n'arriver pas sans que la religion fut autre qu'elle n'est: et que ce sont des passions humaines qui ont excité ces troubles à l'occasion de la religion. Si cette réponse est bonne, elle est bonne pour moi et meilleure que pour ces Messieurs. Car ils n'auront plus droit, selon cela, d'accuser le calvinisme d'être la cause des troubles, puisqu'il est certain que ce n'est pas le calvinisme qui a excité les guerres, *ce sont les passions* humaines et les inté-

rêts mondains qui ont pris pour couve
la religion. Comme donc cette vérité do
Messieurs demeurent d'accord ne leur ôt
le droit, comme ils prétendent, de pouvoir
ser le calvinisme de tous les troubles dont il
simplement l'occasion : pareillement ce
disent que les troubles causés par les p
et par leurs prétentions ne sont nés de l
ligion que par accident, ne nous doit pas
le droit d'imputer au papisme les guerr
les divisions qui durant tant de siècles on
solé les états de l'Europe.

CHAPITRE VII.

Abrégé des troubles que les papes caus en Allemagne et en Italie pour ôter empereurs d'Allemagne le droit d'éle des papes, celui des investitures, et la veraineté de Rome.

Après les réflexions du chapitre préc
je crois que dans les suivans nous pourons
l'histoire des guerres et des troubles que l
rannie des papes et du papisme a causés

être accusés de nous égarer. Les papes dans ces querelles qu'ils ont eues avec les souverains de l'Europe et particulièrement avec les empereurs d'Allemagne avoient pour but principalement ces cinq choses. I. De rendre leur élection indépendante de l'autorité des empereurs, contre ce qui avoit été pratiqué durant les sept siècles de l'église, qui se sont écoulés depuis Constantin premier empereur chrétien, jusqu'au pape Grégoire VII. II. D'ôter aux princes le droit des investitures, c'est-à-dire le pouvoir d'invêtir les évêques et les abbés de leurs bénéfices en les en mettant en possession par le signe du bâton et de l'anneau. III. De s'acquérir la souveraineté de Rome et de secouer entièrement le joug des empereurs comme ils ont fait. IV. De rendre l'élection des empereurs dépendante de la volonté des papes, au lieu que de tout temps l'élection des évêques de Rome avoit dépendu des empereurs. V. Et enfin de se rendre maître du temporel des rois pour les pouvoir déposer et dispenser leurs sujets du serment de fidélité jusqu'à donner leurs états à d'autres princes. Les papes ont fait de cela leur religion, ils ont supposé que c'étoient des droits qui leur avoient été transmis par Jésus-Christ, et qui étoient inséparables de leur dignité. Parce que nous ne faisons pas ici un traité de controverse, il n'est point

nécessaire de nous étendre à montrer l'injustice de ces prétentions, il suffira de faire quelques brèves observations dessus, seulement pour éclaircir l'histoire de ces grandes querelles.

A l'égard du premier article, qui est l'indépendance des papes de l'autorité des empereurs pour leur élection, il est certain que jusqu'au XIe siècle, les papes n'avoient point entrepris de secouer le joug. Avant que les empereurs fussent chrétiens l'élection des évêques se faisoit par le clergé et par le peuple, quand les empereurs furent chrétiens, c'est-à-dire depuis Constantin, comme les empereurs étoient les premiers membres de l'église, ils avoient leur droit dans l'élection des évêques, et rien ne se faisoit en cela sans leur consentement. Particulièrement parce que l'ancienne Rome étoit la capitale de l'empire d'Occident, un évêque ne s'établissoit dans ce siège qu'après un exprès consentement des empereurs. Bien que l'éloignement des souverains de l'empire qui avoient leur siège à Contantinople eut affoibli leur autorité dans Rome, ils avoient pourtant conservé ce droit. Quand l'empire d'Occident passa aux français dans la personne de Charlemagne, les empereurs françois et allemands conservèrent ce même droit sur le siège épiscopal de Rome

durant près de trois cents ans. Et le sieur Maimbourg demeure d'accord que les empereurs, depuis Justinien jusqu'à Othon I, (1) *furent maîtres de l'élection des papes de sorte qu'elle ne se pouvoit faire sans leur permission et qu'il falloit de plus qu'étant faite ils la confirmassent. Et quoique les empereurs françois eussent rétabli la liberté des élections, il paroit néanmoius par plusieurs exemples, surtout par ceux de Benoit III, de Grégoire IV, et de Serguis I, qu'on ne les pouvoit ordonner, que les commissaires de l'empereur qui devoient assister à leur consécration, n'eussent jugé que l'élection s'étoit faite canoniquement et qu'ensuite le prince y eut consenti.* Il n'y a que les esclaves de la cour de Rome qui chicanent la-dessus.

Le droit des investitures n'étoit pas moins acquis aux empereurs par une possession de temps immémorial; c'est-à-dire depuis que l'on avoit enrichi l'église et que les princes d'Occident avoient permis au évêques et aux abbés de tenir de grands fiefs et de grandes terres. Comme il appartient aux souverains d'investir leurs sujets et leurs vassaux des fiefs qu'ils tiennent d'eux, il étoit juste que les évêques devenus de grands princes temporels par la libéralité des princes, relevassent

(1) Décadence de l'empire l. 1 an. 964.

d'eux et fussent investis de leurs domain
par eux. C'est ce que les rois de Fance de l
première race ont fait, c'est ce que ceux de l
troisième font encore aujourd'hui par le dro
de nomination à tous les grands bénéfices d
leur royaume qu'ils exercent. C'est ce qu
appartenoit aussi aux empereurs d'Allemagn
avant que les papes le leur eussent arrach
par les violences que nous verrons.

Pour ce qui est de la souveraineté de Rom
dont aujourd'hui les papes sont en possessio
ils auroient bien de la peine à en montrer l
titres, et à prouver qu'ils ne sont pas de vé
ritables usurpateurs. Depuis que l'on a re
connu la fausseté de cette impertinente pièc
qu'on appelle la donation de Rome et de
souveraineté par Constantin le grand au pap
Silvestre, on n'oseroit plus nier que les pap
ne fussent sujets des empereurs romains. Cha
lemagne en prenant possession de l'empire
Rome y agit en souverain, il y rendit la justi
ce, il y fit punir les coupables : il y établ
des magistrats. Les successeurs de Charl
magne se conservèrent ce droit de souvera
neté : dans le dixième siècle les trois Otho
se portèrent encore comme souverains d
Rome. (1) Othon premier fit prêter ser
ment de fidélité au pape Jean douxième et

(1) L'an 961.

déposa ensuite. (996) Othon troisième fit créer pape à Rome son parent, Brunon fils d'Othon de Saxe, qui prit le nom de Grégoire V. Dans le onzième siècle, l'empereur Henri II, dont on a fait un saint, confirma les donations que les empereurs français et allemands avoient faites à l'église romaine et y en ajouta de nouvelles, (1) en se réservant néanmoins la souveraine puissance. Henri IV, empereur, fut reconnu pour souverain par un concile tenu à Rome sous Nicolas II, dans lequel on lui confirma le pouvoir de nommer celui qu'on voudroit faire pape, ou d'approuver l'élection de celui qui auroit été choisi par le peuple et par le clergé. (2) Dans le douzième siècle, les papes ayant arraché aux empereurs le droit des investitures, ils commencèrent aussi à leur ôter la souveraineté de Rome et jetèrent les fondemens de leur usurpation. L'Italie dans le même temps, secoua le joug des empereurs allemands, chaque petit état et chaque seigneur essaya de se rendre souverain. Les papes voulurent faire la même chose a Rome, le peuple s'y opposa et se voulut remettre dans son ancienne liberté. L'on créa un patrice à qui l'on donna le pouvoir qu'avoient autrefois les consuls, mais cette

(1) Baron. ann. 1014.

(2) Baron. in ann. 1059.

entreprise ne reussit pas, et Eugène III soumit les romains. Les papes qui lui succédèrent continuèrent d'augmenter et d'affermir leur domination dans Rome jusqu'à ce qu'à la fin de ce même siècle, Innocent III (1145) acheva de rendre Rome autrefois la maîtresse du monde, l'esclave d'un prêtre, (1200) en se faisant prêter serment de fidélité par le sénat et par le gouverneur de la ville. (1) Voilà l'une des choses que les papes avoient pour but dans les violens mouvemens qu'ils ont causés.

L'ambition des papes étoit un monstre insatiable: non contens d'avoir secoué le joug des empereurs, d'avoir rendu leur élection indépendante du consentement de ces empereurs, de leur avoir ôté le droit d'investiture, et de leur avoir enlevé la ville de Rome, ils voulurent rendre les empereurs leurs sujets et leurs vassaux; prétendirent qu'un prince n'étoit point véritablement empereur qu'il n'eut été couronné de la main du pape. Supposèrent par une fausseté notoire, que la translation de l'empire d'Occident, des grecs aux français et allemands s'étoit faite par l'autorité du pape en vertu du pouvoir qu'il a reçu de Jésus-Christ de planter et d'arracher, d'établir et de détruire. C'est sur cette chimé-

(1) Sigonius de Regno Italiæ, 100.

rique prétention qu'à été formée cette insolente conduite des évêques de Rome qui envoyoient la couronne impériale à qui bon leur sembloit avec de tels vers : (1)

» Petra dedit Romam. Petro, tibi Papa coronam,
» Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho."

Ils faisoient peindre sur les murailles de leurs palais et de leurs églises les empereurs à leurs pieds avec de telles ou semblables paroles :

» Rex venit ante fores jurans prius urbis honores.
» Post homo fit Papæ, sumit quo dante coronam."

Les empereurs, pour ne vouloir pas donner les mains à cette superbe prétention, et pour ne se vouloir pas soumettre lâchement à celui qui étoit naturellement leur sujet, furent les objets de la fureur et de la persécution des papes.

Enfin la dernière prétention des évêques de Rome c'est celle de pouvoir déposer les rois après les avoir excommuniés, de mettre des royaumes entiers en interdit : d'y faire cesser

(1) Glaber. lib. I.

le service divin, d'empêcher que les morts n'y fussent enterrés, de réduire des états chrétiens en une espéce de paganisme et d'obliger des sujets à se révolter contre leurs princes. Tyrannique puissance, dont Grégoire VII commença le premier à faire usage dans le onzième siècle ; dans la possession de laquelle les papes se sont toujours conservés du depuis, et par laquelle ils ont bouleversé toute l'Europe et fait couler des fleuves de sang humain. Parce que les souverains se sont quelque fois opposés à ces attentats, et ont voulu se maintenir dans le privilége de ne tenir leurs couronnes que de Dieu et de leur épée ou de l'élection de leurs peuples, ils les ont persécutés avec le fer, avec le feu, et par tous les moyens dont auroient pu se servir les vicaires du démon. Ce sont ces productions et ces dogmes du papisme qui ont causés les malheurs dont nous allons donner une histoire abrégée.

On peut dire que depuis que les papes se furent révoltés de l'obéissance qu'ils devoient aux empereurs grecs leurs légitimes souverains, et qu'ils eurent été enrichis par les libéralités de Charlemagne et de sa maison, de qui ils reçurent une partie des dépouilles des rois lombards en Italie, ils formèrent le dessein de la monarchie universelle, dont ils

sont présentement en possession, car ils augmentèrent tous les jours en crédit, en autorité et en puissance à la faveur de ces nouvelles entreprises qu'ils faisoient tous les jours. Ils ne réussirent pourtant parfaitement dans ce dessein de secouer tout le joug, que sous le pontificat du fameux Hildebrand, qui porta le nom de Grégoire VII. C'est à cet homme à qui le siège romain doit sa grandeur; ce fut lui qui conçut tout à la fois tous les attentats dont nous avons parlé, d'empêcher que les empereurs ne fussent maîtres de l'élection des papes: d'ôter aux souverains le droit des investitures; de retirer en général tout le clergé de dessous leur domination; de se rendre maître de l'élection et du couronnement des empereurs d'Allemagne, et enfin de se mettre en possession de déposer les princes, et de leur ôter leurs états quand bon lui sembleroit. C'est ce qui l'a rendu si célèbre entre les papes et qui fait que sa mémoire est si glorieuse à Rome. Ce sont les titres de sa canonisation, car la cour de Rome et Baronius en font un saint. (1) Mais les historiens de ce temps-là nous en font un monstre. Benno, cardinal de l'église romaine, vivant dans le temps même de Grégoire, nous dit qu'il étoit magicien, qu'il avoit appris la magie des papes Benoit

(1) Baron. an 1071 et 1065. Benno vita Gregorii VII.

IX et de Grégoire VI et de l'archevêque de Melfe, qu'il portoit avec lui un livre pour évoquer les démons, et qu'un jour qu'il avoit oublié ce livre, il l'envoya querir par deux serviteurs auxquels il défendit sous de grandes peines de l'ouvrir. Mais qu'eux se laissant surmonter par leur curiosité l'ouvrirent, et qu'aussi tôt une légion de démons leur apparut; qu'un jour il jeta le sacrement au feu avec des cérémonies de magie pour procurer la mort de l'empereur Henri IV. Que pour écraser cet empereur il avoit fait dresser une machine dans l'église où il alloit faire ses dévotions, que ce coup ayant manqué il avoit aposté des assassins pour le tuer. Il l'accuse aussi d'avoir eu un commerce criminel avec Mathilde duchesse de Toscane. En effet, il est certain que cette femme suivoit Grégoire par tout, qu'il la faisoit entrer dans tous ses conseils, qu'il étoit seul avec elle très souvent, et qu'elle le fit son héritier, lui donnant par testament les grands états qu'elle possédoit en Italie. Il faut avouer qu'on ne voit guères d'amitiés légitimes aller jusques là. En un mot ce cardinal Benno en fait le plus méchant de tous les hommes. Il est visible qu'il écrit en ennemi et qu'il étoit entièrement dans les intérêts de l'empereur, c'est pourquoi il n'est pas nécessaire de prendre au

pied de la lettre tout ce qu'il dit. Mais aussi n'est-il en façon du monde vraisemblable que toutes ces fortes accusations soyent sans fondement. Car il n'y a guères d'exemples d'une passion qui soit allée si loin, que de transformer un ange de lumière en un ange de ténêbres, et faire un monstre d'un saint. Les monstres comme Bolsec sont rares, et la gloire de porter des esprits ainsi fait étoit réservée à notre siècle. Ce qui fait extrêmement contre Grégoire, c'est que tous les auteurs allemands s'accordent à dire la même chose de ce pape. (1) Une assemblée d'évêques du parti de l'empereur Henri, tenue à Brixen en Bavière, le déclara *faux moine*, *magicien*, *dévin*, *nécromancien manifeste*, *consultant les esprits de pithon*, *adonné aux vanités des songes et des présages*. Au moins ne peut on nier que ce ne fut un monstre d'orgeuil, le plus hardi et le plus entreprenant et le plus téméraire de tous les hommes. C'est ainsi que le dépeint Pierre Damien, cardinal de ce temps-là, qui n'est point suspect en cette cause, puisque l'on en fait un saint homme: et qu'il a écrit pour la cause d'Hildebrand en l'élection d'Alexandre II. C'est là l'homme qu'il falloit pour établir cette monarchie

(1) Sigebert Historia Saxon. Aventinus l. 5, annal. Bojo. Abbas Usperg. Sigon. de regno Ital. an. 1080.

qui a déclaré la guorre à Jésus-Christ. C
homme conçut d'abord le dessein, avant q
d'être pape, d'ôter aux empereurs la pui
sance de créer les papes. Dans cette vue
persuada à celui qui fut depuis (1) Léon IX
que l'empereur Henri III envoyoit à Ron
pour y être pape, de renoncer au droit q
lui pouvoit donner cette nomination de Henr
et de se faire élire tout de nouveau d'une m
nière canonique par le peuple et par le cle
gé. Ce pape mourut l'an 1054, et l'empere
Henri III mourut deux ans après, laissa
l'empire à Henri IV son fils qui n'étoit âgé q
de cinq ans. (1056) La minorité de ce princ
fut de grand usage à Hildebrand pour ava
cer ses desseins. Il est vrai que sous le pap
Nicolas II, dans un concile de cent treize é
vêques célébré à Rome, l'on confirma à l'em
pereur Henri IV, le pouvoir dont avoien
joui ses ancêtres de nommer le pape, (105
ou de confirmer par son approbation cel
qu'on avoit élu. Mais Hildebrand n'avoit pa
dessein de souffrir que ce décrêt eut lieu. Ca
Nicolas étant mort peu de temps après, Hil
debrand, contre le gré de l'empereur, sans l
consulter et sans attendre son consentement
fit élire Anselme, évêque de Lucques, qui pri
le nom d'Alexandre II. L'empereur averti d

(1) An. 1049.

l'entreprise qu'on avoit faite sur ses droits, fit assembler un concile à Basle, où l'on élut pour pape un Cadalous qui se nomma Honorius II. (1061) Mais Henri IV qui n'étoit qu'un enfant, ne soutint point son pape; c'est pourquoi il tomba, et celui d'Hildebrand fut maintenu par le duc de Toscane, mari de la princesse Béatrix, mère de Mathilde la grande amie d'Hildebrand. Cet Alexandre II, pape de la façon de Hildebrand, fut à sa dévotion, et comme dans son élection il avoit donné la première atteinte à l'autorité des empereurs, il se servit de lui pour en donner une seconde. C'est qu'il obligea le pape Alexandre II à citer l'empereur Henri IV devant son tribunal, pour se justifier des crimes dont il étoit accusé. (1) Action qui n'avoit point d'exemple et qui fut le premier attentat de cette nature, que les papes eussent commis contre la majesté des souverains. (1072)

Cet Alexandre mourut et laissa sa place à Hildebrand, qui se fit élire par la cabale ennemie des empereurs (1073.), et par le pouvoir que les ducs de Toscane avoient à Rome. Il entra dans son pontificat par une fourbe, car étant résolu d'ôter aux empereurs le droit de créer et de confirmer les papes, lâchement il se fit pourtant confirmer par l'empereur:

(1) L'Abbé d'Usp.

auquel il rendit compte de son élection tant de bassesse et de fourberie qu'il pro que c'étoit absolument contre son gré c l'avoit élu sans attendre les ordres de l'ei reur; et promit solennellement de ne se faire consacrer ni couronner qu'il n'en son consentement exprès. (1) Le sieur M bourg l'avoue, et il appelle cela *un pr franc et sincère*, qui satisfit entièrement pereur. Il faut avoir perdu le sens pour ler ainsi : lui qui nous avoue que cet H brand avoit fait citer Henri IV, par Ale dre II, et qu'il étoit résolu d'ôter aux e reurs le droit des élections et des investit ce qu'il fit tout aussi-tôt qu'il eut le coi tement de l'empereur pour sa confirma *Il ne manqua pas*, dit-il, *de faire valoir la force de l'autorité pontificale pour exé ce qu'il avoit depuis si longtemps projei faveur des élections, contre le droit qu empereurs, les rois et les autres grands ces prétendoient avoir de conférer les évi et les abbayes dans leurs états.*

En effet, cet homme qui avoit paru son élection (1074) si soumis aux ordr l'empereur, tint l'année suivante un co dans l'église de Latran, auquel assista Mat sa chère et bien aimée, dont l'histoire

(1) *Decad.* de l'em.

tant de mal (1). Là il condamna tous les prêtres mariés dont il y avoit un bon nombre en Allemagne et en Lombardie, et là même il excommunia tous ceux qui recevroient l'investiture d'un bénéfice de la main d'un laïque de quelque qualité qu'il fut, sans excepter l'empereur. Et il eut l'audace d'envoyer ses légats en Allemagne avec des défenses de communier avec Henri jusqu'à ce qu'il se fut soumis à ce décrêt. Il cita l'empereur à comparoître devant lui, et sur le refus qu'il fit de renoncer au droit d'investiture, il le menaça de l'excommunier. L'empereur qui le voulut traiter en sujet rebelle (1076), assembla ses évêques à Worms, le fit déposer et lui fit écrire en ces termes (2) par le concile: *Parce que tu entres dans le pontificat par tant de parjures et de fourberies, et que l'église est en grand péril de périr par les abus, et par les nouveautés que tu veux introduire, et que de plus tu déshonores ta vie par des actions infâmes, nous renonçons à l'obéissance que nous ne t'avons point promise et que nous sommes résolus à ne te jamais rendre. Comme tu ne veux pas nous reconnoître pour empereur, nous ne te reconnoissons point pour pape.* Grégoire qui étoit né pour faire des exemples d'actions qui

(1) Avent. Annal. Bojor. lib. 5. Matth. Paris. in Guljel. 2. Abbas Usperg. in Henric 4.

(2) Usperg. Chron.

n'en avoient point, à l'excommunication de Henri, ajouta la déposition; il le priva de l'empire, et défendit à tous les allemands de lui rendre obéissance. Othon de Frisingue avoue que c'est le premier pape coupable de pareil attentat. Je ne m'arrêterai pas à rapporter toutes les procédures du pape contre l'empereur et de l'empereur contre le pape, il suffit de savoir que cette effroyable témérité mit toute l'Allemagne et toute l'Italie en feu. Les allemands se révoltèrent contre Henri IV, lui déclarèrent, que si dans un an il n'étoit réconcilié avec le pape ils éliroient un autre empereur. Ce grand prince, abandonné par ses sujets, fut obligé de venir en Italie demander pardon au pape, qui le tint trois jours dehors (1), à la porte d'un château, nuds pieds au gros de l'hiver, dépouillé de tous ses ornemens impériaux, (2) couvert d'un méchant manteau de laine: d'autres ajoutent qu'on l'obligea à prendre dans sa main des ciseaux et un balai quand il comparut devant le pape, pour signifier qu'il se confessoit digne d'être fouetté et tondu, pour être jeté dans un couvent. Et ce fut en cet équipage que l'empereur obtint sa réconciliation avec le pape. (3) Grégoire ajouta la perfidie à l'orgueil, car il

(1) A Canose.
(2) Malmesbur.
(3) Usperg. Chron.

écrivit en même temps aux allemands, qu'il avoit bien reconcilié Henri à l'église et avoit levé l'excommunication, mais qu'il ne lui avoit pas rendu l'empire. Ainsi malgré cette bassesse à laquelle on avoit forcé le misérable empereur, les allemands révoltés élurent Rodolph de Souabe beau-frère de Henri, par ordre du pape et en présence de ses légats. L'empereur trouva pourtant des amis contre les rebelles, l'orgueil détestable avec lequel Grégoire l'avoit traité, donna de l'horreur à bien des gens et les fit revenir, de sorte que Henri IV, de retour en Allemagne, se trouva en état de défendre son honneur et sa dignité contre les attentats de Rodolph et du pape. Il se défendit, livra plusieurs combats, (1) battit plusieurs fois Rodolph, qui fut enfin blessé d'un coup à la main dont il mourut; et en mourant il leva sa main percée en disant, c'est ici cette perfide main que j'avois levée en promettant à mon empereur la fidélité que je lui ai violée par la persuasion du pape, *Voici, je laisse et l'empire et la vie présente,* (2) *regardez moi dans ce triste état, vous qui m'avez fait monter sur le trône qui lui appartenoit.* L'empereur après avoir soumis l'Allemagne, passa en Italie (1081) pour pu-

(1) Helmol. Chron. Savor. lib. 1. cap. 29.

(2) Usperg.

nir les rebelles de ce pays-là. Il reprit
tes les villes que le pape avoit fait révolt
saisit de la ville de Rome, fit élire un
pape, chassa Grégoire qui se sauva d
Pouille, où il mourut misérable à S
(1085.). On dit qu'en mourant, il co
que c'étoit par la suggestion du diable
avoit ému ces horribles troubles dans la
tienté, et qu'il en demanda pardon à
En cela sans doute on lui fait beau
d'honneur, (1) et j'inclinerois fort à
qu'il n'en est rien. Déjà ces huit ou d
nées de troubles avoient rempli toute l
et toute l'Allemagne d'horreurs, de désola
de saccagemens, de meurtres et de
on n'entendoit parler que de combats
de sièges de villes, que de batailles,
l'Italie se trouva en un si triste état
rapport de Sigonius, les femmes furen
traintes par la faim de manger leurs e
Encore auroit-on peine à trouver un tel
ple dans les guerres causées par le calvi

Il ne tint pas à ce Grégoire VII, que
l'Europe ne fut réduite aux mêmes extr
par ses foudres et par ses anathêmes, c
eut peu de rois et de souverains contr
quels il ne les lançât. Il excommun

(1) Sigeber. Gemblacensis.

(2) Sigonius de regno Italiæ l. 9. an. 1048.

Guiscards, princes normands, qui tenoient le royaume de Naples, mais il se réconcilia avec eux, et s'en servit ensuite contre l'empereur. (1) Il eut la témérité de menacer Philippe I, roi de France, de lui ôter et la communion de l'église et son royaume s'il ne lui obéissoit. Il excommunia Nicephore, empereur de Constantinople. Il ôta à Boleslas, roi de Pologne, sa couronne, et mit tout le royaume à l'interdit. Ce prodige d'orgueil, en mourant, laissa les semences de ce feu qu'il avoit allumé, et la paix ne fut point rendue à la chrétienté par la mort de celui qui avoit été le flambeau de la guerre. (1088) Les successeurs de Grégoire poursuivirent ce qu'il avoit commencé. Urbain II confirma tout ce que Grégoire avoit fait, fit une puissante ligue contre l'empereur avec Mathilde duchesse de Toscane et maîtresse de plusieurs autres grands états en Italie. L'empereur fut obligé de repasser en Italie, où la guerre recommença avec autant de fureur qu'auparavant, et aussi avec autant de succés pour lui. Mais l'insigne perfidie du pape et ses lâches sollicitations firent révolter Conrad, fils de l'empereur, contre son propre père. (1092) Ce Conrad se fit couronner roi d'Italie à Milan et en chassa son père, mais il ne jouit pas

(1) Voi Baron ad ann. 1074. 1078. 1080.

long-temps du fruit de sa révolte, car i
rut peu d'années après. Pascal II, s
seur d'Urbain, excommunia encore 1
nouveau l'empereur Henri IV, et fit r
contre lui Henri son second fils, (1102
homme, fourbe, perfide, impérieux, v
comme le dépeignent les historiens d'Ita
Et la raison pourquoi les flatteurs de
de Rome disent tant de mal de lui, n'
celui qu'il fit à son père; mais celui
aux papes usurpateurs de son autori
jeune prince servit aux passions du pa
si long-temps qu'il eut besoin de lui p
maintenir contre l'empereur son pèr
la rebellion de ce fils, Henri IV fut dé
de l'empire, et mourut à Liège pe
jusqu'à la mort par son propre sang e
pape. (1106) Il fut même persécuté a
de la mort. Car ce fils dénaturé le fit d
et ôter de la terre sainte où l'évêque d
l'avoit fait mettre. Je ne sais comment o
lire sans horreur ce que dit le cardinal
nius sur cette conduite du jeune Hen
gard de son pére, *que c'étoit à Henri V*
tion de grande piété d'avoir été si crue
père, sa seule faute ayant été qu'il ne
pas assez bien enchaîné jusqu'à ce q
revenu a lui. L'histoire dit que cet em

(1) Baron.

IV, (1) l'un des plus grands qui soit
sur le trône des Césars allemands, s'est
en soixante et deux batailles rangées,
ın grand nombre de combats, et tout
ɔur se défendre des attentats des papes
ır les en punir. L'on peut juger combien
s périrent dans ces démêlés:je crois que
xante et deux batailles que le papisme
lonner dans le règne du seul Henri IV,
bien les quatre qui ont été données
ɜs guerres du calvinisme.
pape Pachal II, croyoit avoir gagné la
e dans cette querelle des investitures,
révolte du fils contre le père, par la
le l'empereur, par la précaution qu'il
prise de faire jurer le jeune Henri
enonçoit aux investitures, et enfin par
l avoit fait prêter serment à tous les é-
ı en plein concile, de détester la nou-
ıérésie, c'est ainsi qu'on appeloit les
ıtions des empereurs, et d'être toujours
à l'église romaine. Après cela, il ne
t pas que la révolte se put renouveller.
outes ces précautions furent inutiles:
V, n'avoit nullement intention de re-
r aux droits de ses ancêtres, et tout
ôt qu'il se vit paisible possesseur de l'em-
ar la mort de son père,il secoua le joug

ɂerg. Chron.

de la cour de Rome, déclara qu'il vouloit donner les investitures, et se mettant en état d'amener le pape à la raison par la force, il passa en Italie avec une grande armée. Il réduisit les rebelles et obligea Paschal à faire un traité par lequel à la vérité l'empereur renonçoit au droit d'investir les évêques, (1) mais à condition que les évêques renonceroient à tous les grands fiefs et à tous les biens qu'ils tenoient de l'empire, et de la libéralité des empereurs. C'est à-dire que le pape fut fort libéral du bien d'autrui, et dépouilla les évêques allemands de tous leurs biens pour se conserver toute sa grandeur. Il n'y avoit rien plus juste que ce que l'empereur avoit demandé, et que Paschal sembloit lui avoir accordé. Car si les ecclésiastiques veulent tenir des biens des rois, il faut qu'ils en fassent hommage comme les autres sujets; ou s'ils ne veulent pas en rendre hommage, il faut qu'ils y renoncent. Mais ni l'empereur ni le pape n'avoient fait ce traité dans l'espérance qu'il seroit exécuté, car ils savoient bien tous deux que les évêques et les abbés allemands ne renonceroient pas à leurs biens. C'étoit un tour qu'Henri V avoit trouvé pour rentrer dans le droit de donner les investitures auquel le pape l'avoit fait renoncer. Cela ne servit donc de rien

(1) L'an 1112.

rien qu'à renouveller la guerre et à la porter dans le cœur de Rome même : L'empereur y étant entré pendant que son armée étoit aux portes, l'on vit les églises et les places devenir un champ de bataille. L'empereur vouloit qu'on le couronnât, (1) le pape ne le vouloit pas faire, et sur ce refus les allemands prirent les armes. Le pape fit massacrer tout ce qui se trouva d'allemands dans Rome; pauvres pélerins qui n'y venoient que pour faire leurs dévotions et pour visiter les églises. Les allemands eurent bientôt leur tour; car le lendemain on fit un grand carnage des romains : ainsi Rome par l'ambition des papes et par le papisme se vit baignée de son propre sang et de celui des étrangers. Henri emmena Pascal prisonnier et ne lui rendit point la liberté qu'il n'eût promis de ne jamais inquiéter les empereurs sur les investitures et de leur en confirmer le privilège par une bulle, de ne jamais excommunier l'empereur, et de le couronner présentement. Pascal confirma toutes ces promesses par de grands sermens qu'il fit sur les évangiles. Le pape et l'empereur rentrèrent dans Rome, la bulle pour la confirmation du droit d'investiture rendu aux empereurs fut faite, scellée, mise en bonne forme et délivrée à Henri V, qui fut enfin cou-

(1) L'an 1111.

ronné par le pape. Dans la cérémonie du couronnement et de la réconciliation, Paschal II rompit une hostie en deux pièces, en prit une partie, et donna l'autre à l'empereur et confirma le traité qu'il avoit fait par cet horrible serment : *que celui de nous qui rompra le premier le traité et l'accord que nous avons fait, soit séparé de Jésus-Christ comme ces deux parties sont séparées l'une de l'autre.* Endroit bien remarquable à cause de la manière dont ce Paschal viola ce serment si extraordinaire et si terrible. Car il ne se vit pas plutôt en liberté qu'il fit assembler un concile à Rome, où après avoir protesté qu'il ne pouvoit inquiéter l'empereur sur les investitures après le serment qu'il avoit fait de ne le troubler jamais là-dessus, (1) il permit à son concile de casser tout ce qui avoit été fait. Admirons ici combien la théologie romaine est commode. Quand il s'agit d'étendre la puissance du pape, le concile lui est inférieur, il n'est point en droit de revoir, de casser, ni de corriger les décrêts des papes. Mais quand il faut annuller quelque acte fait par un pape au préjudice du pape même, alors le saint père est soumis non seulement à un concile universel, mais à un petit synode provincial. Si le pape est supérieur au concile universel de droit divin,

(1) L'an 1812.

peut-il dépouiller de ce droit et devenir su-
t d'un concile particulier ? Mais ce qu'il y
de plus remarquable dans cette action, c'est
tour que ce pape prit pour violer sa parole.
ne sais pas comment il se peut trouver des
ens capables de chercher des couleurs pour
ouvrir une aussi lâche perfidie, et un par-
ire aussi effroyable. Paschal II ne révoqua
as lui même ce qu'il avoit fait et confirmé a-
ec une imprécation si singulière, mais il as-
mbla un concile pour le révoquer et en fit
ire la révocation en sa présence, et le père
laimbourg appelle cela *l'action d'un fort
onnête homme*. Par cette perfidie et par ce
arjure *d'un fort honnête homme*, la guerre et
querelle sur les investitures recommença.
'archevêque de Vienne excommunia solen-
ellement l'empereur : tant l'insolence du
ergé étoit horrible en ce temps-là : non seu-
ment le pape mais de simples évêques entre-
renoient d'excommunier des souverains avec
squels il n'avoient aucune espèce de relation.
ans le même temps Mathilde, que Grégoire
II avoit corrompue de corps et d'esprit, mou-
it, (1115) et la cour de Rome eut bien voulu
emparer des grands états que cette princesse
voit donnés à Grégoire VII. Mais l'empereur
enri V se prépara à passer en Italie pour en
rendre possession, et prétendit qu'ils lui de-

voient revenir comme parent de la défunte et comme empereur, parce que c'étoient des fiefs de l'empire. La crainte que devoit avoir Paschal du juste ressentiment de l'empereur, ne l'empêcha pas de violer encore une fois d'une manière plus solennelle les sermens qu'il avoit faits avec imprécation de ne renouveller jamais la querelle des investitures. Il assembla un nouveau concile à Rome, dans lequel sans détour il condamna le méchant privilége qu'il avoit accordé à Henri V pour les investitures, (1116) et lui défendit de s'en servir jamais sur peine d'anathême et fit souscrire son ordonnance par tout son synode. Voilà un pape deux fois parjure et deux fois violateur de l'alliance la plus saintement jurée qu'on a jamais vue.

L'empereur ne manqua pas de s'en ressentir, et l'année suivante il vint et se saisit de Rome, d'où Pashcal fort à-propos pour lui s'étoit sauvé et jeté entre les bras des princes normands dont le but étoit toujours de ruiner la puissance des empereurs en Italie, (1117) et qui à cause de cela servoient d'asile aux papes rebelles. Le pape eut pourtant le plaisir de rentrer dans Rome que l'empereur abandonna, mais il y mourut peu de jours après y être rentré, et Gélase II fut mis en sa place, (1118) par la cabale ennemie des em

pereurs. Mais comme il y avoit dans Rome un grand parti qui tenoit pour eux, ce nouveau pape se vit bientôt saisi, traîné par les rues, battu de coups de poing, percé de pointes d'éperon et jeté en prison. Il est bon de remarquer l'effroyable tumulte qui arriva alors dans Rome, où l'on vit les cardinaux et tous les ecclésiastiques culbutés, traînés dans la boue, et battus, pour en faire comparaison avec ces troubles que le calvinisme a causé comme l'on prétend. L'empereur vint au secours de ceux qui tenoient son parti et qui avoient été contraints de céder à celui du pape, lequel étoit devenu le plus fort. L'empereur arrivé, fit encore une fois changer la face des affaires, il se rendit maître de Rome. Gélase échappa des mains des allemands avec grande peine et se sauva à Gaëte où l'on acheva les cérémonies de son sacre. L'on fit un autre pape à Rome qui se nommoit auparavant Burdin et qui prit le nom de Grégoire VII, et tout ce qui tint pour Gélase fut ravagé à l'exception de quelques villes fortifiées qu'on ne put prendre, à cause qu'elles furent secourues par ces princes normands qui règnoient en la Pouille. Ainsi l'Italie se vit ou plutôt continua de se voir cruellement déchirée par l'effroyable ambition de ce papisme qui se vouloit établir sur la ruine de la puissance des

souverains. Gélase s'enfuit et se sauva en France, laissant Rôme en la possession de son anti-pape : voyez quelle étoit la face de l'Europe et de l'église en ce temps-là. Gélase II mourut en France et eût pour successeur cet archevêque de Vienne qui avoit eu la hardiesse d'excommunier l'empereur, (1119) il prit le nom de Calliste II. Cet homme suivant l'esprit qu'il avoit fait paroître, n'étant encore qu'archevêque, porta les choses à l'extrêmité quand il fut pape. Il tint un concile à Rheims l'année même de son exaltation, où il excommunia solennellement Henri V à torches éteintes, et confirma sous peine d'anathême la défense de donner les investitures des évêchés et des abbayes. Durant ce temps-là, l'anti-pape Grégoire VIII étoit maître de Rome, mais cette prospérité ne lui dura pas long-temps. Car le pape Calliste retourna en Italie, reçut une bonne armée des princes Normands, chassa l'anti-pape, l'enferma dans un couvent et se rendit maître de Rome. (1) Il travailloit aussi avec succès en Allemagne pour avoir le dessus de l'empereur Henri et fit faire une ligue contre lui, dont Adalbert, archevêque de Mayence, fut le chef. Cette ligue produisit une grande armée de révoltés qui étoit toute prête à donner bataille à celle de l'empereur,

(1) Pandul. subdiac. Usperg. Chrod.

quand un bon remords saisit les rebelles. De sorte qu'au lieu de donner la bataille, ils tentèrent une voye d'accommodement qui réussit. La paix se fit entre le pape Caliste II et Henri V, et le traité fut que l'empereur, pour lui (1) et ses successeurs, renonceroit au droit d'investitures et ne se mêleroit plus des élections, que cependant il lui seroit permis de donner l'investiture des fiefs et des régales, non par la crosse et l'anneau, mais par le sceptre ou le bâton. (1122) Ce fut donc un partage que firent les empereurs et les papes entr'eux : les empereurs cédèrent la moitié de leurs droits pour avoir la paix et pour voir finir tant de misères qui accabloient l'empire par la persécution des papes. (2) Calliste II, pour affermir sa victoire et la signifier à tout l'occident, assembla un concile dans l'église de Latran, lequel se compte par l'église romaine pour le neuvième universel. Ainsi finit la célèbre querelle des investitures et des élections, après avoir duré plus de cinquante ans et causé des désolations effroyables. (3) Il faut lire les historiens de ce temps-là, et l'on avouera que les guerres dont le calvinisme a été le prétexte et tous les maux qu'on prétend qu'il a causé

(1) Abbé d'Usper.

(2) Later. I. 1122.

(3) Matt. Paris Usperg Chr. Sigonius de Regne Ital.

n'égalent pas ce qui a été fait en deux ans par le papisme dans ces funestes démêlés. La corruption alloit de pair avec les calamités, car à la faveur de ces guerres, l'Italie et l'Allemagne étoient devenues des sièges de brigands et de voleurs. Il n'y avoit plus de sureté pour la vie, pour l'honneur et pour les biens. Particulièrement la cour de Rome étoit si prodigieusement débordée que les portraits qu'en ont fait les auteurs du temps donnent de l'horreur. Entre les autres, Hildebert, évêque du Mans, dit en parlant des ecclésiastiques de cette cour romaine que *dans le palais ils étoient Scythes*, (1) *vipères dans la chambre*, *bouffons dans les festins*, *harpies par leurs exactions*, *statues dans les conversations où il s'agissoit de parler bonnes choses*, *bêtes à l'égard des questions de science*: *de pierre quand il s'agissoit d'avoir pitié*, *de bois quand il falloit mettre tout en feu*, *en amitié des tigres*, *en grimaces des ours*, *en tromperie des renards*, *en orgueil des taureaux*, *pour dévorer des monotaures*, *lions dans les conseils et lièvres dans les armées*. On en peut voir encore des portraits plus hideux dans les œuvres d'Honorius d'Autin. (2) Nous apprenons de l'abbé Trithême qu'un nommé Arnulfe

(1) Hildeb. Epist.

(2) Honor. August.

homme qui faisoit profession de sainteté étant venu à Rome, parla contre ces débordemens du clergé, (1) et que les prêtres et les cardinaux le prirent la nuit et le firent noyer en cachette.

Au reste avant que de nous éloigner davantage de la querelle des élections et des investitures, il est nécessaire de remarquer que dans les autres états de l'Europe comme en Espagne et en France, les rois jouissoient presque paisiblement de ce droit de nommer aux grands bénéfices, ou tout au moins de confirmer par leur approbation les sujets qui avoient été élus. Et bien que les papes fissent aussi quelques efforts pour priver les autres souverains de ce privilège, cependant ils ne s'y portoient pas avec la même violence que contre les empereurs. C'est pourquoi cette querelle ne causa pas tant de maux dans les autres états qu'en Allemagne et en Italie. Voici la raison de cette différence. Les papes en combattant avec tant de fureur pour ôter aux princes le droit de nommer aux évêchés et d'en investir, n'avoient pas tant pour but de conserver ce qu'ils appellent *les immunités de l'église*, que de soustraire entièrement leur siège à la puissance des empereurs, lesquels jusques là avoient eu le droit ou de créer les papes ou

(1) Chron. Hirsaugiense.

de les confirmer quand ils avoient été élus ce qui étoit une marque évidente de sujétion Ainsi les papes se prirent particulièremen aux empereurs dans cette affaire, parce qu Rome étoit un fief de l'empire et le premie de tous les bénéfices, qui étoient au don de l'empereur : tellement que si les empereurs se fussent conservé le droit de donner les bénéfices et les évêchés, le pape seroit demeuré leur sujet. Or c'est ce que les papes ne vouloient pas. Ainsi ce qu'ils obligèrent les empereurs à renoncer au droit des investitures et des nominations en général, fut un effet de leur ambition particulière, et c'est ce premier degré qui les a élevés à cette prodigieuse grandeur où on les a vus du depuis.

C'étoit donc là l'une des choses que les papes avoient pour but, c'est de n'avoir plus de maîtres à Rome, et nous venons de voir comment ils en sont venus à bout. Mais cela ne fut pas capable de remplir cette vaste ambition qui les dominoit. Non seulement ils ne voulurent point de maître à Rome, mais ils voulurent être les maîtres de Rome. C'est le second degré sur lequel ils montèrent et il faut voir comment ils s'y prirent, car ce fut une nouvelle source de troubles. Si les papes étoient obligés de produire les titres de la souveraineté qu'ils ont à Rome, ils seroient fort em-

pêchés : cela ne leur vient pas de Jésus-Christ et de St. Pierre, ils n'ôseroient dire cette absurdité. La donation de Constantin au pape Sylvestre est une pièce grossièrement supposée, sans doute dans le temps de ces démêlés des papes avec les empereurs allemands. Aucun autre empereur n'a fait aux papes une donation de Rome. Les romains n'ont pas renoncé à leur liberté en faveur des papes par aucun acte qu'on puisse produire. Ainsi cette domination est purement usurpée; nous avons vu que le premier degré à cette usurpation fut le refus que les papes firent de reconnoître les empereurs allemands pour leurs maîtres, et présentement il faut voir comment ils achevèrent. Après la mort de Calliste II, qui arriva l'an 1224, il fallut faire un nouveau pape; comme l'empereur n'avoit plus rien à voir dans cette élection, le peuple romain, le clergé et le sénat en furent les maîtres. Et parce que le sénat et le peuple étoient encore libres et indépendans du clergé (1124.) ils ne se purent accorder : de sorte que l'on fit deux papes, l'un fut appelé Célestin et l'autre Honorius II. On dit que Célestin étoit plus canoniquement élu que Honorius, mais le parti de Honorius se trouvant le plus fort, Célestin lui céda volontairement le siège. Ainsi ce schisme ne dura pas, car Honorius fut choisi d'un

commun consentement dans la suite, mais mourut quelques années après (1130.), et schisme recommença entre Innocent II, Anaclet. Ce schisme produisit d'assez grai désordres, dont nous renverrons l'histoir un autre chapitre, et nous remarquerons se lement ici que l'autorité laquelle les em] reurs s'étoient donnée de créer les papes et rendre leur élection dépendante d'eux, ét de très grand usage pour la conservation la paix; car tout aussitôt que les empere eurent abandonné leur droit et perdu la s veraineté qu'ils avoient à Rome, cette ville vit cruellement déchirée dans les électioı par des schismes longs et scandaleux. puissance des empereurs ayant été anéan dans la ville de Rome, toute l'Italie vou suivre cet exemple, (1140.) presque tou les villes se mirent en liberté et ne voulur plus reconnoître l'empereur, animées de esprit de rebellion que les papes leur avoi inspiré. La ville de Rome voulut aussi é libre comme les autres et ayant renoncé a empereurs ses maîtres légitimes, elle ne v loit pas reconnoître les papes qui se vouloi mettre à la place des empereurs. Il se for dans Rome un parti puissant pour la liber et ce parti fut appelé des Arnaudistes, à ca du célèbre Arnaud de Bresse, qui fut e

brûlé comme hérétique, parce qu'il enseignoit que les prêtres, les gens de l'église et le pape même ne devoient point être des seigneurs temporels: mais que les princes et les républiques devoient manier les affaires de l'état et laisser aux prêtres celles de l'église (1142). Ces Arnaudistes, c'étoit le sénat, le peuple romain et toute la noblesse de Rome, qui tous ensemble se firent des tribuns et se mirent en possession de la puissance souveraine. Ils écrivirent à l'empereur Conrad III (1144.) pour l'obliger à maintenir son autorité dans Rome; (1) n'en ayant pas été bien reçus, ils se créèrent un souverain magistrat sous le nom de *Patrice*; et déclarèrent au pape Lucius, qu'il devoit renoncer aux droits qu'il prétendoit avoir dans la souveraineté de Rome (1145), parce qu'ils ne lui permettroient pas de les exercer. Eugène III, succédant à ce Lucius, voulut agir en souverain malgré ces oppositions du sénat. Mais les romains prirent les armes pour leur liberté, chassèrent le pape et tous les cardinaux qui refusèrent de faire le serment de fidélité à la république. Eugène sortit de Rome, leva de bonnes armées, battit les romains, renversa leur nouvelle république et rétablit son autorité. Neuf ou dix ans après, les romains firent encore un nou-

(1) Othon de Frisingue lib. 7.

vel effort pour s'opposer à l'orgueil des papes qui vouloient être souverains de Rome (1154) sans pouvoir produire aucun titre. Ils allèrent déclarer au pape Adrien IV, ce qu'ils avoient déclaré auparavant à Eugène, que le sénat prétendoit être le maître dans Rome, et sur ce qu'Adrien n'y voulut pas donner les mains, il se fit un nouveau soulévement qui coûta la vie (1155.) à quelques-uns des partisans du pape. Mais ces derniers efforts de la liberté mourante étoient trop foibles pour soutenir le poids de la puissance des papes, qui pouvoient bien être maîtres dans Rome, (1) puisqu'ils étoient déjà maîtres de toute l'Europe. Adrien vint facilement à bout des romains par un interdit, sous lequel il mit toute leur ville. Il s'appuya d'une alliance avec Fréderic I, empereur qui étoit en Italie et qui avoit en son camp Arnaud de Bresse. Il obtint de Fréderic qu'on lui livreroit cet hérétique prétendu, duquel après l'avoir brûlé, il fit jeter les cendres au vent. Les romains ne laissèrent pas de continuer dans le dessein de secouer le joug des prêtres, ils essayèrent d'engager l'empereur dans leurs intérêts, et parce qu'il n'y voulut pas entrer et qu'il refusa de les soutenir dans cette entreprise, ils résolurent de la poursuivre avec leurs seules forces. Toute la

(1) Baron ad annum. 1155.

ville en armes assiégea le pape dans son palais, mais le succès ne fut pas heureux pour les romains, ils furent battus par les allemands que le pape appela à son secours: l'on en tua un grand nombre, l'on en noya aussi une quantité. Ainsi par l'ambition des papes, Rome et le Tibre se virent couverts de sang et de corps morts: si ce n'est là établir le papisme par la violence, je ne sais comment cela se doit appeler Ce second effort avança extrémement l'établissement de la souveraineté des papes dans la ville de Rome, cependant pour ce coup elle ne demeura pas encore victorieuse des contradictions ; car deux ou trois ans après, Fréderic Barberousse étant revenu en Italie pour remettre les villes révoltées dans l'obéissance, (1158.) il traita Rome comme l'une de ces villes rebelles qui avoient secoué le joug des empereurs. Il y envoya des officiers pour y établir des magistrats en son nom, il exigea des terres sujettes au pape (1) toutes les redevances qu'il tiroit des terres de l'empire, il traita avec le sénat et le peuple romain sans le consentement du pape: Et quand le pape s'en plaignit, il répondit, qu'il croyoit être par la grace de Dieu empereur des romains et qu'il falloit bien qu'il fut maître à Rome, qu'autrement son titre seroit ridicule

(1) Radevic lib. 2.

et vain. Pour conserver ces restes d'autori impériale dans Rome, il eut fallu que les em pereurs eussent toujours été en Italie av une armée ; car aussitôt qu'ils étoient de re tour en Allemagne, la faction du pape repre noit le dessus. Surtout les papes ne man quoient pas de profiter des divisions qui étoie fréquentes dans l'empire sur l'élection d empereurs, pour se rendre maîtres de Ro et de l'Italie. Il en arriva une grande, apr la mort de Fréderic Barberousse (1191.). Le uns élurent Philippe de Souabe, frère de Ba berousse, et les autres à l'instigation du pap et de la cour de Rome qui haïssoit mortell ment la maison de Souabe, élurent Othon d Saxe. Innocent III, l'un de ceux qui a pous plus loin l'autorité et la domination des pape sçut bien tirer avantage des guerres que c deux rivaux excitèrent en Allemagne. Il pill l'Italie, il se rendit maître absolu dans Rom il se saisit du duché de Spolète, de la Rom gne, de la marche d'Ancone et d'une parti de la Toscane, par le prétendu droit de la d nation que Mathilde avoit faite à Grégoire V de ses états : don duquel les papes n'avoie encore pu jouir jusques-là à cause des opp sitions des empereurs (1208.). Othon de Sa étant demeuré seul empereur, et les troubl d'Allemagne ayant cessé, il voulut reprend

et vain. Pour conserver ces restes d'autorité impériale dans Rome, il eut fallu que les empereurs eussent toujours été en Italie avec une armée ; car aussitôt qu'ils étoient de retour en Allemagne, la faction du pape reprenoit le dessus. Surtout les papes ne manquoient pas de profiter des divisions qui étoient fréquentes dans l'empire sur l'élection des empereurs, pour se rendre maîtres de Rome et de l'Italie. Il en arriva une grande, après la mort de Fréderic Barberousse (1191.). Les uns élurent Philippe de Souabe, frère de Barberousse, et les autres à l'instigation du pape et de la cour de Rome qui haïssoit mortellement la maison de Souabe, élurent Othon de Saxe. Innocent III, l'un de ceux qui a poussé plus loin l'autorité et la domination des papes, sçut bien tirer avantage des guerres que ces deux rivaux excitèrent en Allemagne. Il pilla l'Italie, il se rendit maître absolu dans Rome, il se saisit du duché de Spolète, de la Romagne, de la marche d'Ancone et d'une partie de la Toscane, par le prétendu droit de la donation que Mathilde avoit faite à Grégoire VII de ses états : don duquel les papes n'avoient encore pu jouir jusques-là à cause des oppositions des empereurs (1208.). Othon de Saxe étant demeuré seul empereur, et les troubles d'Allemagne ayant cessé il voulut reprendre

'on avoit enlevé à l'empire et avec une
; il se jeta dans l'Italie pour ôter à Inno-
:e qu'il avoit violemment usurpé. Mais
ent III, (1) sçut si bien ménager les al-
ıds, que lui ayant excommunié Othon IV,
obligea à se révolter contre cet empereur,
n faire un autre. C'est ainsi que le pa-
; s'établit sur une suite continuelle de
lions, depuis ce temps-là l'autorité des
reurs demeura éteinte à Rome sans qu'il
meurât aucun vestige, et la liberté du
et du peuple demeura opprimée, en-
que ni l'une ni l'autre ne s'en sont jamais
ées depuis. Les papes prirent dans la sui-
utes les précautions nécessaires pour
; point troublés dans la possession de la
raineté de Rome. Plus de cent ans après,
o.) Clément V fit faire serment à Henri
empereur de la maison de Luxembourg,
ne feroit dans Rome aucune ordonnance
cun acte de souverain. Il est vrai que
s de Bavière (2) qui succèda à Henri de
mbourg, se saisit de Rome et y fit toutes
:tions de souverain jusqu'à y condamner
rt Jaques de Cabors, pape sous le nom
an XXII, mais cela ne dura pas et n'eut
de suite. De sorte que l'on peut compter

ligonius.
Rainal. ad ann. 1039.

qu'Innocent III acheva ce que ses préd
seurs avoient commencé et se rendit ab
ment souverain dans Rome. Il est vra
Laurent Valle qui a écrit contre la fauss
nation de Constantin, prétend qu'il y er
core quelque image de liberté dans Rom
qu'à Boniface IX, qui fit bâtir de bonn
tadelles pour tenir les romains en bride,
ce reste de liberté n'étoit qu'une ombre.
voilà les papes venus à bout de trois de
entreprises; mais l'on voit par combie
troubles, de guerres, et d'effusion de
humain.

CHAPITRE VIII.

Histoire des troubles que le papisme a
dans l'Allemagne et dans l'Italie, q
les papes ont travaillé à rendre les e
reurs leurs vassaux et l'empire un fi
l'église romaine.

C'est une chose digne d'admiration q
manière dont les papes travaillèrent à ét
leur grandeur, vous diriez qu'ils ne sont q

ıomme, que l'ame de l'un passe dans le ı de l'autre, ou que de main en main ils se ıissent de la tablature pour agir d'une ma- uniforme et efficace, tant leurs mesures nt justes et partout semblables à elles mê- Nous avons vu cinq grands desseins que oire VII avoit formés pour l'agrandis- nt de son siège. Si ses successeurs et lui nt voulu tout emporter tout à la fois, être que tout leur seroit échappé, mais les voyons s'avancer par degrés, après gagné un pied en gagner un autre. Nous ıs de voir comment ils vinrent à bout de 'e leurs élections indépendantes de la té des empereurs: comment ils se délivrè- du joug de rendre hommage pour les temporels qu'ils possédoient; et enfin ıent ils se rendirent souverains de Rome. t voir présentement comment ils travail- t à se faire maîtres de l'empire, à le ren- n fief de l'église, et à mettre les empe- au nombre de leurs vassaux. Car ils reprirent hautement et fortement cette ième affaire que quand ils eurent achevé ɔis premières. Et cela est encore de nôtre parce que ces superbes prétentions du sont le papisme, et qu'elles causèrent uveaux troubles dans l'Europe, qui allè- ın peu plus loin que ceux que le calvi- : a causé dans la France.

Le premier pape qui entreprit ouve
de soumettre les empereurs et de le
ses vassaux fut Adrien IV, monstre d
élevé de la poussière, fils d'un paysan
qui avoit eté gueux mendiant, ensui
d'un chanoine de Valence en Dauph
Ces sortes de gens sont les plus propr
blier quand ils montent aux grands h

Cet homme devenu pape parce que s
cesseurs l'avoient rendu indépendant
pereurs pour rendre ce qu'il avoit
faire pour les autres ce qu'on avoit
lui, voulut rendre les empereurs dé
de lui et de ses successeurs. La prem
se qu'il fit qui tendit à cela, c'est que
ne entrevue de l'empereur Frédéric
rousse et de lui, il fit proposer à Fr
lui tenir l'étrier quand il monteroit
ajoutant qu'autrement il ne lui donne
le couronne impériale. Cette superb
sition fit tant de peur aux cardinaux
qu'ils s'enfuirent, persuadés que l'e
feroit éclater son ressentiment d'une
terrible qui passeroit jusqu'à eux. (2
dant Fréderic ne le fit pas, il fit
pape voulut : mais pour se moquer

(1) Neuk. l. 2. 1154.

(2) Helmold l. 1. Hist. Slavor. Otho de Frising. de ge
cap. 0.

venger de son mépris par un autre mépris,
ı lieu de tenir l'étrier droit il tint le gauche
dit après pour se justifier, que comme c'étoit
première fois qu'il avoit fait cet office il ne
; falloit pas étonner s'il s'étoit trompé. Le pa-
e en colère de cette raillerie refusa opinia-
·ement de couronner Fréderic jusqu'à ce
u'il lui eut tenu l'étrier une seconde fois, et
u'il eut tenu le droit au lieu du gauche. C'est
ə premier exemple de ce prodigieux orgueil,
t ce fut la première action d'éclat par la-
|uelle les papes voulurent rendre les empe-
eurs leurs vassaux; car c'est là proprement
'action d'un vassal à son seigneur. La secon-
le chose qui fut faite pour établir cette sou-
'eraineté des papes sur les empereurs dans
e temporel, fut une peinture que l'on fit faire
ı Rome, représentant l'empereur Lothaire,
1) qui à genoux, recevoit la couronne de la
nain d'Innocent II, avec ces deux vers au
›as du tableau.

» Rex venit ante fores, jurans prius urbis honores,
» Post homo fit papæ, sumit quo dante coronam. "

L'empereur Barberousse eut la patience
le voir et de souffrir tout cela; mais enfin il

(1) Radev. liv. 1. c. 18.

éclata à la troisième action qui fut telle
certain évêque anglois revenant de R
avoit été maltraité en passant par les t
de l'empire. Adrien, là-dessus, envoya d
gats à l'empereur qui étoit alors à Besa
dans la Franche-Comté ; et lui écrivit d
manière haute pour avoir réparation d
tort et de la brèche qui avoit été faite
immunités de l'église. Entr'autres choses
disoit qu'il avoit reçu de lui le bénéfice
fief de la couronne impériale : *insigne b*
ficium coronæ tibi contulimus. (1) La le
de ces paroles causa un si furieux emp
ment à tous les princes de l'empire qui
ronnoient l'empereur, que sur le c
Othon, comte Palatin, auroit passé son
au travers du corps du légat si Fréder
l'avoit empêché. Et ce, qui avoit encore
irrité ces seigneurs allemands, c'est que
des légats avoit eu la hardiesse de dire :
qui donc votre empereur tient-il l'empi
ne le tient de notre seigneur le pape. Ce
gats furent chassés honteusement de la co
l'empereur écrivit un manifeste qu'il ad
à tous les états de l'empire dans lequel i
posa à la vue de toute l'Allemagne l'inso
de la cour de Rome et la témérité du p
protestant qu'il ne tenoit son empire q

(1) Radev. liv. 1, c. 15.

lieu et de l'élection des princes. En même emps il se prépara à passer en Italie avec ne bonne armée pour châtier la témérité d'un ajet qui après s'être retiré de dessous sa domiation vouloit encore devenir son maître, et our effacer cette injurieuse peinture de Loaire que l'on avoit mis aux pieds du pape. drien qui ne se trouva pas en état de soutenir ce grand orage baissa la tête, se soumit, u feignit de se soumettre. Il écrivit à l'empereur, des excuses et des éclaircissemens: il ui représenta qu'il n'y avoit pas lieu d'être si ort en colère pour quatre mots; (1) que uand il avoit dit qu'il avoit donné à l'empereur la couronne, il n'avoit voulu dire autre hose sinon qu'il avoit fait la cérémonie du ouronnement, que par le mot *beneficium*, ui signifioit à la vérité un fief, il n'avoit enendu quant à lui autre chose que *bonum facum*, une chose bien faite; et qu'il croyoit avoir fait une fort bonne œuvre en couronnant Fréderic. Au reste il reconnoît dans ces letres, l'empereur pour souverain de la ville de Rome et par conséquent pour le sien; car il appelle *dominus urbis et orbis*, seigneur de Rome et de l'empire.

Dans cet endroit de l'histoire, le P. Maimbourg découvre bien son caractère d'homme

(1) Radev.

sans sincérité. Il pose en fait que cette conduite d'Adrien vint de ce que ce pape se fit justice à lui même, et qu'il reconnut bien que ses expressions n'avoient pas été justes. Comme si ces termes si superbes étoient échappés par hasard à ce pape, et que dans le fonds il n'eut pas prétendu que l'empereur étoit véritablement vassal et feudataire de l'église. Mais la vérité est que Adrien voulut faire cette tentative pour assujettir les empereurs, et que son intention dans sa première lettre étoit de faire comprendre à Fréderic qu'il étoit son vassal : cela paroît premièrement par ce qu'on disoit tout hautement à Rome : *Les romains affirmoient témérairement que l'empire de la ville et le royaume d'Italie n'avoit été possédé jusque-là par nos rois qu'en vertu de la donation des papes, etc.* (1) *C'est pourquoi ils disoient de l'empereur Lothaire qu'il avoit été fait homme lige et vassal du pape,* homo papæ, *et qu'il avoit reçu la couronne de lui après avoir prêté serment de fidélité.* Ce sont les paroles de Radevic chanoine de Frisingue, qui a ramassé toutes les pièces de ce procès. Secondement, cela paroît par la lettre que cet Adrien IV écrivit sur ce démêlé à Arnulfe, évêque de Mayence, et aux deux autres électeurs ecclésiastiques, où il disoit, *que l'em-*

pire

(1) Radev. liv. I. c. 10.

pire romain avoit été transféré des grecs aux allemands par les papes, en sorte que leur roi ne pouvoit être empereur qu'il n'eut été couronné par le pape. (1) *Avant la consécration il est roi, après il est empereur : d'où donc a-t-il l'empire sinon de nous ?* Enfin il est clair quelles prétentions cet évêque de Rome avoit sur l'empire et sur tous les autres états, par ce qu'il eut la hardiesse d'écrire à Henri, roi d'Angleterre, que *l'Irlande et toutes les îles auxquelles I.* (2) *Christ le soleil de justice avoit relui, appartenoient à St. Pierre et à l'église romaine.* Il valloit donc bien mieux confesser franchement qu'Adrien n'osa pas alors pousser plus loin ses prétentions parce qu'il ne se vit pas assez bien appuyé pour les soutenir.

L'empereur Fréderic ayant reçu satisfaction du pape Adrien, ne laissa pas de passer en Italie pour remettre dans l'obéissance toutes les villes qui s'étoient révoltées à l'imitation des papes et à leur instigation. Il le fit avec un grand succès, et comme nous l'avons déjà vu il agit à Rome en souverain aussi bien que dans les autres villes. Si la conduite d'Adrien avoit été sincère, il n'auroit pas du se fâcher de cela, puisque par ses lettres il avoit re-

(1) Avent annales Boior. lib. 6.

(2) Matth. Westmonast.

connu l'empereur pour maître. *Urbis et* (de la ville de Rome et de l'empire. Mais : toit humilié dans l'espérance que l'emp(s'appaiseroit absolument, qu'il ne descen pas en Italie, ou du moins qu'il ne se ser pas de ses droits jusques dans Rome. Q il se vit trompé et que l'empereur voulut le maître, il ne garda plus de mesure, il vit secrètement aux villes de Lombardie les porter à la révolte et résolut d'excom nier Fréderic pour lui ôter l'empire : m mort l'empêcha d'exécuter cette résolu Le prétexte qu'il avoit pour se porter à résolution violente étoit que l'empereu faisoit rendre hommage par les évêqu par les abbés qui possédoient des fiefs de pire (1159) comme si cela eut été cont traité de Henri V et de Calliste II, fa premier concile de Latran. Ce qui étoi faux, car au contraire par ce traité les e reurs en renonçant aux investitures p crosse et par l'anneau, avoient express retenu l'investiture par le sceptre ; et le de recevoir l'hommage des ecclésiast pour les lettres et les biens qu'ils possé dans l'empire.

Après la mort d'Adrien, on élut en sa un cardinal nommé Roland, celui-là que Adrien avoit envoyé à Besançon, e

avoit eu la hardiesse de dire aux officiers de l'empereur, que leur maître tenoit l'empire du pape. C'étoit justement un homme tel qu'il le falloit, pour achever ce qu'Adrien avoit commencé, savoir de rendre les empereurs vassaux des papes. Mais au commencement il fut traversé par un anti-pape, dans son élection ; les cardinaux et le peuple romain se partagèrent en deux factions, qui étoient formées depuis long-temps. Car les empereurs avoient toujours leurs partisans à Rome et en Italie, et les papes les leurs. Le parti des empereurs dans la suite prit le nom de *Gibelins*, et celui des papes celui des *Guelphes*. Roland, mortel ennemi de Fréderic, fut donc élu et prit le nom de Alexandre III. Un certain Octavien fut proclamé grand pontife par l'autre parti, sous le nom de Victor IV. L'empereur ne pouvoit pas manquer de prendre le parti de ce dernier, puisque le premier étoit son ennemi. Les affaires qu'eut Alexandre III pour se défendre contre son anti-pape, soutenu des armes de l'empereur, lui firent oublier pour un temps le dessein de son prédécesseur qui étoit d'obliger les empereurs à se reconnoître vassaux du pape, sous prétexte que les papes faisoient les cérémonies du sacre des empereurs, ce qu'ils ne faisoient qu'en qualité de premiers prélats de l'empire, et d'évêques

de la première ville impériale. Alexandre c
au lieu de penser à humilier Fréderic, fut
gé de penser à se soutenir contre lui ;
pouvant pas tenir bon en Italie il se sauv
France ; où ses prédécesseurs avoient sou
trouvé des asiles, Fréderic passa en Ital
vec une grande armée, et ce passage eu
suites que nous verrons dans le chapitr
nous parlerons des schismes. La guerre
ra jusqu'à l'an 1177, que la paix se fit à
nise où Alexandre et Fréderic s'entrevi
Ce fut là que ce pape fit valoir les prétent
d'Adrien IV son prédécesseur, se fit re
hommage par l'empereur, lui mit le pied
la gorge en prononçant ces paroles, *il e*
crit, tu marcheras sur l'aspic et sur le bas
tu fouleras à tes pieds le lionceau et le dra
Fréderic lui répondit, *non tibi sed Petro*
n'est pas à toi c'est à St. Pierre ; Alexa
repartit *et mihi et Petro*, c'est à moi et à
Pierre. Le cardinal Baronius, et les au
historiens des papes ne veulent pas recon
tre cette histoire pour véritable ; et leur ra
est qu'il n'y a pas d'apparence qu'un pap
sage ait fait une action d'un si prodigieux
gueil. Ce ne sont point les luthériens et
calvinistes qui ont inventé cela. (1) On l
dans une chronique de la république de

(1) De rebus Venetis chonicorum codex.

nise qui se garde dans la bibliothèque de St. Marc. Je ne sais pas pourquoi les Vénitiens auroient inventé cette histoire. Au reste c'est une raillerie de dire qu'un pape sage n'auroit pas été capable d'en user ainsi ; car Grégoire VII a passé pour sage chez les chroniqueurs de ces Messieurs puis qu'on en fait un saint : et certainement la manière dont il en usa avec ce grand empereur Henri IV ne fut pas plus honnête. Nous avons vu qu'il le fit tenir trois jours entiers nuds pieds dans la glace à la porte de son château, et ne le voulut voir à ses pieds que couvert d'un méchant manteau de laine au lieu du manteau royal. Quoiqu'il en soit et de quelque manière que ce puisse être, la paix se fit entre Alexandre III, et Fréderic Barberousse qui depuis ce temps-là n'eut plus d'affaire avec les papes. Pour s'en défaire, (1) et afin qu'il ne lui prit plus envie de se révolter contre le saint siège, on l'envoya mourir dans la Palestine afin qu'il put être mis en terre sainte : il mourut même avant que d'y arriver comme nous avons vu.

Nous avons vu qu'Othon de Saxe après avoir long-temps disputé la couronne impériale avec Philippe de Souabe son compétiteur, demeura le seul empereur et fut excommunié

(1) L'an 1191.

par le pape, et déposé par les électeurs à sa sollicitation. Fréderic II, petit fils du grand Fréderic Barberousse lui succéda (1). C'est ce prince qu'on peut dire avoir été l'objet de la plus cruelle et de la plus injuste persécution du monde, tant de fois excommunié par les papes, et poursuivi par toutes sortes d'armes spirituelles et temporelles, uniquement parce qu'il ne voulut pas obéir au pape comme un vassal obéit à son seigneur en marchant à ses ordres. Le pape Innocent III avoit été son tuteur, mais tuteur d'un fort mauvais compte, car il lui avoit enlevé le plus qu'il avoit pu de son bien. Je ne sais si outre les droits que les papes prétendoient avoir sur les empereurs, ils croioient en avoir un particulier sur celui-ci à cause qu'il avoit été leur pupille: où bien que comme ils le connoissoient n'être pas d'humeur à souffrir les entreprises de la cour de Rome, non plus que son grand-père dont il portoit le nom, ils vouloient se défaire de lui; Quoiqu'il en soit, ils entreprirent à toute force de l'envoyer dans la Palestine. Nous avons vu que la folie des croisades étoit à la mode en ce temps-là et que les papes s'en servoient fort utilement pour se défaire des princes dont la vigueur les incommodoit le plus dans l'Europe. Innocent III fit

(1) L'an 1215.

publier la sixième de ces croisades (1) au concile de Latran, et Fréderic II en devoit être le chef. Ses affaires ne lui permirent pas d'accomplir si-tôt ce vœu; et il différa tant qu'à la fin les papes las de le souffrir, l'excommunièrent s'il ne faisoit le voyage sans différer (1222). Honorius III, qui avoit succédé à Innocent III, l'an 1216, le menaça de l'excommunication, mais il n'en vint pas jusqu'à l'effet, apparemment parce qu'il mourut. Après sa mort on élut pape le cardinal d'Ostie qui prit le nom de Grégoire IX (1227) qui fut à Fréderic II, ce que Grégoire VII avoit été à l'empereur Henri IV, c'est-à-dire un cruel persécuteur. Ce pape quelques mois après son élection, excommunia l'empereur *sous des prétextes vains et frivoles*, (2) dit l'abbé d'Usperg, Fréderic publia un manifeste et se prépara à lui faire bonne guerre. Grégoire excommunia encore Fréderic pour une seconde fois, le Jeudi saint de l'année 1228. L'empereur de sa part se fit un gros parti (1228.) dans l'Italie et particulièrement à Rome d'où Grégoire IX fut chassé. Et en même temps comme le prétexte de ces excommunications redoublées étoit le refus qu'il faisoit d'aller dans la terre sainte secourir les

(1) L'an 1215.

(2) L'abbé d'Usp. Avent. lib. 7.

croisés, afin de lever ce prétexte il fit le voyage et accomplit son voeu. Le pape devoit être appaisé par là (1228.), si le zèle pour le sépulcre de Jésus Christ l'eut rongé, comme il le feignoit. Au lieu de cela, Grégoire IX se servit de l'absence de l'empereur pour lui enlever tout ce qu'il avoit de places dans le royaume de Naples, et pour faire soulever toute la Lombardie. Il défendit aux croisés, dit l'abbé d'Usperg, de passer dans la Palestine pour fortifier l'armée de Fréderic. Il fit même faire main basse sur une partie des lombards croisés qui vouloient aller secourir leur empereur. Il fit courir des lettres dans toute l'armée qui étoit en Orient, qui défendoient de rendre obéissance aux ordres de Fréderic, ce qui fit révolter contre lui les chrétiens d'Orient. Il écrivit même au soudan pour l'empêcher de traiter avec l'empereur. Enfin il le persécuta à toute outrance dans ce pays qui est au-delà de la mer et fit tout ce qu'il put pour l'y faire périr. C'est là sans doute la plus noire de toutes les perfidies qui ayent jamais été commises: et cela fait bien voir que les papes en vouloient à Fréderic, non parce qu'il refusoit d'aller faire la guerre aux infidèles, mais parce qu'il s'opposoit à leur tyrannie et à leurs usurpations. Fréderic II, outré de cet affront, revient de la terre sainte (1229),

reprend toutes les villes qu'on lui avoit enlevées. Pour le feu que l'orgueil de Grégoire IX avoit allumé, il en allume un autre, et toute l'Italie se vit embrasée par les horribles divisions des Guelphes et des Gibelins. C'est dans ce temps qu'on vit naître ces deux noms de faction, je dis ces deux noms, car pour les factions elles étoient nées il y avoit long-temps. Depuis le temps de Grégoire VII et de Henri IV, les empereurs avoient toujours eu leur parti dans l'Italie et les papes le leur, et ces deux partis avoient presque toujours été aux mains. Mais il est vrai que depuis Frédéric II jusqu'à la fin du règne de Louis de Bavière, ces deux factions pour et contre les papes et les empereurs, durant l'espace d'environ cent quarante ans, redoublèrent leurs fureurs, et firent des ravages effroyables dans toute l'Italie. C'est ici un beau champ à faire des récriminations et des oppositions de ces fureurs Guelphes et Gibelines, produites, nourries, élevées, fomentées et entretenues par les papes et par le papisme à ces prétendues fureurs des calvinistes qui ont désolé la France, durant un si long temps à ce que l'on dit. Tous les maux que la France a vus le siècle passé ne sont rien en comparaison de ce que vit alors l'Italie partagée entre ces deux factions. Les villes étoient divisées les unes contre les au-

tres, on n'entendoit parler que de batailles, de combats, de sacs de villes, d'embrasemens, de meurtres, d'assassinats, de proscriptions, de supplices. Non seulement les villes étoient divisées entr'elles, mais avec elles mêmes. Une même ville étoit un camp où les deux partis étoient cantonnés, l'un contre l'autre, maison contre maison, famille contre famille; et là-dedans on se battoit à toute outrance et jusqu'au sang. Boniface VIII fut un cruel persécuteur des Gibelins: il avoit résolu de les exterminer dans toute l'Italie, (1) et tous ceux qui lui tomboient entre les mains périrent sans miséricorde. Quand il avoit appris le lieu de leur retraite il les y faisoit poursuivre; ce qui en obligea un grand nombre à se retirer dans les bois et dans les montagnes et à s'y fortifier. Quelques unes des grandes familles de l'Italie se retirèrent sur les rivages de la mer, où n'étant pas encore assez à l'abri de la persécution de Boniface, enfin ils se sauvèrent dans la mer même et se rendirent pirates. Ce pape ayant appris qu'il y en avoit un grand nombre dans Gènes, il y alla pour les persécuter. C'est là que ce pape fit, à ce que l'on dit, une action brûtale et profâne. Prochet, archevêque de Gènes, étoit Gibelin, ce prélat étant venu aux pieds du pape le jour

(1) Naucleus Gener. 44.

appelle des cendres, pour recevoir ces
es de la main de Boniface qui les don-
olennellement, le pape, au lieu de lui
arquer le front selon la coutume, les lui
ux yeux en lui disant, non ces paroles
aires: *memento homo quod cinis es et in
em reverteris*, souviens-toi homme que tu
udre et que tu retourneras en poudre;
celles-ci, *souviens-toi homme que tu es
in et que tu périras avec les Gibelins.*
rti des Gibelins eut son tour, car ce fut
Colonna, célèbre Gibelin, duquel Boni-
avoit exterminé une partie de la famille,
ui cassa les dents, le prit prisonnier à
nie sous l'autorité de Philippe le bel, et
a dans une prison où il mourut.
reviens a Fréderic II qui se fit absoudre
é que le pape en eut, (1) la paix se fit
ux. Le pape n'en eut pas toute la sa-
tion qu'il souhaitoit, parce que l'empe-
en s'humiliant pour lui rendre hommage,
i avoit baisé que le genou et même fort
ment. De plus, comme la crainte des
s de Fréderic l'avoit seule obligé à lui
er l'absolution, la paix fut fort mal en-
nue. Car le très-saint père trâma con-
mpereur les plus noires trahisons qui se
ent imaginer. Il engagea par serment

an 1230.

toutes les villes d'Italie à la ruine de Fré
et même il fit révolter contre lui son j
fils, l'induisant par ses légats à venir e
à son père le royaume de Lombardie. (
père trouva moyen d'arrêter les desse
ce fils rebelle à l'instigation du pape,
convainquit même de l'avoir voulu emp
ner : il descendit en Lombardie et mit à
tous ces rebelles que Grégoire IX lui
mis sur les bras par ses intrigues sec
Le pape frémissoit cependant, n'ayant
prétexte pour agir ouvertement contre
pereur. Mais enfin l'occasion s'en pré
Fréderic reprit une partie du royau
Sardaigne que les papes lui avoient er
Sur cela le pape l'excommunia une tro
fois, (1239) le déposa, et voulut donne
pire à Robert, comte d'Artois, frère
Louis, (2) en supposant que Fréderic
renoncé à la foi chrétienne. C'est reno
la foi selon la théologie romaine que de
ter aux entreprises des papes, et voilà c
ces saints pères calomnient d'une m
atroce les princes chrétiens. Le sieur I
bourg lui même nous dit après Matthieu
que St. Louis prit bien la peine d'envoy
Allemagne pour s'éclaircir sur ce fait si

(1) Avent. lib. 7.

(2) Matth. Paris. ad an. 1239.

rible et pour savoir si Fréderic s'étoit fait sarrazin, ou s'il étoit devenu hérétique, et ayant appris qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre il refusa de recevoir l'empire pour son frère, et reconnut toujours Frederic pour empereur. Fréderic passa en Italie avec une bonne armée, le pape pour se défendre fit publier une croisade dans Rome: d'une partie de ces croisés, l'empereur fit des martyrs et leur fit fendre la tête en croix, à ce que l'on dit. Il se fit ensuite une espèce de trève entre Fréderic et Grégoire IX, celui-ci feignant de vouloir assembler un concile pour donner la paix à l'église. Mais Matthieu Paris nous apprend que sous prétexte d'assembler ce concile, (1240) il assembla beaucoup d'argent par ses légats lesquels il envoya par toute l'Europe et sur tout en France. St. Louis fit arrêter cet argent levé sous des prétextes de dévotion, mais que l'on destinoit à faire la guerre à un empereur chrétien. Cette trahison de Grégoire IX qui, sous prétexte d'envoyer les légats pour convoquer un concile, faisoit faire de grandes levées de deniers pour faire la guerre à l'empereur, l'obligea à faire cette action sur laquelle les historiens de la cour de Rome se récrient comme sur le plus horrible de tous les attentats; c'est qu'il fit prendre les cardinaux légats du pape avec tous les évêques

qu'ils emmenoient au concile par mer, fit conduire prisonniers à Naples. Gi IX ne survécut pas long-temps à ce ma Célestin IV tint le siége 18 jours seule et après que ce siége eut été deux ans on le remplit du cardinal Sinibalde q le nom d'Innocent IV.

Toute l'église romaine espéroit de paix rétablie par cette élection, parce cardinal avant que d'être pape, avoit fa fession d'amitié avec l'empereur Fréd Mais la haine contre la puissance des rains est attachée aux os du pontificat de dans ses moëlles. C'est pourquoi c de Fréderic ne fut pas plutôt deven qu'il devint son ennemi. Fréderic n'y trompé, car on dit que quand il eut l'élection de Sinibald il s'écria. *J'ai pe cardinal mon ami et j'ai acquis un pap ennemi.* L'empereur fit pourtant ce qu pour être faux prophête, il envoya u gnifique ambassade à Innocent, auquel bassadeurs eurent ordre de faire de des soumissions, de promettre tout l'on voudroit en son nom, sauf pc la majesté de l'empire. C'est une exc dont on ne veut point à Rome, où l' mande une soumission sans réserve. In IV, bon ami de Fréderic, n'en voul rabattre pour la bonne amitié, on exi

lui qu'il subit tous les jugemens de condamnation prononcés contre lui par Grégoire IX; et il eut assez de courage pour n'en rien faire. De sorte que cet empereur fut encore une fois obligé de laisser agir ses Gibelins en Italie, qui contraignirent Innocent IV à en sortir. Ce pape vint en France (1245.) où il célébra le premier concile général de Lion, et là avec des grandes cérémonies à torches éteintes et renversées, il excommunia et déposa l'empereur solennellement. Si les excommunications des papes ont la vertu de damner (1), ce pauvre prince devoit être dans un triste état, car le voilà chargé de quatre ou cinq excommunications consécutives. Le bon roi saint Louis et les autres princes intercédèrent pour arrêter ce coup; Fréderic demanda du temps pour se trouver au concile, on ne voulut lui donner que dix ou douze jours. Il offrit, si l'on vouloit le reconcilier à l'église, de s'en aller dans la terre sainte et de n'en revenir jamais. Mais rien n'y fit; il fallut qu'il fut excommunié et déposé. Les rois de France et d'Angleterre voulurent être cautions pour lui, qu'il iroit dans la Palestine. Le pape ne voulut point de ces cautions et répondit avec un orgueil qui ne peut convenir qu'au fils de perdition, (2) *Nous ne voulons point de ces rois*

(1) Matth. Paris in Henric. III.

(2) Le même, ibid.

pour cautions parce que si Fréderic venoit encore à manquer de parole, il nous les faudroit châtier comme lui et pour un ennemi nous en aurions trois. Nous n'avons pas accoutumé de nous émouvoir des choses qui sont passées il y a plusieurs siècles. parce que nos passions ne sont sensibles qu'aux choses présentes dans lesquelles seules nous sommes intéressés. Cependant je vous avoue que je ne saurois lire de semblables endroits dans l'histoire des papes sans frémir et sans être saisi d'horreur. Vous diriez que tous les souverains du monde sont des valets de la cour de Rome à qui le pape est en droit de donner les étrivières tout aussitôt qu'ils manquent à leur devoir.

Cette excommunication par l'ordre du pape fut publiée dans toutes les églises de l'Europe à cloches sonnantes et à torches éteintes, et là-dessus, Matthieu Paris nous a conservé la mémoire de l'action d'un des curés de Paris qui fut fort plaisante. Après le prône il dit à ses paroissiens : *J'ai reçu ordre du pape d'excommunier l'empereur; je sais qu'il y a entr'eux de fort grands démêlés, mais je ne sais qui est celui qui a tort et qui fait outrage à l'autre. C'est pourquoi j'excommunie celui qui a tort et absous celui qui a raison.* Cette injuste excommunication contre laquelle tous

les honnêtes gens se recrièrent aussi bien que le curé de Paris, ne laissa pas de porter coup, parce qu'en même temps Innocent IV, par ses émissaires fit révolter l'Allemagne contre l'empereur. Son légat assembla les ennemis de Fréderic et fit élire Henri landgrave de Thuringe et de Hesse, et voilà de rechef toute l'Allemagne et toute l'Italie en feu, couvertes d'armées (1246.): et l'on ne vit de toutes parts que des ligues, des factions, des révoltés, des sièges, des batailles: Conrad en Allemagne pour son père, Fréderic lui-même en Italie, combattoïent pour l'empire et pour la vie. Henri, compétiteur de Fréderic, fut tué dans un combat, la faction papale lui donna pour successeur Guillaume, comte de Hollande, qui ne fut pour un temps guères plus heureux que le landgrave, car il fut battu souvent par Conrad, fils de Fréderic. Mais toutes ces victoires de Fréderic tant en Allemagne qu'en Italie coutoient du sang, des travaux et du bien infiniment aux sujets de l'empire qui, par la fureur des papes, étoit un affreux théâtre de désolations.

Parce que ces attaques ouvertes ne réussissoient pas assez bien, Innocent IV résolut de faire assassiner l'empereur, et il engagea dans la conspiration les propres domestiques de ce prince, (1) un Thibaut Francisque, un Ja-

(1) Matth. Paris in Henrico III. an. 1249.

quès de Mora, un Pandolfe de Phasan
et un Guillaume de saint Séverin et
sieurs autres. Mais la conspiration fut dé
verte par l'un des conjurateurs. L'emp
fut tout prêt d'en envoyer enchaînés, si
principaux en montre par toute l'Euro
vec la bulle du pape qui les autorisoit. L
sassins n'ayant pu faire leur coup, le
employa les empoisonneurs. Il gagna P
des Vignes chancelier, qui jusques là
été si fidèle à son maître Fréderic. Ce P
des Vignes fit préparer par un médeci
poison que l'empereur qui étoit malade d
avaler comme une médecine. Fréderic q
fut averti fit faire l'essai du breuvage su
criminels condamnés à la mort, qui mo
rent incontinent après. Sigonius ne dissi
point que cela n'ait été imputé à Innoce
à l'église romaine. Il est vrai qu'il a
que ce furent les ennemis du pape qui ré
dirent cette atroce accusation contre lui,
un auteur italien ne pouvoit moins dire
justifier son maître. Pour l'empereur i
fort bien d'où cela lui venoit, car il s'
dans son lit quand cette dernière conjur
fut découverte, *que je suis misérable*,
mes propres entrailles s'arment contre
que ce Pierre qui étoit la moitié de moi-m
me veuille donner la mort, et que le pap

rédécesseurs ont créé, enrichi, et fait ir grand de rien qu'il étoit, s'efforce ner l'empire et de me donner la mort.
l'Europe fut aussi très persuadée qu'In-t IV étoit l'auteur de cette action de e des Vignes ; car Matthieu Paris nous-que cela rendit le nom et la réputation pe infâme, *et obsorduit Domini papæ per hoc non mediocriter*. Tout au moins ut-on pas nier que ces lâches conspira-contre la vie de ce grand empereur ne it des suites inévitables de la croisade nocent IV fit publier contre ce prince, il fit prêcher par les cordeliers : comme e voit par les lettres de Fréderic au roi leterre. (1) Car par ces flambeaux de sé-il le faisoit traiter partout dans les chai-e chien enragé, de monstre, d'Hérode, arao, de Néron, d'infidèle pire que les ins, et donnoit des indulgences à tous qui vouloient se croiser contre lui, et romettoient d'en délivrer le monde de ue manière que ce fut. Ces croisés s'o-ient par vœu à faire périr par toutes sor-voyes ceux contre lesquels ils se croi-, et qui ne sait que les bigôts entêtés fausse dévotion sont capables des en-ses les plus infernales ; Nous en avons

---

as Matth. Paris.

de bonnes preuves dans nos Cléments
Jean Castels, nos Ravaillacs et dans les a
assassins des rois. Nous pouvons juger
que les papes de ce temps-là étoient cap
de faire contre leurs ennemis, parce qu'i
fait depuis la réformation contre les tête
ronnées. Il n'a pas plû au sieur Maimb
de toucher cet endroit de la vie de Fréde
de celle d'Innocent IV, parce qu'il ne
voit pas de bon tour à lui donner. Fré
ainsi persécuté par le fer, par le feu, p
poison, par les excommunications et p
déposition, ne laissoit pas de rechercher
tinuellement le pape. (1) Mais jamais
le put fléchir, ainsi il fallut qu'il mourut
absolution.

L'empire après lui tomba dans une hor
confusion par un interrègne de seize ans.
rad son fils prit le nom d'empereur, ma
nocent IV, l'excommunia comme son p
et le contraignit de quitter l'Allemagne
venir conserver en Italie les deux roya
de Sicile et de Naples, que ce pape lui
loit ôter. Ainsi Guillaume de Hollande, l
pereur du pape, fut seul empereur durant
ques années (1256.); Mais après sa mo
électeurs se partagèrent et firent deux e
reurs qui ne furent que des empereu

(1) L'an 1250.

iéâtre, car ils ne jouirent pas de l'empire, ui durant seize ans, demeurant sans maître, ıt cruellement déchiré par les guerres civiles. es Messieurs trouveront bon s'il leur plait ue nous imputions au papisme ces derniers roubles aussi bien que les précédens. Car il st certain que ces divisions entre les électeurs ıe venoient que des cabales des papes qui jeoient toujours de nouvelles semences de disorde, et qui avoient partagé les espris de oute l'Allemagne par la persécution qu'ils ıvoient excitée contre Fréderic et contre sa naison. Si le pape eut laissé jouir Conrad de 'empire après son père, toute l'Allemagne seroit demeurée en paix. Mais la cour de Rome mettoit les grands de l'empire aux mains, le sorte que ces esprits animés et aigris les uns contre les autres ne purent se rapprocher, pour convenir de l'élection d'un empereur.

C'est ainsi que les papes persécutèrent les empereurs pour les rendre leurs vassaux : et ce fut de cette manière que Fréderic s'opposa à cette entreprise. Rodolph fut élu après l'interrègne, et il jugea que pour n'avoir point de démêlés avec les papes, le plus sur étoit de leur laisser leur couronne impériale à Rome, dont il se passa fort bien demeurant véritablement empereur en Allemagne, mais il perdit toute l'Italie (1292.). Adolphe et Albert qui

lui succédèrent (1298.), ne prirent non plus la couronne de la main des p quelques instances que les papes leur e sent; et cela fut cause que la querelle chant la souveraineté du pape sur la d des empereurs, n'éclata pas durant ces 1 là.

Enfin Henri VII, de la maison de Lu bourg, fut élu empereur (1308.), et il foiblesse de croire que son couronnen Rome lui feroit un grand honneur, ou mieux dire étant résolu de passer en pour en chasser les tyrans et les usurp qui déchiroient l'empire, par occasion i couronner à Rome, par des cardinaux pape Clément V, séant à Avignon, avoit més pour faire la cérémonie. Il n'en fall davantage au pape Clément V, pour fai loir les prétentions de ses prédécesse pour traiter Henri VII, comme son (1312.). Et sous ombre que l'empereu sacre avoit juré d'être protecteur de l romaine et d'exalter la sainte église le qu'il pourroit, Clément V, prétendit qu avoit fait serment de fidélité. Cela jeta VII dans un terrible emportement, et champ il fit une solennelle protestatio écrit que ni lui ni ses prédécesseurs n'a jamais fait serment de fidélité à per

D'autre part, Clément V continua à prétendre que ce serment étoit un serment de fidélité d'un vassal à son seigneur (1), et qu'en effet avant ce serment, un empereur élu n'a aucun pouvoir d'en faire les fonctions. Et ce qui ne s'étoit point encore vu, Clément en fit une constitution qui est encore aujourd'hui entre les Clémentines. (2) Henri VII se résolut à soutenir la majesté de l'empire par les mêmes armes par lesquelles Fréderic Barberousse l'avoit défendu contre Adrien IV. Mais la mort l'ayant enlevé du monde, (1313) il laissa cette affaire à démêler à son successeur Louis de Bavière, (1314) qui la poussa avec une admirable vigueur. Clément V mourut aussi et eut pour successeur Jean XXII, fils d'un savetier de Cahors, d'une naissance toute semblable à celle d'Adrien IV, élevé de la poudre comme lui : et se méconnoissant dans le faîte de grandeur où la fortune l'éleva, il se trouva justement dans les mêmes dispositions où avoit été cet Adrien, pour rendre les empereurs vassaux du pape, et poussa ces prétentions superbes par les mêmes voyes. Il commença par la publication des constitutions de Clément sous le nom de Clémentines. C'étoient des bulles que le pape Clément lui-même avoit supprimées, parce dit Aventin,

(1) Annal. Rayn. ann. 1309.
(2) Clem. de Jure jurando.

qu'il jugea qu'elles étoient répugnantes à la simplicité chrétienne. (1) Entre ces constitutions que Jean XXII publia, étoit la bulle *Clementina unica*, (1316) *de jure jurando*, qui déclare que l'empire est un fief du saint siége, et que durant la vacance de l'empire le pape est lui-même empereur. Et en même temps lui même par l'extravagante *ne sede vacante*, cassa tous les vicaires de l'empereur en Italie, et excommunia tous les Gibelins qui tenoient pour la majesté de l'empire contre les usurpations des papes. Les papes n'agirent plus dans cette dernière action d'une manière ouverte comme ils avoient fait auparavant, mais le masque fut entièrement levé, ils entreprirent ouvertement d'obliger les empereurs à se reconnoître leurs vassaux, et la guerre fut déclarée. Car Louis de Bavière résolu à punir cette audace, envoya une bonne armée en Italie au secours des Gibelins de Lombardie, et fit lever aux Guelphes, amis du pape, le siége qu'ils avoient mis devant Milan. Sur cela Jean XXII publia un insolent monitoire par lequel il déclara que l'élection de Louis de Bavière étoit douteuse, parce que Fréderic d'Autriche son compétiteur avoit aussi été élu par une partie des électeurs. De plus, il l'accusa de s'être injustement

(1) Annal. Boyor. liv. 7.

ment emparé de l'empire, parce qu'il n'avoit pas attendu la confirmation du saint siége, sans laquelle il ne pouvoit être véritable empereur; et là-dessus il lui ordonna comme un seigneur à son vassal de retirer ses troupes d'Italie et de se déporter du gouvernement de l'empire jusqu'à ce que le pape eut examiné si son élection étoit légitime ou non. En même temps il travailla à soulever toute l'Europe contre lui, il fournit de l'argent à Léopold, duc d'Autriche, pour lever une armée, il donna au duc de Pologne le titre de roi, à condition qu'il attaqueroit Louis de Bavière: il ordonna aux chevaliers Teutoniques de se jeter sur le pays de Brandebourg appartenant au fils de l'empereur. D'autre côté Louis de Bavière assembla les états de l'empire à Ratisbonne, et y fit faire lecture de l'insolente bulle de Jean XXII, où il disoit entr'autres choses *que Dieu lui avoit commis les droits de l'empire terrestre et du céleste.* Cela donna de l'horreur non seulement aux princes séculiers, mais aux ecclésiastiques. Dans cette diète il fut ordonné que l'empereur auroit soin que la liberté, (1) *et la majesté de l'empire ne fussent opprimées par ce tyran*; la bulle fut déchirée et l'on mit au ban de l'empire tous ceux qui entreprendroient de la défendre.

(1) Avent. lib. 7.

Cet arrêt qui se trouve tout entier
annales de Bavière d'Aventin, est dign
vu. Là sans détour, ces bons allemand
lent les papes *des pharisiens*, *de fai
tres, des messagers de l'ante-christ et
prêtres de Jésus-Christ, des loups
de la peau de l'agneau.* Le pape Jea
en particulier orné du nom *d'ante-c*
de celui de *satan*. Ainsi Louis ayant
communié par le pape, et le pape ay
traduit par Louis de cette manière,
tion étant extrême de part et d'autr
garda plus de mesures, et les suites
sentiment des deux partis passèrent a
nières extrêmités. Car l'empereur
Italie: (1326) remit toutes les villes d
béissance, se fit couronner à Milar
couronne de fer. Il fut reçu des romai
de grands applaudissemens et courom
Rome par quatre barons romains. (1328
pereur qui n'agissoit ainsi qu'à regret
ce qu'il put pour ramener Jean XXII à
son par des soumissions, car il le fit p
vouloir confirmer son élection et de lu
ner la couronne impériale, ce que ja
ne voulut faire. Cette opiniâtreté po
patience de Louis de Bavière à bout:
rend témoignage d'avoir été l'un des p
du monde le plus doux et le plus ho

Et il falloit bien que les outrages qu'il avoit reçus du pape fussent extrêmes puisque son ressentiment alla jusqu'à faire déposer Jean XXII, à faire élire un autre pape, et même à condamner ce Jean à la mort comme un hérétique et un criminel de lèze-majesté. (1) L'arrêt en est dans les annales de Bavière d'Aventin, et il est digne de la curiosité des honnêtes gens, mais il est trop long pour être rapporté ici. Jean XXII condamné à la mort à Rome n'en vivoit pas moins à son aise à Avignon, où depuis quelque temps les papes avoient transporté leur siège, et de là il faisoit tout autant d'affaires qu'il pouvoit à l'empereur. Louis de Bavière retourné en Allemagne, vit périr de là tout ce qu'il avoit fait en Italie. Les romains retournèrent sous leur ancien maître, et lui, las de ces divisions, fit tout ce qui se peut imaginer pour se réconcilier avec Jean XXII et avec ses successeurs. Le pape Jean mourut et eut pour successeur Benoit XII qui ne voulut point non plus absoudre Louis de Bavière. (1334) C'est alors que les états de l'empire, pour mettre une forte barrière à l'usurpation des papes, (1338) s'assemblèrent auprès de Cologne et firent un arrêt par lequel ils déclarèrent que l'empire est absolument indépendant du pape, que l'empereur ne le tenoit

(1) Liv. 7.

que de Dieu et des électeurs, (1) et condamnèrent à la mort tous ceux qui enseigneroient le contraire. Benoit XII mourut et on lui donna pour successeur Pierre Roger Limosin, moine Bénedictin et archevêque de Rouen, qui prit le nom de Clément VI. Ce pape ralluma le feu que la modération de Benoit XII avoit un peu éteint, il envoya des légats pour faire révolter ce qui tenoit en Italie pour l'empereur. Il renouvella les excommunications de Jean XXII, et en foudroya de nouvelles contre Louis de Bavière. Et quand cet empereur fit traiter de sa réconciliation à l'église avec ce pape, il lui posa comme un préliminaire d'une absolue nécessité, qu'il falloit qu'il renonçât à l'empire, qu'il se remit lui, sa personne et celles de ses enfans entre les mains du pape, (2) c'est-à-dire dans ses prisons et qu'il reçut ensuite l'empire du pape s'il jugeoit à propos de le lui rendre. Ces articles furent signés par les ambassadeurs de Louis, mais tous les états de l'empire désavouèrent ces ambassadeurs et eurent horreur de ces propositions.

Sur ce prétexte, Clément VI excommunia tout de nouveau l'empereur, le déposa et ordonna aux électeurs d'en faire un autre. Par des voyes honteuses et basses le pape ga-

(1) Herw. t. m. 2. ad ann. 1337. Alber. Argent in Chr.
(2) Albert. Argent.

quelqnes électeurs, dont il acheta les voix avec de grandes sommes d'argent, quoiqu'il en soit, il trouva moyen de faire élire contre Louis de Bavière, Charles de Luxembourg, prince méprisé et méprisable, qui se rendit esclave des papes et dans la personne duquel mourut la majesté de l'empire : car Louis de Bavière a été le dernier qui se soit opposé vigoureusement aux attentats des évêques de Rome. Ce grand empereur mourut l'an 1347, dans la réputation du plus grand prince qui fut alors dans l'Europe; et quoiqu'il soit mort excommunié, sa mémoire ne laisse pas d'être glorieuse et en bénédiction même entre les papistes, au moins entre ceux qui ne sont pas absolument esclaves de la cour de Rome et de ses sentimens. Charles IV qui avoit été élu un an avant la mort de Louis de Bavière, lui succéda après avoir eu de grandes affaires avec les compétiteurs qu'on lui donna. Enfin, demeuré seul empereur, il alla prendre la couronne impériale à Rome; ce qu'il fit d'une manière si basse et si honteuse, qu'on le peut marquer comme celui qui vit périr les restes de la majesté des empereurs. (1) Nanclerus nous apprend que le cardinal d'Hostie, auquel le pape Innocent VI donna la commission de couronner l'empereur Charles IV,

(1) Gener. 46.

eut ordre de ne le pas laisser entrer dans Rome qu'à condition qu'il n'y feroit aucun séjour, et qu'il sortiroit incontinent d'Italie. Et même il fallut qu'il entra dans Rome à pied, sans aucune marque de grandeur: pour signifier qu'il n'avoit encore aucun caractère de la dignité impériale. Cette entrée de l'empereur à Rome, dans un équipage si éloigné de la pompe des anciens empereurs, donna lieu à une application fort ingénieuse que fit un sénateur romain, en haranguant dans le Capitole sur ce couronnement de Charles IV, des paroles de l'évangile qui ont été dites de notre seigneur Jésus-Christ à propos de son entrée à Jérusalem sur une ânesse. *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus et humilis.* Voici ton roi vient humble et débonnaire monté sur une ânesse. Voilà de quelle manière les papes trouvèrent moyen de s'élever au-dessus des empereurs et de les rendre leurs vassaux; et c'est là un petit abrégé des troubles effroyables que cette entreprise causa dans l'Europe avant qu'elle put être achevée. On nous fera plaisir de comparer ces troubles à ceux qu'on impute au calvinisme, et si ceux-ci en approchent le moins du monde, nous sommes prêts à passer condamnation volontaire.

Au reste ce n'est pas seulement sur l'autorité des empereurs que les papes ont entre-

pris, c'est sur l'autorité de tous les autres souverains, et ces entreprises ont causé partout des troubles. Mais il faut réserver quelque chose pour les chapitres que nous destinons particulièrement à l'histoire des attentats des papes sur le droit des princes, et des rebellions qu'ils ont causées ou favorisées. Pour le présent je passe à l'histoire des schismes.

CHAPITRE IX.

Cinquième source des troubles causés par le papisme. Les schismes des papes et des antipapes. Schismes de Damase et d'Ursicin: de Boniface I et d'Eulalius, de Simmaque et de Laurent, de Boniface II et de Diosore, de Silvère et de Vigile, d'Eugène et de Zinzinne, de Benoit III et d'Anastase, de Jean XII et de Léon VIII, de Boniface VII, de Benoit VII et de Jean XIV, de Grégoire V et de Jean Philagathus.

PAR les schismes, nous entendons selon le stile des historiens ecclésiastiques de l'église romaine, les divisions qui sont arrivées dans

cette église à l'occasion des élections des papes auxquels on a opposé des anti-papes. Tout le monde sait qu'il y a un très grand nombre de ces schismes et qu'ils ont causé d'horribles troubles dans l'église d'Occident, des combats, des batailles, des meurtres, des violences, des assassins et une grande effusion de sang. Or nous prétendons être en droit d'attribuer tous ces troubles au papisme et il est clair que notre prétention est juste. Car la grandeur du pape et son élévation est cause de tous ces schismes, quand même nous ne regarderions cette élévation que dans le point dont toute l'église romaine convient; c'est-à-dire quand nous ne considérerions le pape que comme le chef de l'église universelle et le juge souverain de toute la terre dans les choses purement spirituelles, il faut avouer que c'est la première dignité du monde. Dans la dernière assemblée du clergé de France, il a été dit que les vicaires de Jésus-Christ ont une puissance sans bornes pour l'édification. C'est assez pour remplir l'ame la plus ambitieuse, on n'en sauroit dire davantage des plus grands empereurs: aussi est-il certain qu'il n'y en a jamais eu qui pussent compter autant de sujets et dont la juridiction fut plus étendue et plus grande. Il ne faut donc point s'étonner que cette dignité si élevée soit l'objet de la jalou-

sie et de l'ambition de tous ceux qui sont en état d'y prétendre : et l'on ne doit pas trouver étrange que pour y arriver ils aient remué le ciel et la terre. Or cette majesté et cette autorité du pape qui l'élève au-dessus de toute l'église universelle, est comme nous l'avons déjà remarqué et prouvé, l'essence du papisme, puisque celui qui refuse de reconnoître ce chef selon la supposition de ces messieurs, est hors de l'église et l'ennemi de Jésus-Christ. Si donc cette grande élévation a produit des troubles dans l'Europe, il est clair que ces troubles doivent être attribués au papisme. Si Calvin avoit établi quelque dignité semblable ou approchante, et qu'à l'occasiou de cette charge, on vit les calvinistes souvent aux mains les uns avec les autres et avec leurs voisins, troubler les états, lever des armées, donner des batailles et répandre le sang, il est certain qu'on attribueroit tous ces troubles au calvinisme et qu'on auroit raison de le faire. Or, supposé que cette énorme puissance de l'évêque de Rome soit une pure usurpation, comme nous le prétendons, il est évident qu'il est coupable de tous les désordres qui viennent en conséquence. Ce que je remarque afin qu'on ne m'objecte pas, que la religion chrétienne a été cause de tant d'effusion de sang, et qu'on n'en doit pourtant pas former

un préjugé contre elle, parce qu'elle pas proprement la cause de ces trouble n'en est que l'occasion. On conclura q est de même du papisme ou de l'élévati papes sur toute l'église, elle est bonn t-on et conforme à la volonté de Jésus-C c'est purement par accident qu'elle a des schismes et des divisions dans la ch té. On n'est pas en droit de répondre premièrement, parce que cette préte que cette dignité souveraine élevée sur l'église ait été établie par Jésus-Chri fausse et disputée par les trois quarts du tianisme contre la quatrième partie, dire par les trois patriarches de l'Orien tre celui de l'Occident. De plus, il n'y de semblable entre les troubles qui ont cités à l'occasion de la religion chrétien ceux que le papisme à causés par l'ar des papes et des anti-papes : car l'églis tienne n'a point soulevé de peuples point causé de mouvemens contre le c'est le monde qui s'est soulevé contr'e contraire, nous voyons que c'est l'église ou ce qu'on appelle l'église, qui par le mes a ému ces horribles tempêtes dans de, ou contre le monde.

Au reste, que ce soit cette prodigieus deur à laquelle le siège romain s'est éle

a causé ces schismes; cela est clair, parce que dans le temps que les évêques de Rome n'ont point eu ces superbes prétentions, l'on n'a pas vu de schismes ni d'émotions considérables. Pendant les trois premiers siècles de l'église, il n'y avoit pas de dispute pour le siège épiscopal romain, parce que c'étoit le chemin qui conduisoit infailliblement au matyre; et quand les empereurs payens excitoient des persécutions, (1) les évêques de Rome pour l'ordinaire étoient les premiers sacrifiés. Le siège n'avoit alors ni splendeur, ni magnificence, ni aise, ni gloire, c'est pourquoi l'on ne se battoit point pour l'avoir. Il est vrai que vers le milieu du troisième siècle, Novatien fit une espèce de schisme contre Corneille : mais cela ne dura guère et n'eût pas de fort facheuses suites. Mais tout aussitôt que les empereurs furent devenus chrétiens, ce siège devint superbe parce qu'il se trouva établi dans la ville qui étoit maîtresse de l'univers. La libéralité des princes chrétiens le fit passer tout d'un coup de la bassesse à une merveilleuse grandeur. Alors l'ambition commença à s'émouvoir, chacun voulut avoir part à cette grande dignité. Un auteur payen de ce siècle là raisonnoit ainsi là-dessus. (2) *Je ne m'étonne pas*, disoit-il, *en considérant la pompe*

(1) L'an 1254.

(2) Am. mien Marcel. lib. 27.

et le faste de ce siège de la ville que ceux qui y aspirent, fassent tout leur possible pour y arriver. Car quand ils y sont une fois ils sont assurés de devenir riches des présens des femmes, on les voit sortir en public montés superbement et magnifiquement vêtus, leurs repas sont splendides et leurs tables sont plus délicieuses que les tables royales. Il disoit cela à-propos de l'élection de Damase, laquelle fut combattue et traversée par un parti qui vouloit avoir Ursicin. La fureur fut si prodigieuse entre ces deux partis qu'ils se battirent au milieu de l'église avec une grande effusion de sang. Voici comme le même auteur rapporte la chose. *Damase et Ursicin brûlans d'une ambition démésurée d'occuper le siège épiscopal, firent deux partis et vinrent aux mains d'une manière si cruelle, qu'il y eut de part et d'autre plusieurs morts et plusieurs blessés.* (1) *De sorte que Vincent, maître du palais, ne pouvant empêcher ni diminuer le désordre, fut contraint de se retirer à la campagne. Dans le combat, Damase demeura victorieux par la violence du parti qui le favorisoit. Et il est certain que dans le temple où les chrétiens font leur assemblée, on trouva pour un seul jour cent trente sept hommes morts.* (2) Bien que cet historien soit

(1) L'an 376.

(2) Socrat. lib. 4. cap. 29. Ruffin. lib. 2. cap. 10

payen, il n'en est que plus digne de foi, car il est moins intéressé, et l'on ne peut pas l'accuser d'avoir pris parti. Au reste tous les historiens ecclésiastiques demeurent d'accord de la chose : c'étoit un prodigieux scandale de voir des évêques chrétiens se battre jusqu'au sang à la vue de Rome, qui étoit encore presque toute payenne, et sous les yeux d'un sénat encore payen. C'est une chose assez plaisante que Baronius veut tirer avantage de cette histoire, et conclure que les papes de ce temps-là étoient reconnus pour chefs du monde chrétien : ce qui rendoit cette dignité si enviée que les plus grands seigneurs se faisoieut un honneur d'y aspirer, et les magistrats étoient jaloux de sa grandeur. S'il eut été vrai qu'alors l'évêque de Rome eût été considéré comme chef universel du monde, (1) Ammian Marcelin n'auroit pas oublié de nous le dire. Il nous apprend pourquoi ce siége étoit si envié, c'est que ceux qui l'occupoient devenoient riches des présens de ces femmes bigôtes, dont la dévotion malconduite se répand en libéralités mal entendues et mal placées. Si alors l'évêque de Rome eût eu une juridiction sur toute l'église, et eût reçu par conséquent les hommages et les présens de tous les chrétiens, cet

(1) Baron. in ann. 367.

auteur payen n'auroit pas manqué de nous rendre cette raison de la prodigieuse passion qu'on avoit d'occuper ce siége, cela sans doute auroit été un peu meilleur à citer que la libéralité des dames romaines. Et quoique cette libéralité put être une des sources qui fournissoit à la dépense et au faste où les évêques de Rome s'étoient déjà laissés aller, les affaires ecclésiastiques qui seroient venues de toutes les parties du monde pour être vîdées par le siége romain, y auroient apporté sans doute bien d'autres richesses que la dévotion des femmes. Ammien Marcellin n'auroit pu ignorer cela, et le sachant il ne l'auroit pas tû. Ainsi, bien loin que ce passage puisse prouver que les papes fussent alors des seigneurs reconnus par toute la terre, il prouve bien que la juridiction de l'évêque de Rome n'étoit alors reconnue que dans Rome et dans les lieux d'alentour.

Mais pour revenir à notre but, si la grandeur de l'évêque de Rome qui dans ce siècle là n'étoit rien au prix de ce qu'elle est devenue du depuis, a été la véritable cause de ces meurtres qui furent commis dans l'élection de Damase et d'Ursicin, on peut juger ce que doit avoir produit cette même dignité, quand, par les attentats des papes sur l'église et sur le monde, elle est montée au souverain degré

l'élévation. Ainsi pour ces raisons je conclus que nous avons droit de faire entrer dans l'histoire des troubles causés par le papisme, tous les désordres et les maux qu'on a vus à l'occasion des schismes et des anti-papes. Il y a encore une autre raison qui nous donne le même droit, c'est qu'une partie de ces schismes dans lesquels il y a eu des anti-papes ont été faits et fômentés par les princes et par les souverains, que les évêques de Rome avoient maltraités et poussés à bout. Et comme ces entreprises des papes sur les souverains sont des suites et des effets du papisme, nous pourrons aussi compter entre les troubles causés par le papisme tous les désordres causés par ceux de ces schismes, qui ont été des suites du ressentiment des rois et des empereurs mortellement offensés par la rebellion des papes. Au reste si nous voulions faire l'histoire de tous les schismes et des anti-papes, quelque abrégée que fut cette histoire elle seroit longue. Car l'on compte près de trente schismes dans l'église romaine et près de quarante anti-papes. Mais pour notre but et pour l'intérêt de notre cause, nous n'avons besoin que des schismes qui ont excité des troubles assez grands pour être comparés aux désordres que l'on prétend qui ont été causés par le calvinisme; c'est pourquoi nous ne nous attacherons qu'à ceux-là.

Le schisme d'Eulalius contre Boniface I, où de Boniface contre Eulalius, fit assez de bruit dans le monde. (1) Je n'entre point dans le démêlé que le cardinal Baronius veut avoir avec Illiricus touchant ce schisme. (2) Illiricus veut qu'Eulalius fut le véritable évêque et Boniface l'intrus et l'usurpateur; au contraire, l'histoire des papes veut que Boniface soit le véritable évêque, et Eulalius le faux pape, cela nous importe peu. Ce qui est certain c'est que Simmachus, gouverneur de Rome pour l'empereur Honorius, étoit favorable à Eulalius, (3) qu'il écrivit à l'empereur qu'Eulalius étoit le véritable évêque, et que Boniface étoit mal élu et entré par violence. Je ne vois pas pourquoi nous n'en croirions pas un homme présent et qui a vu les choses; mais encore une fois on en croira ce que l'on voudra. Il suffit pour notre but de savoir que ce schisme partagea la ville de Rome et la cour de l'empereur, qu'il y eût de grandes séditions dans Rome, que Simmachus lui-même, gouverneur de Rome, y pensa perdre la vie, et que l'empereur Honorius d'abord chassa Boniface, reçut Eulalius, qu'ensuite il les interdisit tous deux, et ordonna que l'évêque de Spolète vint faire le service à Rome jusqu'à

(1) L'an 418 sous Honor.

(2) Illrister ecclés.

(3) Epistol. Simm. apud Baron. Tom. 5. an. 418.

ce qu'un Sinode eut choisi l'un ou l'autre, ou les eût déposés tous deux pour en choisir un troisième; et de plus il déclara que désormais si pareille chose arrivoit, qu'on en élut deux tout à la fois, ni l'un ni l'autre des élus ne seroit évêque de Rome, mais qu'on en choisiroit par son ordre un troisième à l'exclusion des deux autres. Par parenthèse, il est bon de remarquer qu'en ce temps-là les papes ne détrônoient pas les empereurs, mais que les empereurs détrônoient les papes, les interdisoient, les reléguoient, les exiloient et faisoient faire leur office par d'autres. Dans la suite, le parti de Boniface prévalut sur celui d'Eulalius, si ce fut par brigue ou par des voyes canoniques, l'on n'en peut rien savoir de certain, et nous n'avons pas grand intérêt à nous en instruire. Ce que l'on doit remarquer dans l'histoire des papes et des antipapes, c'est que celui qui est demeuré le dernier sur le trône et qui a trouvé moyen d'en chasser l'autre, a toujours passé pour le vrai pape, et celui qui a été malheureux a été regardé comme un intrus. (1)

La grandeur de l'évêque de Rome s'augmentoit d'une année à l'autre par la décadence de l'empire romain, car les papes bâtissoient leur empire sur les ruines de celui des

(1) L'an 498. sous Théod. Roi d'Italie.

précédens. Celui de Simmaque et de La
sur la fin du cinquième, fut plus funes
celui d'Eulalius et de Boniface. Sim
fut élu l'an quatre cent quatre vingt d
en la place d'Anatase II. Le patrice
et un grand nombre de sénateurs romai
traires à cette élection, firent élire La
Les deux partis s'en allèrent à Ravenn
recevoir le jugement de Théodoric, roi
régnant en Italie. Il ordonna que celui
voit été élu par le plus grand nombre
et le premier, demeureroit dans le sié
par ce jugement le parti de Simmaqu
demeurer victorieux. Mais celui de L
ne se voulut pas rendre, et malgré l'
nance de Théodoric, le schisme dura p
cinq ans. Les partisans de Laurent po
diverses accusations contre Simmaque

il y eut du sang répandu, (1) les maisons furent pillées, et dans cette guerre sainte on fit toutes les violences qui se font dans les guerres profânes. Théodoric fut obligé de députer un commissaire pour connoître des crimes, dont Simmachus étoit accusé. L'année suivante Théodoric jugea que sa présence étoit d'une absolue nécessité pour appaiser ces désordres, c'est pourquoi il se transporta à Rome. (500) Mais sa seule présence ne put entièrement éteindre ce grand feu, tellement qu'il fut obligé d'assembler un concile à Rome, qui fut appellé Sinodus, *Palmaris* du lieu appellé Palmaria où se tint l'assemblée: (502) dans ce concile, Laurent fut déposé comme un anti-pape et ensuite envoyé en exil; Simmaque fut justifié des crimes et particulièrement de l'adultère, dont il étoit accusé. Par les actes du même concile, il paroît que les partisans du pape Laurent avoient attaqué le pape Simmaque par des voyes de violence, qu'ils l'avoient voulu assassiner, qu'ils avoient tué plusieurs prêtres et plusieurs laïques, et que les religieuses avoient été arrachées de leurs cloîtres, dépouillées nues et fouettées publiquement. (2) Cela fait voir quelle étoit dès lors la face de l'église romaine, et quels troubles le papisme naissant causoit dans le monde; il

(1) Anast. biblioth. in vita Simmachi.
(2) Anast. in Simmacho.

ne faut pas s'étonner s'il en a causé de si
ribles quand il a été entièrement formé.

Sous le règne d'Athalaric il se fit un n
veau schisme. Dioscore fut élu évêque de I
me (1) contre Boniface II. Mais la mort
Dioscore termina cette grande affaire qui n'
roit pas eu de moins fâcheuses suites que
précédentes. Boniface foudroya les cend
et la mémoire de son antagoniste. Mais un
pe défit ce qu'un pape avoit fait. Agapet
son décrêt, déclara absous Dioscore, qui
s'en trouvoit ni pis ni mieux dans l'autre m
de pour ces sentences rendues pour et con
lui. Il n'est pas nécessaire que nous nous ar
tions sur le schisme de Silverius et de Vig
parce que ce schisme fut peut-être l'ouvr
de Bélisaire et une affaire d'état, à laquelle
papisme n'eut point de part. Le fameux Bé
saire avoit repris Rome et une grande par
de l'Italie sur les Goths: (538.) Vitiges
des Goths assiègeoit Rome pour la repren
sur Bélisaire; Silvére, évêque de la ville,
accusé d'avoir des intelligences avec le
Goth, et sur ce prétexte Bélisaire le chassa
l'envoya en exil où il mourut. Vigile fut
en sa place et passa pour un anti-pape tou
temps que Silvére vécut dans son exil (2

(1) L'an 530.

(2) L'an 540.

Mais ce qu'il y a d'admirable dans les historiens du papisme, c'est que ce Vigile qui durant la vie de Silvére avoit été selon eux un méchant pape, un intrus, un ambitieux et presque un scélérat, devint un bon pape et un excellent homme après la mort de Silvére, parce que le clergé romain le reconnut pour tel. Il paroit que dans ce temps-là, les empereurs conservoient encore sur les évêques de Rome la puissance que les rois exercent sur leurs sujets, c'est de les pouvoir dépouiller de leurs biens s'ils ne leur sont pas fidèles. Et les évêques de Rome comme les autres, etoient soumis à ce droit des empereurs. C'est pourquoi, sans attendre la mort de Silvére, nous pouvons reconnoître Vigile pour légitime évêque de Rome puisqu'il l'étoit par la volonté de Justinien qui étoit alors empereur.

Durant la querelle des iconoclastes et des iconolâtres (1), il arriva un grand bruit à Rome pour la possession de ce siège. Paul I, mourut l'an 767, et Toton duc de Nepy, fit mettre à sa place Constantin son frère. Mais il y avoit une autre cabale dans Rome qui se rendit maîtresse de la ville à la faveur des troupes qui lui furent envoyées par le roi des Lombards. Toton duc de Nepy, combattit pour son frère et pour lui, mais la fortune ne

(1) Anast. in Stephan 4. 7676.

lui ayant pas été favorable il fut défait ses troupes. Constantin fut déposé, on a les yeux avec la dernière inhumanité à à ceux de son parti dont on put se maître. Ainsi la ville sainte devint en occasion comme en beaucoup d'autre champ de bataille et un échafaut, où la té et la barbarie jouèrent d'horribles tra Si l'évêque de Rome n'avoit été en ce là que ce qu'étoient Linus et Clétus temps après les apôtres, on n'auroit pandu tant de sang pour occuper cette (834.). Nous ne savons pas les particu du schisme qui arriva après la mort d chal I. Mais l'histoire nous dit en g qu'Eugène ayant été élu par la plus partie des nobles, le peuple ne voulai souscrire à cette élection, (1) il se fit tre pape appellé Zinzinne. A cette occa y eût des dissensions horribles dans R et telles que l'empereur Louis le débo fut obligé d'y envoyer Lothaire son fils collégue à l'empire pour pacifier ces dif qui déchiroient les entrailles de la vil Rome. Le schisme qui arriva l'an 855, pas long, mais il fut violent (2) com rapporte Anastase le bibliothécaire. Lé

(1) Author-rerum gest. Lud. Imper.

(2) In Benedicto 3. 855.

ıourut, Benoit III fut mis à sa place, mais ar la faveur de Louis II empereur, Anasta-ɜ fut élu contre Benoit. Et l'histoire dit que ɜt Anastase vint à Rome, qu'il se rendit maî-·e de l'église de St. Pierre, qu'il brisa les nages, les brûla, renversa les autels, se rendit ıaître de la personne de Benoit, le déposa et ։ mit en prison. La sédition ne dura que trois ›urs; car Anastase qui ne fut pas soutenu fut ontraint de céder la place à Benoit. C'est là image de la conduite des grands du siècle ui combattent pour leurs dignités à qui sup-lantera son compétiteur.

Nous pourrions bien passer par dessus le Xe siècle et faire grace dans cet endroit à nos dversaires à cause de leur sincérité. Nous au-ons bien de la peine à dire de leurs papes en e siècle, plus de mal qu'eux mêmes n'en di-ɜnt. Baronius appelle ce siècle Xe, un siècle e *fer* (1) à cause de sa stérilité en bonnes hoses, un siècle de *plomb*, à cause de sa lai-eur, un siècle *d'obscurité et de ténêbres*, à ause de la profonde ignorance du clergé. Ro-ıe et le siège de son évêque dans ce Xe siècle ırent un théâtre de fureur et d'impuretés. ıes papes se chassoient les uns les autres, 'excommunioient, s'étrangloient et s'assassi-oient. Les factions de Rome et de la Tosca-

(1) Baron. ad. an. 900.

le tyrans. Mais à des tyrans monstrueux
ces messieurs nous avouent que c'étoie
monstres d'impudicité, et que deux fam
putains Marozia et Theodora faisoient
faisoient les papes à leur gré. Nos parti
doivent pas trouver mauvais que nous
buions ces désordres au papisme; si le
me n'avoit pas fait du pape un grand
terrien, son siège n'auroit pas été l'ob
l'ambition des grands, et le sujet de t
cruels démêlés. Il n'auroit pas non pl
souillé par tant de crimes et occupé pa
de monstres. Les plus méchans dans le
de sont presque toujours ceux qui y occ
les plus grandes dignités, parce que le
est un moyen qui ouvre assez le chem
grandeur. Si le papat n'étoit pas deven

de malhonnêtes gens que nous en trouvons dans le catalogue des papes.

La nécessité que nous nous sommes imposée de mettre à la vue du public un abrégé des désordres causés par les schismes, fait que nous ne saurions passer par dessus ce X[e] siècle sans parler du schisme de Jean XII, et de Léon VIII. Ce Jean XII, étoit au rapport des historiens un des hommes du monde le plus infâme. Etant fils de la fameuse Marozia la concubine du pape Sergius et la plus fameuse débauchée de son siècle, il pouvoit bien être pape et petit fils de pape, car en ce bienheureux siècle les papes se succédoient de père en fils. Tout au moins étoit-il né d'une couche incestueuse de Marozia avec Albert marquis d'Étrurie, qui couchoit avec la mère et avec la fille. (1) Digne fils de tels père et mère, il étoit, dit l'histoire, fornicatenr, adultère, incestueux, violant les femmes impunément, profâne, sacrilège, blasphémateur, impie, dissolu et débauché au souverain degré, consumant sa vie à la chasse et avec des femmes perdues. L'empereur Othon I, vint en Italie pour la délivrer de ses tyrans; après les avoir chassés, il trouva qu'il n'avoit rien fait pour la république s'il ne la délivroit du plus grand monstre qu'elle eut dans son sein,

(1) Luit. pr. lib. 6. Rheg.

c'étoit Jean XII. Il fit donc assembler un concile et ayant déposé ce bon pape, il mit Léon VIII à la place. Ici Baronius s'emporte d'une manière terrible contre l'empereur Othon et contre son concile; le premier est un tyran, le second est un conciliabule et une assemblée de schismatiques, parce qu'ils avoient osé toucher à ce vénérable pape Jean. Ce n'est pas qu'il n'avoue dans toutes les formes que ce pape étoit un sélérat achevé. Mais il forme ce jugement contre l'empereur Othon sur le canon, *si papa*, qui dit que si le pape devient fils de la géhenne et qu'il entraîne aux enfers une multitude innombrable de gens après lui, on ne doit pourtant pas entreprendre de le juger, parce qu'il est jugé de tout le monde; et qu'il ne peut être jugé de personne. Il falloit donc selon les canonistes, laisser vivre paisiblement Jean XII, avec ses chiens, ses putains et ses bardaches, et attendre en patience le joug du grand jugement pour y obtenir la condamnation de ce pape qui, en qualité de pape, ne pouvoit être jugé de personne. C'est une affaire que nous laisserons démêler à ces Messieurs: ils ne sont pas tous de même avis là-dessus. Au moins le père Maimbourg trouve bon qu'Othon I, ait fait déposer Jean XII, comme indigne du Pontificat. Mais notre affaire ici, c'est de voir les troubles horribles

ue ce schisme causa. Jean XII, qui ne pou-
oit être haï des romains parce que chacun
me son semblable, et qu'alors la ville sainte
oit une Babylone, une Sodome et une Gomor-
 tout ensemble, eût bientôt regagné le cré-
it que l'empereur Othon lui avoit fait per-
re. Il souleva les romains contre Othon, le-
uel avec peu de gens fut obligé de se défen-
e dans Rome même, pour sauver sa vie de
orrible conspiration qu'on avoit formée
ntre lui. Il vint assez facilement à bout de
tte populace nourrie et amollie dans l'usage
s plus brutales voluptés; et en fit faire un
rnage furieux. Voilà le premier fruit du
hisme. L'empereur Othon victorieux de la
ahison des romains, les réduisit autant par la
ouceur que par la force, et croyant par sa clé-
ence avoir bien pourvu à la sûreté de Léon
III, son pape, quitta Rome et s'en alla
oursuivre la conquête de l'Italie. Mais aussi-
t qu'il fut sorti de cette ville, Jean XII fit
continent rentrer les bourgeois de Rome
ans ses intérêts par le moyen de leurs fem-
es dont il étoit fort aimé à cause de ses dé-
auches: le peuple Romain se souleva, chassa
 pape Léon VIII, qui eut bien de la peine à
 sauver. Si on l'avoit attrapé il auroit eu le
ême sort que ses amis à qui l'on coupa aux
ns la tête, aux autres les mains et les doigts,

rompue. Le schisme et les malheurs du
me ne cessèrent pas pour cela. Les roma
voulurent point reconnoître pour leur é
ce Léon VIII, que l'empereur Othon
fait créer, ils en élurent un autre qui fi
pelé Benoit V. Mais l'empereur revint s
pas, assiégea Rome, la réduisit aux der
extrêmités par la famine, la prit, l'obl
recevoir Léon VIII, déposa Benoit et l'e
na en Allemagne. C'est ce Benoit qu
compte aujourd'hui à Rome pour le vra
successeur de Jean XII et prédécesse
Jean XIII, car pour Léon VIII, on ne le
regarder que comme un intrus et un anti
parce qu'on ne reconnoit plus à Rome l
rité de l'empereur Othon (964.), et
n'y redoute plus ses armes. Le schism

qu'on avoit élu avec son consentement. L'empereur fut obligé de repasser une seconde fois en Italie (966.), il se rendit maître de Rome et y fit pendre les magistrats et les auteurs de la révolte. Voilà des troubles assez considérables et assez de sang répandu pour un seul schisme.

L'empereur Othon ne fut pas plutôt expiré que le schisme recommença. Benoit VI, avoit succédé à Jean XIII (973.). Les romains ne craignant plus Othon I, qui etoit dans le tombeau, voulurent secouer le joug et de l'empereur Othon II, et du pape Benoit. Un nommé Francon se fit pape sous le nom de Boniface VII, et pour n'avoir pas la peine de déposer Benoit VI, dont il venoit d'occuper la place, il l'étrangla. Mais la faction des comtes de Tuscanelle et des marquis d'Etrurie, voisins de Rome, se réveilla : ils se remirent en possession de l'avantage que l'empereur Othon leur avoit ôté, (974.) c'est de faire des papes à leur gré, de leurs amis ou de ceux de leurs femmes. Ils chassèrent Boniface VII, et mirent dans le siège un de leurs parens qui prit le nom de Benoit VIII, et fut vrai pape, reconnu pour tel encore aujourd'hui : non qu'il ait été canoniquement élu, mais parce qu'il demeura le plus fort, et qu'avec le secours de ses parens il tint le siège neuf ans.

paisible possesseur et y mourut. Pend
temps-là, Boniface VII, l'autre pape,
Constantinople, ainsi l'église romaine
vanter d'avoir eu un pape résident ac
ment dans l'église grecque. Mais comı
autorité étoit là fort mal reconnue et q
étoit qu'en refuge, il revint en Italie a
qu'il crut y pouvoir faire quelque ch
sollicita ses amis qui agirent avec tant
cès qu'après bien du sang répandu (1)
meura le plus fort. Jean XIV, avoit
après la mort de Benoit VII. Bonifac
revenu de Constantinople, le prit, le
prison et l'y fit périr comme il avoit d
périr Benoit VI, son prédécesseur : ma
se donner le plaisir de la diversité, au lie
avoit fait étrangler celui-là, il fit mou
lui-ci de faim dans un misérable cacho
exposer son corps mort sur un pont à
te de la citadelle. Mais il n'eût pas le
de règner longtemps après son rétabliss
car il mourut d'une mort subite, et c
même qui l'avoient aimé durant sa vie
craignant plus quand il fut mort, don
cent coups de poignard à son cadavre
trainèrent dans les rues. Ainsi finirent l
me et la vie de Boniface VII. Le nom n'y
heureux, car celui qui porta depuis

(1) Baron ad ann. 984.

de Boniface VIII, eût une vie et une mort qui ne ressemblent pas mal à celles-ci, puisqu'il vécut comme un lion et mourut comme un chien. Voilà d'effroyables maux pour un seul schisme, deux papes qui meurent de mort violente sans compter le sang de tant de citoyens répandu. Il est juste que le papisme qui a fait les évêques de Rome si grands se charge de tout cela; car jamais il n'en arrivera autant pour la cure de Neuilly.

La même ambition et la même passion d'être assis sur un siège qui commençoit à s'élever au dessus de celui des rois, fit un troisième schisme dans le même siècle. L'empereur Othon III, imitant son grand-père, après avoir établi à Rome un pape qui avoit pris le nom de Grégoire V, s'en étoit retourné (996) en Allemagne. Mais il fut bientôt obligé de revenir en Italie parce qu'un nommé Jean Philagatus évêque de Plaisance, voulut être pape et s'appuya du tyran Crescentius qui s'étoit emparé de Rome durant l'absence de l'empereur. Pour vîder cette querelle il fallut qu'Othon III, revint avec une grande armée qui couvrit l'Italie et qui vint assiéger la ville de Rome (998.). On la prit. Grégoire V, qui s'étoit retiré en Allemagne, en revint avec son protecteur, entra dans son siège par le suffrage de vingt-cinq ou trente mille soldats. Il en

CHAPITRE X.

Schismes de Benoit VIII et de Grégoi de Benoit IX, de Jean XXI, de Sil III et de Gratien, de Nicolas II et d noit X, d'Alexandre II et de Cada de Grégoire VII et de Clément II Gelase II et de Grégoire VIII, d'Inn II et d'Anaclet, d'Alexandre III et tor IV, de Jean XXII et de Pierre baria.

Les armes des empereurs n'étoient

son prédécesseur Othon pour appaiser les troubles qui étoient à Rome à l'occasion d'une double élection qui se fit après la mort de Sergius IV. (1012) Les uns élurent par le crédit et l'autorité des comtes de Tuscanelle un homme de cette maison qui prit le nom de Benoit VIII. Les seigneurs de Tuscanelle et d'Etrurie étoient en possession depuis un siècle de mettre des scélérats dans le siège romain. Celui-ci nétoit pas tel qu'avoient été les autres, cependant la plupart des romains n'en voulurent point venant d'une si mauvaise main. Ils firent un autre pape qui prit le nom de Grégoire sixième. Le parti de ce dernier fut le plus fort par la voye des armes et par l'effusion du sang. Benoit fut obligé de s'enfuir en Allemagne auprès d'Henri qui le ramena l'année suivante en Italie avec une bonne armée et le rétablit à Rome. Jamais le seigneur Jésus-Christ n'auroit pensé que ses vicaires dussent ainsi lui succéder et se succéder les uns aux autres par tant de combats, et que l'on dut conquérir son trône à la pointe de l'épée comme celui des Césars. Et c'est une chose assez singulière qu'on se fraye le chemin au souverain sacerdoce par le pillage, par le meurtre et par l'effusion du sang.

L'on prétend que la faction des comtes de Tuscanelles et d'Etrurie avoit bien ren-

contré en faisant le pape Benoit VIII. Mais ils ne furent pas si heureux dans la promotion de leur fils Benoit neuvième qui succéda à Jean XX son oncle, (1033) car l'on avoue que c'étoit l'un des hommes du monde le plus infâme et le plus débauché. Le cardinal Benno dans la vie d'Hildebrand nous dit que ce Benoit étoit sorcier, qu'il sacrifioit aux démons dans les bois et qu'il attiroit l'amour des femmes par des sortiléges. Il fut pourtant durant plus de dix ans la bouche sacrée par laquelle Dieu rendoit ses oracles et le juge infaillible des controverses. (1) Mais au bout de ce temps-là le peuple romain se lassa de lui; ou pour mieux dire une autre faction de scélérats comme la première, gagnée par l'argent de Jean, évêque de sainte Sabine, créa cet évêque-pape sous le nom de Silvestre III, qui fut l'anti-pape de Benoit IX. Ainsi Rome devint le champ de bataille des deux papes; mais bientôt il y en eut trois. (2) Car Benoit IX qui trouvoit que le pontificat ne lui étoit plus commode pour la satisfaction de ses brutales voluptés, parce qu'il étoit toujours obligé à être en garde contre son anti-pape, vendit son sacerdoce à un autre scélérat nommé Jean, lequel il consacra pour pape et se retira dans la maison d'Alberic, (1044) marquis

(1) Otho Frising lib 6. Leo Ostiensis.
(2) [illegible] in ann. 1044.

l'Etrurie, son père, pour y mener une vie oisive et consacrée à la débauche. Mais il se lassa bientôt de n'être plus rien, honteux de sa lâcheté il reprit les armes pour défaire ce qu'il avoit fait. Il revint à Rome, se rendit maître du palais de Latran et se refit pape après s'être défait lui-même de son pontificat. Alors il y eut trois papes dans trois églises différentes, Benoit neuvième dans l'église de St. Jean de Latran, Silvestre III dans l'église de St. Pierre; et dans l'église de Ste. Marie majeure, Jean qui devoit s'appeler Jean vingt et unième; car il y en avoit eu déjà vingt. Et dans cet heureux siècle de *fer*, de *plomb*, de *ténèbres*, de Pontifes incestueux et adultères, les papes aimoient extrêmement le nom de Jean, en moins de cent ans il y en avoit eu dix. Ce qui fut le plus singulier dans ce schisme, c'est que ces trois papes, après s'être bien battus, jugèrent qu'il y avoit bien de la folie à se battre pour une place qui étoit assez grande pour eux trois. Ils partagèrent le butin qui venoit des divers royaumes soumis au saint siége, l'un prit les revenus du patrimoine de St. Pierre, un autre ce qui revenoit du royaume d'Angleterre, le troisième se réserva une autre portion, et chacun d'eux trouva que de ce qui lui étoit échu, il avoit de quoi vivre fort honnêment à son aise, en

grand seigneur, en entretenant force et force concubines. Outre le schisme voit là dedans quelque chose de bien p lier qui pourroit servir de matière à d nes réflexions. Cela vaut bien la Papesse ne, dont ces Messieurs se défendent ta fut un grand plaisir au ciel de voir à Christ trois lieutenans-généraux en te lieu d'un, et un grand repos à l'église eut su en jouir, d'avoir trois chefs en bo telligence. Ce fut à l'occasion de cet l'église qu'un hermite envoya ces tro rimés à l'empereur Henri III.

Imperator Henrice, omnipotentis
Vinea Sunamitis, nupsit tribus ma
Dissolve connubium, et triforme dub

C'est là ce siége qu'on nous veut fai pecter comme celui de la divinité.

Sans doute ces trois papes auroient temps joui fort doucement de la chaire Pierre dans une bonne paix, n'étoit qu vint un quatrième plus fin qu'eux ; c'é prêtre nommé Gratien que le P. Main appelle *un saint prêtre. Ce saint pr* cheta le Pontificat des trois autres à deniers comptans, et les laissa jouir partie des biens ecclésiastiques afin d'a quatrième avec le nom de pape, auq *trois* autres renoncèrent, s'en tenant a

venus, qui étoit la seule chose qu'ils cherchoient. Mais ce *saint prêtre*, qui s'appela Grégoire VI, et qui par dévotion avoit acheté le pontificat pour délivrer l'église de ce grand scandale n'eut pas le bonheur de jouir longtemps des fruits de sa dévotion. (1046) Car l'empereur Henri le noir vint et le fit déposer comme simoniaque pour mettre en sa place un allemand Saxon, évêque de Bamberg, qui prit le nom de Clément III. L'empereur retournant en Allemagne, prit avec lui son pape pour le mettre à l'abri des persécutions des romains qui n'aimoient pas les papes allemands, mais la mort lui fit trouver un autre asile. Et après sa mort, Benoit IX rentra dans le siége pour la troisième fois; il en fut chassé par un pape, nommé Damase II, que l'empereur envoya tout fait d'Allemagne. Ce Damase ne vêcut dans le siége que vingt trois jours, et Benoit rentra pour la quatrième fois en possession du pontificat. Mais enfin il en fut expulsé par Brunon, évêque de Toul, que l'empereur Henri III envoya à Rome pour être pape sous le nom de Léon IX. Ainsi finit ce schisme, le plus honteux qu'on ait jamais vu dans le siége romain.

Dans ces siècles, dix ans ne se pouvoient à peine passer sans un schisme. (1049) Il en arriva un moins violent que le précédent après

la mort d'Étienne X. Les marquis d'Etrurie, en possession depuis longtemps de faire des papes, ne pouvoient souffrir que les empereurs les dépouillassent de ce beau privilége. C'est pourquoi durant la minorité de Henri IV, (1) roi de Germanie et futur empereur, ils prirent leur temps quand Etienne fut mort, de mettre sur le siége épiscopal de Rome, Jean Mincius, évêque de Vélitre, leur parent. Mais Hildebrand, si connu dans l'histoire sous le nom de Grégoire VII, qui commençoit à être fort puissant à Rome, forma une cabale opposée et fit élire Gerard, évêque de Florence, qui fut nommé Nicolas II. Ce Nicolas excommunia, et par le secours du duc de Toscane terrassa de telle manière le pauvre Benoit X, qu'il ne put s'en relever.

L'église romaine ne fut pas trois ans sans voir un nouveau schisme qui fut plus long et plus sanglant que l'autre. (1061) Le précédent finit l'an 1059, et le suivant se fit l'an 1061. Hildebrand qui s'avançoit en crédit, et qui vouloit ôter aux empereurs le droit de nomination à l'évêché de Rome, (2) fit élire contre le gré de l'empereur Henri III, un Anselme, évêque de Luques, auquel il fit prendre le nom d'Alexandre II. L'empereur qu

(1) L'an 1058.

(2) Pierre Damien Cardin. d'Ostie in Dial. Herm. contract in coniuis, etc.

sa cour à Bâle, et qui avoit assemblé
évêques d'Allemagne pour choisir un
e propre à être pape, fut bien en colère
que Hildebrand avoit fait faire à Rome;
ır contrecarrer ce pape romain, les é-
s d'Allemagne et de Lombardie élûrent
ous, évêque de Parme, qui prit le nom
ıorius II. Cadalous vint à Rome pour
er le siège, Alexandre fut obligé de se
r chez le duc de Toscane et entre les
le la princesse Béatrix, mère de Mathil-
a grande amie des papes et sur tout de
ɔire VII. En même temps toute l'Italie
pour et contre ces deux papes. Hono-
I avoit pour lui la faveur de l'empereur,
ɔonne partie des évêques allemands et
les forces de la Lombardie. Rome qui
t être le prix du vainqueur se vit divisée
chirée par les factions qui étoient dans
urailles et environnée de plusieurs gran-
·mées qui désoloient ses campagnes. Au
ıencement, Honorius battit ses ennemis;
Godefroi, duc de Toscane, lui déroba le
de sa victoire, battit ses troupes, les
en pièces et les dissipa. Ainsi le pape
rius cessa d'être pape parce qu'il ne fut
ıssez puissant pour se maintenir, et
ındre II fut à l'église romaine un *époux*
ng. (1063) Honorius ne se rendit pour-

tant pas, il revint, il rentra dans Rome et se rendit maître du Palais du Vatican à la faveur de son ami Cencius, gouverneur du château Saint-Ange. Aussitôt que le peuple en fut averti il prit les armes, Rome se vit toute en feu et pleine de séditions, mais le parti d'Honorius succomba encore une fois, l'anti-pape se sauva dans le château Saint-Ange où on le tint assiégé deux ans. Pendant ce temps-là le schisme duroit toujours, les allemands étoient pour le pape que leur empereur avoit fait. Mais enfin l'on trouva moyen de débaucher au pape Honorius ses amis et de lui ôter même l'amitié et la faveur de l'empereur, qui étant encore enfant vouloit tout ce qu'on lui inspiroit. Pour conclusion Honorius fut déposé par un concile d'italiens et d'allemands, (1067) quand il se vit abandonné de tous ses amis il mourut et en mourant il fit cesser ce schisme qui étoit le quatrième de ce siècle-là.

Le cinquième fut formé par le terrible attentat de Grégoire VII, (1) qui excommunia et déposa l'empereur Henri IV en le privant des royaumes de Germanie et d'Italie : L'empereur, pour lui rendre le change, fit faire un autre pape, ce fut Guibert, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de Clément III. Grégoire VII fut déposé par les évêques allemands

(1) L'an 1080. Usperg. Chron. Baron. ad ann. 1080.

à Brixen dans le voisinage de Trente, comme sorcier, simoniaque, parjure, rebelle, criminel de lèze-majesté et perturbateur du repos public. Clément III s'en alla à Ravenne faire le pape en attendant qu'il put aller sûrement à Rome. L'empereur le vint prendre pour l'y mener l'année suivante avec une bonne armée, (1081) mais qui ne fit pas tout ce qu'il voulut parce qu'il trouva que Grégoire VII avoit pris ses sûretés et avoit tiré un grand secours de sa bien-aimée Mathilde. Les années suivantes (1082) (1083) furent plus heureuses pour l'empereur et pour son pape Clément III, car Henri IV prit la ville de Rome et Grégoire fut obligé de se sauver dans le château Saint-Ange, où il demeura assiégé. Il est vrai que Robert de Guiscard, duc de la Pouille, vint l'en tirer avec une armée, mais tout ce qui lui en revint fut un fâcheux exil, durant lequel il mourut à Salerne de la manière que nous avons vu ci-devant. Henri se trouvant maître de Rome, (1084) y établit le pape Clément III et lui laissa une bonne garnison pour se maintenir. (1085) Après la mort de Grégoire VII le schisme continua, car sa faction élut Victor III, qui fut installé à Rome sur le trône de St. Pierre, durant l'absence de Clément III l'autre pape. Celui-ci revint à Rome quelque temps après

avec de bonnes troupes, et en chassa Victor le nouveau pontife, qui se sauva et s'en alla excommunier à Bénévent, le pape Clément III et tôt après il mourut. (1087) Par sa mort le schisme ne cessa point, car il eut pour successeur celui qui prit le nom d'Urbain deuxième, célèbre par la première croisade qu'il fit publier. C'est le troisième pape sous l'antipape Clément III, (1088) dont la bonne fortune les dévoroit les uns après les autres. Cette bonne fortune l'accompagna jusqu'à l'an 1093. Car en ce temps-là l'empereur qui l'avoit soutenu, ne pouvant plus le secourir à cause que l'Italie s'étoit révoltée contre lui sous son propre fils Conrad, (1093) il tomba, fut chassé de Rome et n'y rentra jamais. Il mourut au commencement du pontificat de Paschal II, qui succéda à Urbain, à l'heure qu'il se croyoit prêt de rentrer dans le siége à la faveur de ses armes, par lesquelles il ravageoit toutes les campagnes aux environs de Rome. (1100) Ainsi finit ce schisme après avoir duré 20 ans, pendant lesquels il fut encore bien répandu du sang. (1119)

Un autre recommença bientôt après, par la même occasion, c'est par le dessein que les papes faisoient de s'assujettir les empereurs par des entreprises continuelles (1) sur

(1) Usperg. Chron. Paudul. Euggen. in vita Ludov. gross.

leur autorité. Nous avons vu comme Henri V avoit eu la lâcheté d'abandonner son père Henri IV, et de se déclarer contre lui dans cette juste querelle qu'il avoit soutenue contre les papes pour les droits de l'empire, et qu'aussitôt qu'il fut empereur paisible après la mort de son père, il se répentit de sa lâcheté, et soutint ses privilèges et les droits de sa dignité avec autant de vigueur que ses prédécesseurs. Cette vigueur le rendit l'objet de la persécution des papes (1); Paschal II, lui manqua de parole par plusieurs fois et l'empereur l'en châtia en le chassant de Rome, de laquelle il se rendit le maître, et s'y fit couronner par Maurice Burdin archevêque de Braga. Paschal eut pourtant le plaisir de revenir à Rome et d'y mourir l'année suivante. Après sa mort, la cabale ennemie des empereurs élut Gelase II. Les Fragipanes qui étoient dans les intérêts de l'empereur Henri V, furent bien étonnés de ce qu'on n'avoit pas eu d'égard à leur recommandation pour un sujet qui étoit de leurs amis. Et là-dessus selon l'esprit de fureur alors dominant à Rome, ils s'en allèrent avec une troupe de gens armés, se saisirent du nouveau pape, lui donnèrent cent coups de pieds et d'éperons, le trainèrent en prison chez eux, et traitèrent à peu près de

(1) L'an 1117.

reur. Mais au milieu de ces désordres, l
reur arriva lui-même avec l'élite de la
rie de son armée; son arrivée releva le
ge à son parti, Gelase faillit à être arr
ne se sauva qu'à peine, et abandonna
de Rome à ses ennemis, qui de Mauric
din archevêque de Braga, lui firent u
pape. Cet anti-pape qui se nomma G
VIII se fortifia dans Rome, et Gelase
ses amis pour y rentrer. Les princes
mands furent pour Gelase, l'empereu
Grégoire, et ces deux grandes puissan
partageoient l'Italie, la désolèrent pa
armées qui combattoient pour la ca
deux prêtres. Toute la vaillance des p
Normands de la Pouille ne put pourtan
ser Grégoire VIII de la ville de Rome
pape Gelase ne trouvant plus de sûr

Italie, rentra dans Rome, en chassa Grégoire et l'assiégea avec une bonne armée dans la ville de Sutry : d'où il faisoit continuellement des courses sur le territoire de Rome, et désoloit toute la campagne. Enfin il s'en rendit le maître, Grégoire tomba vif entre ses mains. On revêtit ce misérable anti-pape de peaux de chèvres sanglantes, on le traîna par la ville de Rome, en le chargeant d'injures et de coups, et enfin on le jeta dans la noire prison de quelque monastère où il périt misérablement. Ainsi finit ce schisme (1121) mais ce ne fut pas sans avoir causé de terribles désordres, des pilleries, des embrasemens, des meurtres, et toutes les suites naturelles de la guerre.

L'orgueil et la division ne sont guères l'un sans l'autre, (1130) car où tout le monde veut règner il faut nécessairement se battre à qui règnera. (1) C'est pourquoi il étoit comme impossible que ce siège où l'on n'aspiroit que par un principe d'orgueil, ne fut cause de divisions perpétuelles. L'église romaine ne fut pas dix ans en paix qu'elle se vit déchirée par un nouveau schisme. Honorius II, avoit succédé à Calliste II (2), et quand Honorius fut mort, ceux à qui appartenoit le droit d'élection se partagèrent (1130). Une

(1) Baron, Petrus Diacon, lib. 4. Plat. in Innoc. II.
(2) L'an 1124.

partie élut Innocent II, l'autre partie élut Pierre de Léon qui prit le nom d'Anaclet. Ce dernier eut la plus forte voix des romains, il eut pour lui Roger duc de Calabre et de la Pouille, auquel il donna le titre de roi de Sicile. Ainsi Innocent II, fut obligé d'aller chercher un asile hors de l'Italie. Baronius dit que ces deux papes furent élus le même jour, mais Platine rapporte la chose un peu différemment. Il dit qu'Innocent II, incontinent après son élection, entreprit une guerre contre Roger duc de Sicile, qui s'étoit emparé de la Pouille après la mort de Guillaume, le dernier de la famille des Guiscards. Roger qui se sentoit grand seigneur par la jonction de la province de Naples à la Sicile, voulut avoir le titre de roi et souhaitoit que le pape le lui donnât. Non seulement Innocent II le lui refusa, mais il entreprit de lui arracher la ville de Naples dont il s'étoit emparé depuis peu. Cela ne réussit pas à Innocent. Il eut de l'avantavantage au premier combat, mais il fut battu au second et la défaite fut si entière que le pape demeura prisonnier avec tous ses cardinaux. C'étoit une chose fort ordinaire dans ce siècle-là et fort édifiante de voir des papes à la tête des armées, plonger leurs mains sacerdotales dans le sang. Platine ajoute que pendant que le pape Innocent II, étoit dans cette

expédition qui lui réussit si mal, les romains élurent pour pape Pierre de Léon. Innocent II, délivré de sa prison de Naples, voulut revenir à Rome, mais il trouva la place prise, il s'enfuit en France, se mit sous la protection de Louis VI, dit le gros, et de St. Bernard qui étoit alors l'oracle de la France. Il se tint un Concile à Étampe où St. Bernard engagea les évêques de France à prendre le parti d'Innocent II, contre Anaclet; de son côté Anaclet assembla un concile à Rome dans lequel il excommunia Innocent et tous ses adhérens. C'étoit excommunier bien des gens tout à la fois (1), car Innocent avoit dans ses intérêts une grande partie de l'Europe, et l'empereur même; ce qui dans ce temps-là étoit une chose assez rare, de voir un empereur bien avec un pape. Lothaire, qui étoit alors l'empereur règnant, ramena Innocent II à Rome et se fit couronner par lui, ce qui donna lieu à la peinture dont nous avons parlé, qui offensa si fort l'empereur Fréderic de Souabe. Anaclet occupoit pourtant encore le Vatican et le château St. Ange d'où il ne put être chassé (1133). De sorte que tout aussitôt que Lothaire s'en fut retourné en Allemagne; Anaclet, soutenu de Roger qu'il avoit fait roi de Sicile tout exprès pour l'avoir à sa dévotion, chassa Innocent, s'em-

(1) Loth. II.

para par armes de toutes les villes de l'éta ecclésiastique ; et le pape Innocent se retira Pise, où il se consola en tenant un concile dans lequel il excommunia Anaclet et tous se partisans Jusques ici tous ces démêlés s'étoien poursuivis par les armes et par conséquent pa la violence et par l'effusion du sang selon l'e prit de l'évangile des papes, mais la conclusion fut encore bien plus sanglante. L'empereur Lothaire revint en Italie au secours du pape, avec deux grandes armées, à la tête de l'une desquelles Innocent se mit, ces deux armées ravagèrent l'Italie et particulièrement le royaume de Naples, les villes furent prises, la campagne fut désolée, la Pouille et une partie de la Calabre furent subjuguées et conquises sur Roger, roi de Sicile ; le tout pour la querelle de ces deux papes qui furent cause par leur schisme de mille désolations. (1138) Anaclet acheva de terminer cette querelle par sa mort, et Innocent pour confirmer les suites de sa victoire tint un concile, qui fut appelé le dixième œcuménique et le second de Latran. (1139)

Après cela, l'église romaine fut environ vingt ans sans schisme, c'étoit beaucoup en ce temps là. (1) Il y en eut un grand et considérable après la mort d'Adrien IV, qui avoit eu ces fu rieu

(1) Baron. in hunc ann, et sequent, Radev. etc. Platin.

ieux démêlés avec le grand empereur Fréleric Barberousse, au sujet de la question savoir si les empereurs tiennent l'empire des papes. La cour de Rome étoit divisée en deux parties, l'une étoit contre l'empereur et l'autre étoit pour lui. La cabale opposée aux empereurs, élut un nommé Roland, qui se fit appeler Alexandre III. Celui-là même, comme nous avons vu, qui avoit soutenu à Fréderic que les empereurs tenoient l'empire des papes. Les partisans de l'empereur au contraire élurent le cardinal Octavien, qui se nomma Victor IV. Et comme ce dernier avoit la faveur du sénat et du peuple, il malmena son compétiteur, lui arracha de vive force le manteau pontifical et s'en revêtit. Il se fit créer et consacrer pape dans Rome, et Roland qui avoit pris le nom de Alexandre III, fut obligé de s'aller faire consacrer à cinq ou six lieues de Rome dans un lieu appelé Nympha. L'Europe se vit encore divisée et partagée entre ces deux papes. L'empereur Fréderic, en qualité d'empereur, se voulut rendre maître de ce différent et le faire décider par un concile, lequel il convoqua à Pavie. (1) Les deux papes y furent cités, Alexandre n'y voulut pas comparoître, Victor y plaida sa cause et la gagna, (2) après avoir prouvé qu'il

(1) L'an 1160.

(2) Radev. liv. 2. cap. 55 et 67.

O.

avoit été le premier installé et proclamé sans aucune opposition du parti de R L'élection d'Alexandre III fut donc dans ce concile de Pavie, l'Allemagne talie furent pour son compétiteur, et la ce et l'Angleterre furent pour lui. Voic encore une fois l'Europe aux mains pou évêques ; Alexandre se sauva en Frar tint un concile à Tours, (1162) où il e munia et Fréderic et Victor. En Itali tor tint son concile à Lodi, où il excom aussi Alexandre et tous ses fauteurs. (1 mourut l'année suivante, et le schism tinua dans son successeur. Car les car élurent après lui, Gui de Crème, qui nom de Paschal III. Ce second pape dans son obéissance les mêmes provinc avoient obéi à Victor IV, et parce qu'A dre III revenu en Italie, lui débaucho partie des italiens et même s'étoit emp Rome, l'empereur Fréderic I passa er avec une grande armée pour le soutenir. Il livra la bataille à une armée de trent romains, qui tenoient pour Alexandre défit. En suite de cette victoire, il entra phant dans Rome et y rétablit Victo avantage que Victor remporta sur Alex coûta bien cher à l'Italie et à l'Aller L'armée des romains périt par les arn

allemands, et celle des allemands périt par la peste. Ainsi la querelle de ces deux prêtres ambitieux fit mourir une infinité d'hommes. La ruine de l'armée allemande fit reprendre le courage au parti d'Alexandre, l'Italie fut déchirée, ville contre ville, province contre province, les uns pour et les autres contre Victor, qui mourut à Rome et laissa sa place à un troisième anti pape, (1169) ce fut l'abbé de Strume qui prit le nom de Calliste III. L'empereur Fréderic fit un cinquième voyage en Italie pour soutenir ce troisième anti-pape. Dans ce dernier voyage Fréderic fut moins heureux que dans les précédens. (1174) Le parti qui tenoit pour Alexandre gagna sur lui une grande bataille dans la Lombardie. (1175) Ce qui le reduisit à faire la paix avec Alexandre III de la manière que nous avons vue ci-devant. L'anti-pape Calliste III vit mourir son autorité par la paix qui se fit entre Fréderic et Alexandre: après avoir tenu son siége premièrement à Rome et ensuite à Viterbe, (1177) il fut obligé de se dépouiller de sa dignité, et de laisser Alexandre seul maître du pontificat. Ce dernier schisme dura plus que les guerres du calvinisme du siècle passé, et donna lieu à tant de combats, de siéges et de batailles que peut être n'en trouveroit-on pas davantage dans ces guerres que l'on attribue aux protestans.

Je ne crois pas qu'il soit fort nécessaire de nous arrêter sur le schisme de Pierre Corbaria, (1328) que l'empereur Louis de Bavière fit créer anti-pape à Rome contre Jean XXII. Ce que nous en avons dit dans l'histoire des entreprises des papes sur le temporel des empereurs suffit. Parce que les horribles agitations qui troublèrent en ce temps-là l'Italie, ne furent point causées par cet anti-pape ni pour ses intérêts, ce fut un fantôme que Louis de Bavière éleva pour faire peur à Jean XXII, mais qui ne fit ni peur ni mal, et disparut incontinent. Ce pauvre homme après avoir porté le nom de pape un peu plus d'un an, vint y renoncer la corde au col aux pieds de Jean, qui s'assura de sa personne et le retint prisonnier dans son palais d'Avignon. (1330) Ainsi n'ayant rien de considérable à dire de ce schisme nous pouvons passer au dernier et au plus grand de tous: c'est celui qui a duré plus de cinquante ans, pendant lesquels l'église romaine avoit un pape à Avignon où en Espagne et l'autre à Rome. Où étoit alors le siége de l'infaillibilité, et la bouche par laquelle le ciel prononce ses décisions et ses arrèts? C'est ici que toute la théologie de Rome est à bout. Hors de l'église il ne sauroit y avoir de salut, ceux qui sont dans le schisme sont hors de l'église, et

par conséquent il n'y a pas de salut pour eux, voilà leur principe. Durant ces cinquante ans toute l'Europe étoit partagée, la moitié nécessairement étoit dans le schisme, car de ces deux papes régnans, il ne pouvoit y en avoir qu'un vrai : l'autre étoit schismatique, excommunié, fils de la géhenne et chef des réprouvés, lesquels il menoit aux enfers avec lui. Cependant le sieur Maimbourg avoue que dans l'un et l'autre parti il y avoit de très honnêtes gens, même *des saints*, *des saints à révélations et à miracles.* (1) Il faut donc qu'il y ait eu des saints et *des saints à miracles et révélations* qui ayent été damnés, parce qu'ils étoient hors de l'église en qualité d'excommuniés et de schismatiques. Ces Messieurs se tireront de cette difficulté quand il leur plaira. Mais avant que de faire des réflexions il faut faire l'histoire.

---

(1) Hist. du grand schisme liv. 1.

CHAPITRE XI.

Abrégé de l'histoire du grand schisme cident sous Urbain VI, Boniface IX nocent VII, Grégoire XII d'une pa Clément VII, Benoit XIII et Pierre gnos de l'autre : et Alexandre V et XXII d'un troisième parti.

PHILIPPE le Bel croyoit avoir fait un coup d'avoir obligé les papes à venir en ce tenir leur siége à Avignon. Les entre de Boniface VIII lui firent craindre que bition de la cour de Rome ne jeta la F dans le déplorable état où elle avoit j retenu l'empire depuis près de trois cent C'est pourquoi après avoir mis Boniface à la raison, selon que nous l'appreno l'histoire, il voulut avoir les papes so main s'imaginant qu'il les retiendroi plus aisément dans leur devoir. Mais c seil réussit mal pour la France, la cc Rome transportée à Avignon remplit le r me de mille impuretés, et l'épuisa par l'a des papes et de leur clergé. Car c'est d temps-là que furent inventées les an les réservations, les indults et mille

moyens que la cour romaine trouva pour attirer de l'argent, et dont on a voulu tant de fois se délivrer du depuis sans en avoir pu venir à bout. M. de Mézerai est court là-dessus, mais il est bon : (1) *Le séjour de la cour de Rome en Francey a introduit*, dit-il, *trois grands désordres, la simonie fille du luxe et de l'impiété, la chicane exercice de gratte-papiers et gens oiseux, tels qu'étoient une infinité de clercs fainéans qui suivoient cette cour; et un autre exécrable dérèglement à qui la nature ne sauroit donner de nom.* Après cela qui doutera que ce ne soit la cour sainte, (2) et que le pape ne soit *sa sainteté par excellence*? Clément V fut le premier qui transporta le siége papal de Rome à Avignon : c'étoit une grande folie de quitter une ville comme Rome, qui étoit à lui pour demeurer dans une ville comme Avignon qui ne lui appartenoit pas; car alors cette ville étoit encore à Charles, roi de Sicile. Mais il s'étoit engagé à Philippe le bel de faire cela, sans quoi il n'auroit pas eu les voix des françois dans l'élection. Après lui, six papes tinrent leur siége au même lieu d'Avignon, durant l'espace de soixante et quatorze ans selon la supputation de Platine, Jean XXII, Benoit XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain

(1) Abregé etc. dans la vie de Philippe le bel.
(2) L'an 1305.

V et Grégoire XI, tous françois et la
limousins. Les italiens qui se voyoient
du papat par les françois par une po
de près de quatre vingts ans, se désespé
firent tous leurs efforts pour ramener
en Italie. (1) Ils poussèrent en avant u
que que Grégoiré XI vouloit obliger
sidence; qui répondit au pape, toi q
obliger les évêques à résider au milieu
troupeaux, pourquoi as-tu abandonné
et pourquoi demeures-tu hors de la
est naturellement ton siége. On préte
cette pointe le piqua, on employa mê
sainte, et une *sainte à révélations et à m*
ce fut sainte Catherine de Siène, afin
changement fut autorisé par un pr
Tous ces moyens réussirent, Grégoire
tablit son siège à Rome, en mouran
qu'il avoit été trompé par ces révélatic
tendues, et exhorta ceux qui l'assis
la mort de s'en donner de garde. I
fonds, la véritable raison du retour de
à Rome fut la politique, qui a toujou
premier mobile des mouvemens de la
Rome. L'état ecclésiastique s'en allc
du, Rome menaçoit de secouer le jo
les florentins levoient déjà l'enseigne
rebellion en faveur de toute l'Italie co

(1) Platin.

papes. C'est pourquoi Grégoire onzième, après avoir régné sept ans à Avignon, vint rétablir son siège à Rome où il mourut peu de temps après, bien fâché d'avoir quitté la France, et des peuples souples et obéissans pour se remettre entre les mains des romains qui durant l'absence des papes, avoient pris l'habitude d'être maîtres et ne la pouvoient quitter.

Après la mort de Grégoire XI, les cardinaux françois eussent bien voulu élire un homme de leur nation. Mais le peuple romain persuadé qu'un pape françois retourneroit tenir son siège en France, contraignit par armes et par menaces le collège des cardinaux de faire un pape italien. L'on choisit donc parce qu'il le fallut, Barthelémy archevêque de Bary (1) qui prit le nom d'Urbain VI. Cet homme dur et naturellement violent voulut exercer un empire tyrannique sur les cardinaux, déjà fort mécontens de ce qu'on leur avoit ôté leur liberté dans l'élection, ce qui les obligea à se révolter contre lui. Les cardinaux françois se retirèrent d'abord à Anagnie ville de l'état ecclésiastique, déclarèrent à Urbain VI, qu'ils ne le reconnoissoient point pour vrai pape et lui défendirent d'agir en cette qualité parce qu'il s'étoit fait élire par violence. Ensuite ils firent révolter les trou-

(1) Théod. à Niem, lib. 1. Ciacon. Platin. etc.

pes qui étoient au service d'Urbain, il
tèrent avec Jeanne reine de Naples pou
gager dans leurs intérêts et pour se pr
une retraite où ils pussent élire un autr
en sûreté. Il n'y avoit auprès d'Urba
trois cardinaux qui étoient italiens :
peu, mais cependant ces trois représe
une nation. Les autres cardinaux r
étoient tous français, n'étant que d'u
tion, ils craignoient que cela ne fo r
préjugé contre l'élection qu'ils alloien
Ils travaillèrent donc à débaucher ce
cardinaux qui étoient demeurés atta
Urbain, et ils en vinrent à bout par
insigne fourbe qui ait jamais été faite (
firent rendre à chacun de ces trois car
en particulier une lettre secrète par la
on promettoit de le faire pape aussitô
seroit arrivé à Fondi, qui étoit le l
royaume de Naples où l'on devoit faire
tion. En même temps on avertissoit
d'eux de tenir la chose secrète, afin q
deux autres n'en eussent point de jalou
ne traversassent pas le dessein qu'on a
ne sais comment on n'a pas honte de p
re de semblables actions : le sieur Main
qui ne se fait point une affaire de passe
silence ce qui n'est pas avantageux à la

(1) Théod. à Niem, lib. 1 cap. 9.

qu'il favorise, devoit ce me semble avoir supprimé cet endroit de l'histoire si honteux aux cardinaux français et au pape qu'ils élurent, pour lequel il se déclare si ouvertement.

Il est facile à croire que les trois cardinaux italiens arrivèrent bien promptement et bien échauffés à Fondi, attirés par un si puissant leure. Mais ils furent bien étonnés et bien surpris quand ils virent peu de jours après qu'on élut dans le conclave Robert cardinal de Genève (1) qui prit le nom de Clément VII. Ainsi Urbain VI se vit en tête un anti-pape cinq mois après son exaltation. Rien au monde n'est si singulier que la manière dont le sieur Maimbourg traite cette matière; et pour n'être pas le seul qui la traite ainsi, la chose n'en est pas moins admirable. Le monde se partagea, incontinent les royaumes et les états de l'Europe choisirent pour leur pape les uns Urbain VI, et les autres Clément VII. Il est certain que l'un des deux fut un anti-pape et ses sectateurs furent des schismatiques. Cependant par un milieu fort surprenant, le sieur Maimbourg déclare que les uns ni les autres n'étoient schismatiques (2). *Que les foudres et les anathêmes que les deux papes lançoient réciproquement l'un contre l'au-*

(1) L'an 1378. 2 de Septem.

(2) Hist. du grand schisme etc. liv. 1 p. 93.

tre, et contre tous ceux qui suivoient *contraire au leur, ne faisoient nul m* *sonne.* Puisqu'il n'y avoit point alors matiques, il n'y avoit point d'anti-p il est constant que tous ceux qui ad un anti-pape sont schismatiques se théologie. S'il n'y avoit point d'anti y avoit donc deux vrais papes: Jésu avoit deux lieutenans et l'église trois Je dirois au sieur Maimbourg ce qu'il à un autre : *S'il croit au rapport de* *naux il doit reconnoître Clément,* *veut pas qu'on y croye, il faut qu'* *pour Urbain.* Et en effet il se décla ouvertement contre Urbain comme c pape intrus, créé par une pure vi par la fureur du peuple romain, abs contre les canons, cependant il ne que ce soit un anti-pape. Pourquo qu'il seroit obligé de dire comme nou Ste. Catherine de Siène, *sainte à re* *et à miracles*, qui soutenoit Urbain schisme étoit une fourbe, et une d'illusions, de fausses visions et de fa cles. Mais dit le père Maimbourg, cha son parti étoit dans la bonne foi, e que le pape auquel il obéissoit étoit quement élu. Et que fait cela, ne qu'être dans la bonne foi pour n'être

matique ni hérétique? Selon cela nous ne sommes plus dans l'hérésie ni dans le schisme, car nous sommes dans la bonne foi. Qui a jamais ouï dire qu'une ignorance non invincible dans une chose de fait mette les gens en sûreté et les garantisse de schisme ou d'hérésie? N'étoit-il pas notoire que les romains avoient forcé les cardinaux les armes à la main à élire un pape italien? Et ce qu'on appelle la violence n'est elle pas entièrement opposée à ce qu'on appelle des élections canoniques? C'est un terrible embarras que celui où se trouvent les dévôts défenseurs de ce chef qui est le lien et le centre de l'unité! De part et d'autre on voit des saints à miracles et à visions, car Clément, pape d'Avignon, qui ne vouloit en rien être inférieur à son concurrent, se fit aussi un saint à miracles: et comme Urbain avoit sa sainte Catherine de Siene il voulut avoir son béat Pierre de Luxembourg, de bien meilleure maison à la vérité que la sainte du pape italien, mais beaucoup plus jeune et moins autorisé; car ce Pierre de Luxembourg par les miracles duquel Clément voulut soutenir la vérité de son pontificat, n'avoit que dix-huit ans quand il mourut. Sans doute le saint esprit étoit d'intelligence avec la mauvaise étoile de l'église pour entretenir le schisme et pour retenir les hommes dans l'ignorance de la vé-

rité et du bon parti. Ces gens qui veule
ger entre deux eaux, être pour tout le
et ne se déclarer contre personne, sont suj
jeter dans des embarras d'où ils ne pe
sortir. Nous en avons plus d'un exem
ce siècle dans les démêlés qu'on y a vus r
veller sur les matières de la grace,
d'autres points.

Le premier fruit de cette division
rupture dans le corps de l'église latine
la France, l'Espagne, l'Ecosse furent
béissance de Clément VII, qui vint en
tablir son siège à Avignon; l'Italie et l
magne tinrent pour le pape séant à F
Le second, fut les anathêmes et les ex
munications mutuelles, car les deux pa
manquèrent pas de s'excommunier mut
ment avec tous leurs adhérens. Le troi
fruit fut une bonne guerre qui coûta bi
sang à l'Italie. Le pape Clément VII
encore en Italie, ses gens tenoient le ch
Saint-Ange, et l'autre pape étoit maît
reste de la ville. Ainsi dans Rome mên
deux partis étoient continuellement aux
et il en coûtoit toujours du sang. En n
temps on faisoit la guerre à la campagne
ment mit aux champs les troupes brét
et gasconnes que les cardinaux avoien

(1) L'an 1379.

révolter contre Urbain. Les romains sortirent de leur ville pour donner bataille à ces troupes, et furent battus à la campagne avec une fort grande perte des leurs. Les bretons et les gascons victorieux entrèrent dans Rome, portèrent la terreur jusques dans le Capitole et dans le Vatican, tout fut désolé, ruiné et brûlé jusqu'aux portes de la ville; et ceux qui étoient dans le château Saint-Ange de l'autre côté, tuoient de dessus leurs remparts et faisoient des sorties qui réduisirent cette ville aux dernières extrêmités. Le pape Urbain VI, pour se venger de ces insultes qu'on lui faisoit et au dedans et au dehors, fit faire main-basse sur tout ce qui se trouva d'ultramontains à Rome, prêtres, femmes et enfans, rien ne fut épargné; ils étoient à la vérité fort innocens, gens qui étoient à Rome ou par curiosité, ou par dévotion, ou pour avoir des bénéfices, mais n'importe; c'étoit toujours se venger. Peu de temps après, ce même parti d'Urbain prit bien une vengeance plus utile et plus glorieuse. Urbain fit une bonne armée des troupes de Lombardie (1379), de celles que lui avoit envoyé l'empereur Wenceslas (1) et de vieilles bandes aguerries d'un certain Jean Acut, fameux capitaine qui louoit ses troupes à celui qui donnoit le plus d'argent.

(1) Platine, Sabell. Théodor à Niem.

Cette armée rentra dans Rome, obli
les partisans de Clément à se retirer
château Saint-Ange, où on les assiége
près et on les réduisit à la dernière ex
L'armee de Clément s'approcha de Ro
secourir la citadelle qui tenoit pour
pour attirer les romains à la bataille
donna, mais avec un succès funeste
de Clément ; le comte Alberic de Balb
commandoit l'armée du pape Urbain
de Rome et tailla en pièces l'armée
ment avec un si grand carnage qu'à
échappa-t-il quelques uns pour deme
sonniers. Ce fut en cette occasion, di
Maimbourg, qu'on vit les tiares ponti
passer sur le ventre les unes aux aut
gles contre aigles, romains contre r
(1) ce fut là qu'on répandit en abon
sang chétien pour le trône de ce roi
rituel que Jésus-Christ n'a établi a
église qu'en versant tout son sang po
lut de tous les hommes, et en pacifia
choses au ciel et sur la terre. Ne trou
pas Monsieur, que celui qui fait cet
xion a bonne grace de nous venir re
que nous avons établi le règne de no
vel évangile par le fer et par le feu.

Cette victoire d'Urbain réduisit Cl

(1) Hist. du grand schisme l. 1 p. 138.

de grandes extrêmités ; de Fondi, où il avoit demeuré depuis son élection, il se sauva à Naples. Mais la bonne fortune de son antagoniste le suivoit par-tout, l'autorité de Jeanne Reine de Naples ne le put mettre en sûreté ni le garantir de la fureur du peuple de cette ville, qui se déclara pour Urbain contre la reine et contre Clément. Tout ce que purent faire et le pape et la reine dans cette sédition populaire fut de se sauver dans un château, d'où Clément quitta la partie à Urbain, lui abandonna l'Italie, se retira en France et enfin se posa dans la ville d'Avignon. La reine de Naples ayant trouvé moyen de châtier et de reprimer, (1379) les rebelles, employa ses troupes contre Urbain et continua de désoler toute cette partie de l'Italie qu'on appelle l'état ecclésiastique, jusqu'aux portes de Rome. (1) Les romains las d'être mangés par les deux armées se voulurent défaire de leur pape qui étoit la cause que leur pays étoit devenu le théâtre de la guerre. Ils se révoltèrent contre lui, essayèrent de l'empoisonner, et ne l'ayant pu faire, ils voulurent l'assassiner et forcèrent pour cela son palais. La bonne fortune plutôt que sa sagesse le sauva de leurs mains, et appaisa cette fureur populaire sans que personne s'en mêlât. En

(1) Anna. Rayn. ad ann. 1379.

même temps les deux papes, l'un à Rome et l'autre à Avignon, se fulminèrent de nouveau et publièrent une croisade avec indulgences plénières à tous ceux qui prendroient les armes contre l'anti-pape et contre ses adhérens. (1) Les historiens nous apprennent que cela fut cause d'un nombre infini de maux, de meurtres, de pilleries et d'assassinats: car pour gagner des indulgences, ces misérables aveuglés se croisoient les uns contre les autres dans un même pays et dans une même ville et se faisoient une cruelle guerre; de sorte que ce schisme eut une maligne influence qui causa de terribles désordres dans tout l'Occident.

Mais l'un des plus grands fut (2) les désolations et les révolutions qui arrivèrent au royaume de Naples. Urbain pour se venger de la reine Jeanne, qui avoit pris le parti de Clément, l'excommunia, la dépouilla de ses états et les donna à conquérir à Charles de Duras, parent de la reine et de même maison qu'elle. Ce misérable prince qui même devoit hériter de Jeanne le royaume de Naples, pour s'avancer de quelques jours la possession de cette couronne se laissa gagner par Urbain. Et ce pape pour lui donner le moyen de payer son armée, fondit les croix d'argent

(1) Théod. à Niem, lib. 1.

(2) Rayn, annales in ann. 1381.

: d'or, les calices et les statues des saints dont : métal et la matière furent trouvés de quel- ue valeur. Il fallut que les bons saints de pa- ιdis qui ne s'étoient pas mêlés de cette af- ire en pâtissent pourtant. Et bienheureux rent les saints qui n'étoient que de bois et de erre, car ce furent les seuls qu'on épargna arce qu'on ne put en faire de la monnoye. harles de Duras chargé de ces saintes reliques, : la guerre avec un très grand succès. Il vint Naples avec une bonne armée, mais il n'eut as besoin de s'en servir, car les habitans e la ville lui ouvrirent les portes, et se ré- oltèrent contre leur reine. Cette princesse it assiégée et l'armée qui la venoit secourir ous la conduite d'Othon son mari, ayant été éfaite absolument, taillée en pièces et Othon ui même pris, elle fut obligée de se rendre discrétion au vainqueur. Ce méchant hom- ne, ministre des passions et de la vengeance 'Urbain VI, après avoir gardé cette grande eine prisonnière huit mois, la fit inhumai- ement étrangler dans sa prison. Voilà des uits de l'énorme ambition des papes, les uites naturelles du papisme, et les actions es dévots du saint siège. Ainsi périt cette eine descendue de la race de Charles d'An- ou, frère de St. Louis, à qui les papes a-

(1) Theodoric à Niem.

voient donné le royaume de Naples, quel
pes ôtèrent à la petite fille de son peti
ce qui fait voir que ces usurpations et ce
treprises des papes n'ont pas toujours été
suite. C'est ainsi que cette reine fut]
de la foiblesse qu'elle avoit eue d'alién
faveur des papes du comté de Provenc
beau comtat et la ville d'Avignon. Cette
mort ne fut pas la punition de ce qu'elle
adhéré à Clément comme l'ont publié le
tisans d'Urbain. Mais on peut la reg
comme un châtiment de l'humeur alti
superbe de cette reine, qui ne voulut j
qu'Othon de Brunswick son quatrième m
roi de Naples, et ne le traita jamais que
me le premier de ses sujets, jusqu'à l'en
en ambassade à Rome, rendre homma
pape en son nom. Tous ceux qui da
royaume de Naples avoient tenu le pa
Clément, ne furent guères mieux traité
les chargea de fers, on les jeta dans de
prisons et on les fit périr de misère.

Jeanne, reine de Naples, voyant la pu
te ligue que le pape Urbain faisoit
elle, et le don qu'il avoit fait de ses
Charles de Duras, de son côté avoit a
Louis, duc d'Anjou, fils de France,
de Charles cinquième, et l'avoit fait
tier de tous ses états. Ce prince se mit

r de venir défendre les états, dont il devoit
e héritier, et la reine de laquelle il devoit
iter. Mais il tarda trop, c'est pourquoi
te pauvre princesse eut le temps d'être dé-
uillée de son royaume et privée de la vie.
r près de deux ans s'écoulèrent avant que
uis, duc d'Anjou, entrât dans le royaume
Naples. Le pape Clément l'envoya donc
mme son chevalier chargé de richesses, se
ttre pour lui contre Urbain, comme Ur-
in avoit envoyé Charles de Duras, chargé
l'or et de l'argent de Rome, se battre con-
la reine de Naples. Mais la fortune étoit
r-tout contraire à Clément. Louis, duc
Anjou, couronné roi de Naples par le pape
ément VII, mena misérablement périr en
lie une armée de soixante mille hommes,
hes des dépouilles de toute la France.
arles de Duras ne voulut jamais donner
x françois le plaisir de se battre, il se ren-
rma dans ses villes, il abandonna la cam-
gne aux françois qui l'eurent bientôt déso-
e et qui périrent enfin de misère, en faisant
rir avec eux un million d'autres hommes.
ouis, duc d'Anjou, (1384) y mourut lui-
ême d'une misérable maladie contagieuse
i consuma une partie de ceux qu'il avoit
enés avec lui. Ce prince qui étoit passé en
pays, le plus riche prince du monde, étoit

si pauvre au bout de deux ans que quand mourut il n'étoit habillé que de toile pei et pour vaisselle il n'avoit qu'une tasse d' gent. Les misérables restes de son armée chappés de la famine, de l'épée et de la pes revinrent en France en mendiant leur pa Voilà déjà une infinité d'hommes qui périr pour cette querelle des deux papes, mais n'est rien en comparaison de ce qui périt d la suite. Car de là sont venus ces droits q les rois de France prétendent avoir sur royaume de Naples. Ce Louis, duc d'Anj à qui Clément VII, pape ou anti-pape, c nous importe peu, avoit donné le royau de Naples, mourut, et laissa à ses hériti ce vain titre de roi de Naples, qui se con va dans sa famille jusqu'à Charles IV, qui rita de René roi de Sicile et de Naples, et m rant sans enfans, laissa son titre et ses dr à Louis XI, lequel il institua son héritier 1481. Et c'est ce qui a tant de fois fait] ser des armées en Italie, où elles sont mi rablement péries : d'où vient ce proverbe l'Italie est le tombeau des françois. C'est schisme de Clément et d'Urbain que la Fı ce doit imputer toutes ces pertes, et l'It toutes les horribles désolations qu'elle a s fertes pendant près de deux cents ans, du lesquels elle a été le champ de bataille e prix du victorieux.

Ce n'étoit pas assez à Urbain de faire jouer es sanglantes tragédies dans l'Italie, il fit ncore publier une croisade en Angleterre oyaume de son obédience, contre la France qui étoit de l'obédience de Clément : Henri Spenzer, évêque de Norwik, fut la trompette le cette sédition. Il assembla une armée de ingt ou trente mille croisés, (1383) se mit à eur tête et se fit général d'armée comme faisoient les évêques d'alors, dignes généraux le l'ante-christ. Avec cette armée de pélerins et de soldats de Jésus-Christ il vint fondre sur a Flandres, qui étoit pourtant pays d'obédience d'Urbain, pour lequel il avoit pris les armes. Là il fit périr un grand nombe de misérables, et y vit aussi périr son armée de croisés. Encore autres torrens de sang répandus par ces vicaires de Jésus-Christ, qui n'a pas versé d'autre sang que le sien.

Le pape Urbain qui se trouvoit si bien du service que lui rendoit le royaume de Naples sous la conduite de Charles de Duras, (1) qu'il en avoit mis en possession, crut qu'il en tireroit encore davantage d'utilité s'il pouvoit s'en rendre absolument le maître en le faisant posséder en tout ou en partie par son neveu. En donnant à Charles l'investiture de ce beau royaume, par un traité il l'avoit

(1) Theod. à Niem Secret. de ce même pape.

obligé d'en promettre une grande part
neveu. Il voulut que le nouveau roi de
exécutât ce traité. Dans cette vue il
Naples, où sa présence donna lieu à d
velles tragédies dans lesquelles ce pap
lui-même un très fâcheux personnage.
les de Duras le fit arrêter et le fit men
sonnier dans un château : (1383) en y
conduit par les gens du roi de Naples
excommunioit tout en chemin faisant, à
et à gauche. Mais malgré toutes ces
munications il fallut marcher, et quan
les le tint en lieu de sûreté il ne le laissa
aller qu'il ne l'eut mis hors d'état par
veaux traités de rien entreprendre po
neveu sur le royaume de Naples. Il le
même assez long-temps dans une honne
son à Naples. (1) Mais enfin comme lui
fut obligé de sortir pour aller contre so
pétiteur Louis, duc d'Anjou, pendant
sence le pape lui échappa et s'alla me
sûreté dans le château et dans la ville
cera, (1384) qui avoit été cédée à son
dans ce royaume de Naples. Ce fut là
bain vit une étrange révolution, il dé
une partie faite contre lui entre le
Naples et ses cardinaux, (2) qui à ce

(1) Theod. à Niem,
(2) Gobellinus.

l'un des domestiques de ce pape qui a écrit son histoire, n'avoient pas moins dessein que de le faire brûler comme hérétique. Ce qui est certain c'est que Charles et les cardinaux vouloient se défaire de ce tyran. Mais ils furent prévenus, la conjuration fut découverte, les pauvres cardinaux furent saisis, jetés dans de noires prisons, brisés sur des tortures et sur des gênes. Charles de Duras de son côté fit souffrir mille cruels supplices aux ecclésiastiques qui tenoient pour Urbain. Le pape l'excommunia, le déposa, le dépouilla de ses états, le cita à répondre devant lui du crime de félonie, dont il l'accusoit comme un vassal rebelle, en même-temps il mit la ville de Naples sous l'interdit. Charles comparut devant le pape avec une armée avec laquelle il l'assiégea et prit jusqu'à la première enceinte du château de Nocera. Urbain réduit aux dernières extrêmités se défendoit dans la forteresse par les armes spirituelles, faute de meilleures. Tous les jours trois fois il paroissoit à une fenêtre du château, d'où il excommunioit à chaque fois les assiégeans au son de la clochette et en éteignant des cierges renversés. N'est ce pas là jouer une véritable comédie, et exposer la religion à la moquerie, je ne dis pas des infidèles et des incrédules, mais des *sages et des honnêtes* gens ? Toutes ces excom-

munications réitérées trois fois le jour n
péchoient pas les assiégeans d'avancer l
travaux, et n'auroient pas garanti Ur
d'un triste sort, si par le moyen des tro
que les françois avoient encore en Itali
n'eut été enlevé de cette forteresse, qui
roit été son tombeau comme elle étoit sa
son. Ces françois comme attachés au
Clément étoient grands ennemis d'Urb
mais ils étoient encore bien plus grands e
mis de Charles de Duras, roi de Naples.
pourquoi pour lui faire dépit et pour pro
des trésors qu'Urbain avoit avec lui, ils
treprirent de le tirer du château de Noce
y réussirent. Voilà bien des troubles et
des combats, et comme ils ont tous leur s
ce dans ce schisme des papes, il a été f
propos de les représenter au public,
qu'il en fasse une opposition aux préte
troubles causés par le calvinisme.

Parce que je m'attache précisement
troubles qui sont nés de ce schisme, je ne
lerai pas de ceux qui n'ont pas une étroite
son avec lui. C'est pourquoi nous ne di
rien des circonstances de la mort de Ch
de Duras, qui laissa le royaume de Na
pour aller usurper la couronne de Hong
où il fut malheureusement assassiné et t
selon ce qu'il méritoit. Mais il est essent

l'histoire des troubles causés par ce schisme, de remarquer qu'après la mort de Charles de Duras, roi de Naples, la reine sa veuve fit incontinent proclamer roi, Ladislas son fils âgé de sept ans. Clément VII ne voulut pas perdre l'occasion de cette minorité pour exciter de nouveaux troubles dans ce royaume de Naples, afin d'en chasser une famille qui lui étoit ennemie et qui avoit soustrait le royaume de son obéissance. Il envoya Othon de Brunsvik, mari de la veuve reine Jeanne, qui fit soulever ce royaume en faveur de Louis II, duc d'Anjou et roi titulaire de Naples, fils de ce Louis aussi duc d'Anjou, auquel Clément avoit donné ce royaume à conquérir et qui dans cette entreprise avoit perdu la vie. Le dessein de Clément réussit admirablement d'abord. La ville de Naples étoit cruellement déchirée par quatre ou cinq factions entretenues par les partisans des deux papes et des deux jeunes rois Ladislas, fils de Charles, et de Louis fils de Louis. Ces factions désoloient cette malheureuse ville et la baignoient de sang. Clément profitant de cette division par les intelligences qu'il entretenoit dans la ville se fit livrer une des portes par laquelle Othon de Brunswik fit entrer une armée. Et en même temps le pape Urbain, qui avoit son parti et ses troupes dans le royaume de Naples, faisoit en-

trer sous la conduite de Raimond des Ursins d'autres gens par la porte Capuane. De sorte que d'un côté on entendoit des soldats entrant par l'une des portes de la ville qui crioient vive *le pape Clément et le roi Louis*, et de l'autre il entroit d'autres troupes qui crioient *vive le pape Urbain et le roi Ladislas*. On peut juger quelle étoit alors la face de Naples, et en quel état ces deux vicaires de Jésus-Christ réduisirent cette belle et grande ville. Elle devint un effroyable théâtre de toutes sortes de violences, les partisans et les troupes d'Urbain furent battus, Raimond des Ursins qui les conduisoit eut bien de la peine à se sauver, après avoir vu ses soldats mourir à ses pieds. Tous ceux qui avoient favorisé le parti de Charles de Duras contre Louis d'Anjou, et celui d'Urbain contre Clément furent massacrés, pillés et dépouillés. Ce royaume se vit donc encore une fois soumis à Clément, le pape d'Avignon. Urbain, le pape d'Italie, étoit alors à Gènes et à Luques d'où il foudroyoit ses ennemis, faisoit publier des croisades, contre Clément et contre Louis. Pour monnoye à payer les troupes il promettoit des indulgences, mais on commençoit un peu à revenir de cette folie, et il ne se trouva personne qui voulut aller faire la guerre à ses dépens, pour ces lettres de sûreté d'entrer en paradis que

ce pape distribuoit et offroit si libéralement. Il tenta par d'autres armes de recouvrer le royaume de Naples, mais elles ne lui réussirent pas mieux, ainsi après avoir bien tourné dans toutes les villes d'Italie il vint mourir à Rome l'an 1389.

Ses cardinaux dont chacun espéroit être pape ne voulurent point laisser mourir le schisme avec Urbain ; ils lui donnèrent pour successeur Boniface IV, qui foudroya le pape d'Avignon comme avoit fait son prédécesseur. Il fut plus heureux que lui dans le dessein de reconquérir le royaume de Naples ; car il cassa tout ce qu'Urbain avoit fait contre Ladislas, fils de Charles de Duras, il le fit couronner roi de Naples. (1390) Louis II qui en étoit alors en possession y vint et passa en Italie, où après s'être fait voir il s'en retourna en France. Durant son absence le pape Boniface avec le jeune Ladislas chassa encore une fois les françois de ce royaume et s'en rendit le maître. C'est ainsi que la fureur et l'ambition des papes faisoient de cet état un théâtre de perpétuelles révolutions, au dépens des misérables peuples qui étoient pillés, tués et massacrés. Ce Boniface IX eut aussi le bonheur d'étouffer les ombres de liberté qui étoient demeurées aux romains depuis que les papes s'en étoient rendus les maîtres. Il fortifia les

citadelles du château St. Ange et du Capitole pour retenir les romains en leur devoir.

Ce fut dans les années suivantes que l'on commença à se remuer en France et dans la plûpart des royaumes de l'Europe pour trouver des moyens d'éteindre ce schisme si scandaleux. (1391) Les universités, les théologiens, les moines, les grands, les rois, les cours, les savans et ceux qui ne l'étoient pas, tout s'en mêla. Ce ne furent que consultations, qu'écrits, que harangues, qu'ambassades, que négociations, qu'intercessions auprès des deux papes, pour les obliger à céder, à renoncer à leur pontificat et à se soumettre à un concile général. Mais rien n'y fit, chacun d'eux vouloit être pape. Comme je n'ai dessein de rappeler dans la mémoire des hommes simplement que les troubles causés par ces schismes, sur-tout ceux qui produisirent des guerres et de l'effusion du sang : je laisse à part tous ces mouvemens qui ne produisirent que des paroles perdues, des pas inutiles et de l'encre répandue.

Il faut seulement se souvenir en passant que la proposition que l'on fit à Clément pape d'Avignon, de renoncer au papat pour la paix de l'église le fit mourir de douleur l'an 1393. Les cardinaux d'Avignon qui n'avoient pas moins de passion de devenir pape que ceux

de Rome, ne voulurent pas non plus éteindre le schisme ; ils élurent un successeur à Clément, ce fut le célèbre Pierre de Lune qui se fit appeler Benoit XIII. Cet homme ambitieux et superbe au de-là de toute imagination, avoit donné des promesses très solennelles avec de grands sermens à tous les rois de l'obédience d'Avignon, que pour la paix de l'église il renonceroit au pontificat quand on le jugeroit à propos. Mais il se moqua de tous ses sermens, il s'accorda même avec Boniface IX, pape de Rome, et ils arrêtèrent entr'eux que l'on ne parleroit plus de cession, mais que chacun maintiendroit ses droits et se conserveroit dans la possession où ils étoient. Les négociations recommencèrent partout pour faire cesser le schisme ; et comme Benoit avoit violé honteusement et d'une manière tout-à-fait perfide les sermens qu'il avoit faits, on voulut l'obliger par force à tenir ce qu'il avoit promis. (1398.) Les français se retirèrent de l'obédience de leur pape séant à Avignon, on fit plus, on l'assiégea dans son château, on le prit et on l'y retint prisonnier cinq ou six ans. Mais jamais il ne voulut renoncer au papat, il aima mieux être pape sans liberté et sans sujets que d'être libre et à son aise sans être pape. D'autre part le pape séant à Rome n'agissoit pas avec plus de bonne foi, ce fut de part et d'au-

tre dans les deux papes une suite de collusions, de fourbes et de violences pour entretenir le schisme et se conserver leur dignité malgré les oppositions des princes qui vouloient rendre la paix à l'église. Et je ne saurois comprendre comment ceux qui lisent l'histoire de ce schisme, toute telle même qu'ellenous a été faite par le père Maimbourg, peuvent être tellement aveuglés par leurs préjugés qu'ils ne voient pas un esprit infernal et ennemi de Jésus-Christ le Dieu de paix, règnant dans la conduite de ces deux papes, dont l'un pourtant étoit le véritable vicaire de Jésus-Christ. Ces monstres d'ambition aiment mieux voir leur église déchirée, destituée de ce qu'ils appellent son chef, toute l'Europe divisée et souvent les armes à la main que de cesser de règner. A bien considérer cela, il est impossible que toute personne équitable n'en fasse un puissant préjugé contre cette église.

Pendant que sur le théâtre de la France on jouoit divers actes de cette tragédie, Benoit XIII y étant tantôt prisonnier et dépouillé de toutes les provinces de son obédience, et tantôt libre et rétabli sur le trône, comme il fut après être sorti de sa captivité de cinq ans, le siège de Rome changeoit souvent de maître (1403.). Benoit IX, n'y dura que cinq ans, et

mourut l'an 1404, les cardinaux romains pour continuer le schisme se hâtèrent de lui donner pour successeur le cardinal de Boulogne (1404.) qui prit le nom d'Innocent VII, et ne dura que deux ans (1406.); on mit à sa place Grégoire XII, et ce fut le quatrième pape romain depuis la naissance du schisme, contre deux d'Avignon. Ils duroient moins à Rome parce qu'on les avoit choisis vieux, chacun des cardinaux électeurs souhaitant aussi d'avoir quelque jour part au pontificat. Ce Grégoire XII étoit dit-on, un vénérable personnage, dans une grande réputation de bonnes mœurs, et l'on attendoit de lui des merveilles pour le rétablissement de l'église. Mais il se trouva qu'il étoit fait comme les autres papes, ennemi de la paix, ambitieux, et voulant règner à quelque prix que ce fut. Il ne tint pas à lui non plus qu'à Benoit XIII, séant à Avignon, qu'on ne laissât aller les choses dans le train qu'elles avoient pris. Les deux papes s'entendirent et furent un temps de concert pour empêcher qu'on ne les détrônat l'un et l'autre.

La France parut pourtant absolument résolue à faire cesser le schisme, et l'on commença par se soustraire entièrement à l'obéissance de Pierre de Lune dit Benoit XIII. Cet homme eut la hardiesse d'excommunier le roi

de France (1408.) à cause de cette soustraction et de lui faire signifier cette sentence par des envoyés exprès, qui furent traités à Paris comme ils méritoient; car on les traîna dans les rues de Paris, montés sur des charettes habillés de blanc par raillerie, et ensuite ils furent jetés en prison; Enfin l'on assembla un concile à Pise, l'an 1409, et ensuite un autre à Constance l'an 1419, pour faire cesser ce schisme. Il n'est point de mon but de m'engager dans l'histoire des procédures de ces deux conciles puisque je n'ai dessein que d'exposer les troubles causés par ce dernier schisme : il suffit de dire en abrégé que le concile de Pise n'appaisa pas le schisme mais le multiplia, au lieu de deux papes il en fit trois, il déposa Grégoire XII pape de Rome et Benoit XIII pape d'Avignon et créa pape Alexandre V, qui eut son siège à Bologne. Ce dernier ne vécut que peu de mois et eut pour successeur Jean XXIII, napolitain, qui se fit élire par simonie. Durant neuf ans qu'il avoit été légat à Boulogne (1410.) il s'y étoit enrichi (1) et y avoit acquis de l'autorité de sorte qu'il ne lui fut pas mal aisé de se faire élire par ses présens et par le crédit de ses amis. Ce Jean trouva moyen de se rendre maître de Rome d'où il chassa Grégoire XII. Il voulut y célé-

(1) Platin.

brer un concile : mais Nicolas de Clémangis ce célèbre archidiacre de Bayeux nous apprend qu'un affreux chat-huant s'étant placé dans la voûte du temple vis-à-vis de Jean se mit à hurler d'une manière si effroyable que que tous les assistans prirent cela pour un funeste présage du succès de cette assemblée ; c'est pourquoi chacun se retira. Le concile de Constance réussit un peu mieux à l'extinction du schisme, on y déposa les trois papes Grégoire, Benoit et Jean (1414), et l'on en fit un quatrième qui fut appelé Martin V. Il fut élu durant le concile par les cardinaux auxquels on associa six hommes de chaque nation, savoir de la nation française, de l'espagnole, de l'allemande, de l'anglaise, et de l'italienne. Le schisme ne fut pas entièrement éteint par cette élection. Car Pierre de Lune ne se voulut jamais rendre et trouva toujours quelques factieux qui le soutinrent dans sa rebellion et dans sa retraite d'Espagne. Il mourut enfin sans être rassasié de jours (1423) quoique ce fut à l'âge de quatre vingt-dix ans : si confirmé dans la résolution de continuer le schisme qu'il ordonna à deux cardinaux qui l'avoient accompagné jusqu'à la mort, de lui élire un successeur, (1) ce qu'ils firent en effet et choisirent un certain Gilles Mugnos gentil-

(1) Marz. histoir. hisp. lib. 20.

homme arragonnois, chanoine de Barcelone qui se fit appeler Clément VIII. Mais comme ce fantôme de pape n'étoit soutenu que par Alphonse roi d'Arragon, qui s'étoit révolté contre le pape; aussitôt que ce roi fut reconcilié avec la cour de Rome (1429) ce pape imaginaire tomba, et ainsi finit ce schisme après avoir duré plus de cinquante ans, principalement par l'opiniâtreté de Pierre de Lune qui le fit durer dix ou douze ans plus qu'il ne devoit. Avant que de finir ce chapitre je ne saurois m'empêcher de faire une réflexion sur un évènement que les historiens rapportent et que le sieur Maimbourg n'a pas oublié. C'est que le corps de Benoit XIII, fut tiré du lieu où on l'avoit mis à Paniscole six ans après sa mort, et qu'il fut trouvé tout entier avec une odeur très agréable. Les comtes de Lune de la maison desquels il étoit, l'ont fait transporter à Igluera ville d'Arragon appartenant à leur maison, où il repose aujourd'hui incorruptible. Voilà un miracle dans toutes les formes. Après cela, fiez vous à ces prétendues miraculeuses conservations des corps des saints canonisés dans l'église romaine, par lesquelles comme par une très bonne marque on veut prouver que le papisme est la véritable religion chrétienne. (1) Tel est de fraiche date

(1) Bellarmin de notis écles. lib. 4 cap. 14.

raclé arrivé dans le corps de François
er qui fut trouvé quinze mois après la
enterré dans de la chaux, mais tout en-
3t répandant une bonne odeur: miracle
3ellarmin met entre ceux qui prouvent que
se romaine est la véritable église. Tel est
re la miraculeuse conservation du corps
:. François d'Assise qui repose dans une
e souterraine debout et tout entier avec
igmates de Jésus-Christ aux pieds et aux
ıs. On ne peut pas douter que ces miracles
›ient des preuves que nous sommes dam-
omme des hérétiques. Mais aussi avec la
e force, l'histoire du corps de Benoit XIII
ve très bien qu'il est mort vrai pape, et
toute l'église romaine qui étoit alors sé-
e de lui, étoit dans le schisme et dans la
de damnation.

CHAPITRE XII.

Nouvelle source de troubles, causés par le papisme; la loi du célibat; désordres arrivés à cette occasion en Allemagne, en Angleterre et en diverses parties de l'Europe.

JUSQUES ici nous avons vu les troubles que la prodigieuse grandeur à laquelle est monté l'évêque de Rome, a produits dans le monde chrétien. Cette dignité papale est l'essence du papisme et le premier de ses dogmes. Ainsi quand le papisme n'auroit causé de troubles que par ce coté là, ce seroit assez pour nous donner lieu de dire qu'il a fait de terribles maux dans le monde. Mais il est vrai aussi qu'il en a causé pour l'établissement d'une partie de ses autres dogmes. Nous avons déjà vu comme l'établissement des Images a coûté bien du sang. Il faut pour conclure cette histoire des maux causés par le papisme, dire quelque chose des troubles excités à l'occasion du célibat des prêtres et du retranchement de la coupe.

Ce seroit une histoire un peu longue que

celle des troubles, qu'a excité dans l'église d'Occident le dessein des papes dont ils sont enfin venus à bout, d'empêcher les prêtres de se marier. Car depuis le décrêt qu'on attribue au pape Syricius séant sur la fin du quatrième siècle; on peut dire que jusqu'au concile de Trente, cette loi du célibat durant l'espace de douze cents ans a bien causé des désordres, des murmures, des contradictions et même des séditions et des révoltes. Nous pourrions même mettre entre les maux causés par cet article du papisme, les impuretés effroyables, les fornications, les incestes, les adultères, les péchés contre nature et les autres horreurs qui sont venues à la suite de ce décrêt, qui impose la nécessité du célibat aux ecclésiastiques sans leur donner la vertu de la continence. Ce sont assurément là des choses qu'on pourroit mettre au rang des troubles. Nous pourrions encore avec plus de justice mettre dans l'histoire de ces troubles, les assassinats, les meurtres, les empoisonnemens, les enfans meurtris, noyés et étouffés et mille autres crimes semblables commis ou par les prêtres, ou à l'occasion de ces prêtres qui s'occupoient à corrompre les femmes et les filles, à quoi ils étoient poussés par cette malheureuse nécessité qu'on leur avoit imposé de ne pouvoir chercher dans le mariage un

remède aux flammes de la concupiscence. Tous les livres sont pleins de ces histoires scandaleuses d'ecclésiastiques, qui ont porté le feu dans les familles par leurs lascivetés, par leurs débauches et par leurs corruptions. Pour jouir des femmes avec plus de facilité, les maris ont été assassinés et empoisonnés. Les maris pour se délivrer de ces monstres d'impudicité qui vouloient partager leur lit, les ont fait assassiner ou s'en sont défait d'une autre manière. Les femmes pour couvrir leurs débauches avec les ecclésiastiques parce qu'elles étoient devenues mères contre leur volonté, en ont dépouillé les sentimens, et ont fait périr leurs enfans aussitôt qu'ils ont paru au monde, après avoir inutilement tenté de les étouffer dans leur propre sein. Se peut-il voir quelque chose de plus prodigieux en ce genre que ce que dit Ulrich, évêque d'Augsbourg? (1) Le pape Nicolas II voulut obliger les prêtres allemands à se soumettre au joug du célibat, il en envoya les ordres en Allemagne et en pressa l'exécution. Ulrich, évêque d'Augsbourg, en écrivit au pape, lui représenta les fâcheuses suites de cette loi, lui fit voir par l'autorité de l'écriture et des saints pères que les prêtres se pouvoient marier. Et sur ce que quelques-uns lui opposoient le témoignage

(1) L'an 859.

de St. Grégoire, évêque de Rome, voici ce qu'il répond. *Il y en a*, dit-il, *qui prennent St. Grégoire pour défenseur de leur secte*, (1) *mais j'ai du mépris pour leur témérité et de la compassion de leur ignorance. Ils ne savent pas que ce décrêt qui soutenoit l'hérésie fut ensuite corrigé par St. Grégoire lui-même qui à cette occasion se répentit de l'avoir fait. Un jour qu'il avoit donné ordre qu'on lui pêchât du poisson dans un étang, au lieu de poisson on lui apporta six mille têtes d'enfans. A cette vue il gémit, et touché d'une véritable répentance il confessa que la loi par laquelle il avoit ordonné le célibat, étoit cause de cela: il condamna son décêrt et approuva le conseil de l'Apostre, qui dit qu'il vaut mieux se marier que de brûler.* De telles et semblables horreurs pourroient légitimement être placées entre les plus grands désordres que le papisme a causés. Mais l'histoire en seroit grosse, car le catalogue de ces événemens est infini. Ainsi je ne toucherai, et même que fort brèvement, qu'à ce qui arriva dans le onzième siècle, dans lequel les évêques de Rome firent leurs plus grands efforts pour faire passer partout cette loi du célibat des ecclésiastiques. Léon IX qui succédoit à cette longue suite de papes scélérats qui avoient occupé

(1) Epist. S. Ulrich. Augustani ad Nic. II.

le siège de Rome durant plus de 150 ans, se voulut distinguer de ses prédécesseurs par une discipline très sévère et tint à Mayence un concile au commencement de son pontificat, dans lequel il fit renouveller défense aux prêtres de se marier. (1050) Mais pour l'heure ce décrêt n'eut pas beaucoup de suites, parce que le nombre des ecclésiastiques mariés étoit si grand qu'on n'osa pousser plus loin les procédures. Hildebrand sans doute avoit donné ce conseil à Léon IX, car c'étoient deux choses dont il s'étoit entêté, d'ôter le mariage aux prêtres et la souveraineté aux empereurs. C'est pourquoi quand il fut pape, il poussa cette affaire avec bien plus de vigueur que n'avoient fait Léon IX et Nicolas II ses prédécesseurs. Il avoit plu à ce Nicolas second de donner par la plume du cardinal Humbert de forêt blanche, écrivant contre Nicetas Pictoratus, aux prêtres mariés, le nom de Nicolaites, et de dire qu'ils défendoient l'hérésie de Nicolas le diacre, (1) nommé au septième des actes, et de ces anciens Nicolaites assez connus dans l'histoire des hérétiques. Sous ce nom et sous ce prétexte d'hérésie Nicolaite, Hildebrand devenu pape appelé Grégoire VII, entreprit de pousser aussi loin qu'il pourroit ces prêtres mariés et les joignit avec

(1) Vide Epiph. hæres. 25.

les simoniaques. Il appelloit ainsi tous ceux qui recevoient les investitures de leurs bénéfices par la main des empereurs. Il est bon de remarquer en passant la malignité des papes qui attachoient des noms odieux à des vérités innocentes, comme ces anciens payens qui revêtoient les chrétiens de peaux de bêtes pour les faire dévorer par les lions. Grégoire VII, armé contre l'hérésie des Nicolaites et contre la simonie, fit assembler un concile dans lequel il condamna ces deux prétendues hérésies, défendant aux prêtres de se marier et aux clercs de recevoir l'investiture de la main des laïques. L'union de ces deux causes, de celle des prêtres et de celle des empereurs, rendit celle des prêtres meilleure; car l'empereur prêta son autorité aux ecclésiastiques pour soutenir leur liberté, et les ecclésiastiques donnèrent à l'empereur leurs suffrages pour condamner les entreprises de Grégoire VII. (1) » Dans ce temps-là, *dit Aventin*, » les prêtres avoient des femmes et les retenoient publiquement comme les autres » chrétiens, et ils en avoient des enfans. Ce » que je trouve dans les actes des donations » lesquelles ils faisoient aux églises, aux prê» tres et aux moines où leurs femmes sont » nommées comme témoins et sont appelées du

(1) Avent. Annal. Bajor. lib. 5.



se quand ces prêtres célébreroient,
vitassent leur approche, leurs discou
conversation comme la peste. Et p
l'évêque de Constance se moqua de
et ne laissa pas de tolérer les pr
riés, (1) Grégoire VII en écrivit au
Constance pour l'exhorter à s'oppose
vêque. *Là-dessus*, dit un autre histori
te la faction du clergé se mutina et
bruit, disant que cet homme étoit
et insensé et qu'il avoit oublié ce
du Seigneur, lequel dit que tous ne
nent pas ces choses, et ce que dit
qu'il vaut mieux se marier que d
Grégoire qui voulut être obéi à que
que ce fut, envoya l'évêque de Coire
Allemagne, portant ordre à l'arche
Mayence, sur peine de perdre son ar

soumis à l'archevêque de Mayence. (1) Mais tous les ecclésiastiques se levèrent avec tant de feu et tant d'emportement que le légat craignit d'y perdre la vie, et il envoya l'affaire au pape sans passer plus avant. Ces oppositions ne firent point perdre courage à Grégoire VII, qui ne savoit ce que c'étoit que lâcher le pied, il fit publier son décrêt par toute l'Allemagne avec de grands anathèmes lancés contre tous les contrevenans, et voici ce que cela produisit comme le rapporte Aventin. (2) *Il s'éleva*, dit-il, *une prodigieuse sédition au milieu du troupeau de Jésus-Christ, et jamais une si grande maladie ne frappa le peuple de Jésus-Christ. Les prêtres se révoltèrent contre leurs évêques, et les peuples contre les prêtres. Les laïques et les profanes exercèrent toutes sortes de cruautés contre ceux qui célébroient les mystères, tout fut réduit en une horrible confusion. Les hommes et les femmes selon que chacun étoit poussé par l'avarice, par l'ambition et par l'envie, excitoit des guerres, des procés et exerçoit ses haines particulières: chacun sous le moindre prétexte se donnoit la liberté de résister à son curé et de piller les biens de l'église et les églises mêmes: les laïques méprisoient les prêtres qui avoient*

(1) Le meme.

(2) *Avent. lib. 5.*

des femmes, ils souilloient la religion, profanoient les choses sacrées, faisoient sur eux des aspersions d'eau béniste, (comme pour les exorciser et pour chasser des démons) *ils brûloient au feu les dîmes, et ce que j'ai horreur de prononcer ils jetoient dans la boue, et fouloient aux pieds les très saintes hosties qui avoient été consacrées par des prêtres mariés. Car Hildebrand avoit déclaré que telles gens n'étoient pas prêtres et ne pouvoient faire le sacrifice. Et les faux prophètes prirent occasion de cette doctrine d'Hildebrand de feindre des miracles et d'inventer des fables pour jeter de la poudre aux yeux du peuple chrétien, afin de le détacher de la vérité par ces histoires fabuleuses qu'ils appeloient des exemples, et par des passages de l'écriture auxquels ils donnoient la gêne pour en tirer ce qu'ils vouloient. Au reste il y en eut peu qui renonçassent aux plaisirs criminels, et quelques-uns qui faisoient montre d'une grande chasteté sous ce beau nom commettoient partout impunément des viols, des adultères et des incestes.*

Peu de temps après, les évèques et les prêtres d'Allemagne trouvèrent moyen de se venger, (1076) car pour leur intérêt et pour celui de l'empereur Henri IV, ils déposèrent Hildebrand soi-disant pape : une des raisons sur

squelles est appuyée leur sentence *c'est qu'il ltère la sainte philosophie par ses nouveaux ogmes*, (1) *en interprêtant ces saintes écritures pour les faire servir à ses intentions: u'il ruine la concorde qui doit régner dans a société, etc. sépare les maris de leurs femmes, préfère des impudiques à des épouses légitimes, et les paillardises et les incestes à n chaste mariage; soulève le peuple contre les rêtres et contre les évêques.* Et de-là on prit ccasion de dire que Grégoire étoit possédé 'une horrible passion de régner, on le maussoit en public et en particulier. On disoit ue c'étoit *l'ante-christ qui sous les beaux oms de piété et de bien public couvroit ses alignes passions*, (2) *qui s'élevoit dans le mple de Dieu par dessus tout ce qui s'appelit Dieu, qui corrompoit les écritures, qui aitoit les affaires de l'église dans des conliabules de femmes, qui appeloit tous ses rrêts la loi de Dieu etc., qui défendoit aux rêtres le mariage et aux laïques d'assister ux messes célébrées par des prêtres mariés: ue par là il faisoit grand plaisir aux fornicateurs qui pour renoncer une seule femme en renoient cent. Mais que les bons évêques et s honnêtes gens regardoient ce nouveau*

(1) Avent.

(2) Avent.

dogme comme l'une des hérésies les plus pestilentielles qui ayent troublé la chrétienté: C'est ainsi que Grégoire VII se faisoit dire ses vérités. Ces gens irrités contre lui s'assemblèrent à Brixen en Bavière et le déposèrent.

On ne sauroit représenter les désordres que cette violence de Grégoire pour faire observer le célibat aux prêtres causa dans l'Italie et dans l'Allemagne, tant entre ceux qui obéirent qu'entre ceux qui n'obéirent pas. (1) Aventin nous en a écrit une partie. (2) Nauclerus ajoute que dans ce désordre, les laïques entreprenoient de faire tous les offices des prêtres, ils baptisoient, ils donnoient le sacrement de l'extrême-onction; un autre auteur nous rapporte qu'entre les prêtres qui obéirent et qui abandonnèrent leurs femmes pour conserver leurs bénéfices, quelques uns se servoient de leurs femmes secrètement, mais que les autres furent bien aises d'abandonner (3) *des femmes qu'ils n'aimoient plus, pour se servir de leurs servantes qu'ils aimoient davantage ou pour corrompre des femmes, dont ils séduisirent un bon nombre*. Ceux qui ne voulurent pas obéir à ce décrêt tyrannique travaillèrent par leurs prédications à instruire leurs peuples de la liberté que les pasteurs de

---

(1) Gener. 35.
(2) Huldricus Mutius, lib. 13.
(3) Le même.

le l'église chrétienne ont de se marier; et par-e qu'ils savoient bien qu'on les enverroit iientôt déposséder et qu'alors ils n'auroient lus la liberté de parler, ils se hâtèrent d'ins-uire leurs peuples, jusqu'à parler quatre et inq heures de suite sur la matière. Grégoire n fit saisir plusieurs des plus honnêtes gens t les fit mourir pour donner de la terreur aux utres. Mais l'historien nous remarque que ette cruauté, bien loin de réussir, causa une évolte presqu'entière contre le siège romain ont on méprisa très fort les ordonnances (1) ajoute qu'en ce temps là *l'église d'occident e vit dans de grands troubles, que la terre ut mêlée avec le ciel et que plusieurs peuples e joignirent à l'église d'Orient.* Hildebrand ui avoit commencé cette querelle aussi bien ue celle des investitures ne vit finir ni l'une i l'autre. Il mourut mais il laissa son esprit à es successeurs Urbain II, Paschal II et Cal-iste II, qui firent aussi condamner le mariage les ecclésiastiques, toujours sous ce ridicule iom de l'hérésie Nicolaite.

Il y eut à peu près les mêmes troubles en Angleterre sur le même sujet. Nous apprenons de Polidore Virgile que dès le Xe siècle, il y eut grand bruit dans le royaume à l'occasion de la défense qui fut faite aux prêtres de

(1) Le même.

se marier. Un certain moine appelé
fort célèbre dans l'histoire du papisn
prit cette affaire. Il se fit archevêque
torbéry et fit assembler un sinode à
ter dans lequel il voulut faire établir l
célibat. Il y eut tant d'oppositions qu
ralité des voix elle ne put passer : (1
que les voix des hommes n'étoient pa
bles à ce moine il feignit des voix du
fit courir le bruit que l'ange Gabriel a
porté du ciel un parchemin qui con
les prêtres mariés. Il fit chasser les p
tous leurs bénéfices et mit en posse
moines ; les prêtres se pourvurent dev
juges, l'affaire fut plaidée en grande
blée et les moines étoient prêts de per
procès à la pluralité des voix, quand t
coup on entendit sortir d'un crucifix
qui disoit: *eux qui favorisent les pi
jugent pas bien.* Les moines gagnèr
cause par cette fourbe et les prêtres
furent déboutés. Mais cela causa un
et des confusions horribles dans to
églises de ce royaume. Car les prêtres
toutes ces ordonnances de Dunstan se
tinrent dans la liberté d'avoir des fem
gitimes jusqu'à la fin du onzième siéc

(1) Polyd. Virgil. Anglic. Histor. lib. 6.

(2) Henric. Huttindoniens. archid. Histor. lib. 7.

dans lequel Anselme archevèque de Cantorbéri recommença les procédures contre les prêtres mariés et les interdisit de l'exercice de leurs charges s'ils ne vouloient pas abandonner leurs femmes. Plusieurs obéirent, mais peu de temps après s'éleva une plainte générale par tout le royaume que cette loi du célibat avoit introduit cet horrible péché pour lequel Sodome fut brûlée, et que les laïques et les ecclésiastiques étoient plongés dans cette abomination. On eut recours à Rome pour trouver du remède à un si grand mal; mais Honorius II ne voulut rien relâcher pour cela de la sévérité des lois du célibat. Au contraire il envoya en Angleterre Jean de Crême son légat, qui en l'autorité du pape défendit tout de nouveau le mariage aux prêtres; et il se conduisit en Angleterre d'une manière qui fit bien du plaisir à ces pauvres prêtres qu'on traitoit de scélérats, de nicolaites et de concubinaires parce qu'ils étoient mariés. L'histoire en est assez bonne pour être rapportée dans les termes mêmes des historiens afin qu'on ne puisse être accusé d'y avoir rien ajouté. L'année 1125. (1) *Jean de Crême, cardinal du saint siège apostolique vint en Angleterre par la permission de Henri II. Il traversa les évêchés et visita les abbayes dont il*

(1) Matth. Paris in Henrico I ann. 1125.

reçut de grands présens. Il tint un concile à Londres le jour de la nativité de notre-Dame; dans lequel il traita sévèrement les prêtres qui avoient des concubines (c'est-à-dire qui étoient mariés ,) *disant que c'étoit une chose honteuse qu'un prêtre se levât d'auprès d'une paillarde pour aller faire le corps de Jésus-Christ. Lui-même, ce même jour, après avoir célébré la messe, fut sur le soir dans un lieu infâme. Chose étrange mais si notoire qu'on ne la put nier.* Mais la raison que donna ce cardinal pour se justifier, est encore plus plaisante que l'action (1) ; il répondit quand on lui reprocha son crime qu'il n'étoit pas prêtre mais correcteur des prêtres. *Ego non sum sacerdos , sed corrector sacerdotum.* Enfin toutes ces résistances du clergé ne purent empêcher le papisme de demeurer victorieux, la loi du célibat passa , mais ce ne fut pas sans contradiction (2) car cette loi troubla toute l'Europe. Dans le milieu du XIIe siècle, un nommé Malachie envoyé par le pape Adrien IV , introduisit le célibat des prêtres en Irlande, mais il fallut que les souverains esclaves des papes interposassent leur autorité pour l'établissement de cette tyrannie car les foudres

(1) Westmon. l. 2 ann. 1125.

(2) Bernard. in vita Malac. 1150.

les papes ne suffisoient pas (1). Sur la fin du même siècle Célestin III, envoya le cardinal de Capoue pour soumettre les polonais au même joug. Le même cardinal voulant faire la même chose en Bohême, pensa y être lapidé. (2) En Dannemark sous Clément III, le peuple se souleva contre l'archevêque Absalon, qui pour obéir aux ordres de Rome vouloit ôter aux prêtres leurs femmes; on dit même que jusqu'à la fin du quatorzième siècle il s'est trouvé des prêtres mariés en Norvège, en Irlande, et en Portugal. Ce qui fait voir que cette partie du papisme ne s'est point établie qu'après de longues contradictions et par conséquent après de grands troubles.

---

1) 1196. Martin. Cromer. de rebus Polon. liv. 7.

2) Saxe Gram. rerum Danic. l. 5.

CHAPITRE XIII.

Autre source de troubles excités par le më, le retranchement de la coupe. G civiles de Bohême; signalées victo Zisca remportées sur l'empereur Sigis grande effusion de sang; division de. sites, les Calixtins ruinent les Tabo

Je ne sais si dans toute l'histoire an et moderne il se trouve autant de chose des, extraordinaires et remarquables en peu de temps et dans une aussi petite ét de pays, que ce qui se passa au comn ment du quinzième siècle dans la B seulement en quinze ou vingt ans. Ce r me d'une fort médiocre étendue fut dur temps-là l'un des plus sanglans théâtr ait jamais été au monde. Tout ce que la la fureur, la vengeance, l'ambition et perstition produisirent jamais de plus te se vit dans les cruels démêlés entre les p tes, les calixtins et les taborites. Bien nous reconnoissions que ces derniers av

raison pour le fonds de la cause, cependant nous n'approuvons pas leur conduite, et de plus la réformation des calixtins étoit si imparfaite que nous ne nous croyons point du tout obligés à les défendre, en les considérant absolument comme membres d'un même corps avec nous. Mais encore que les calixtins et taborites ne soient point innocens, il est pourtant certain que tous les maux qu'ils ont soufferts et les désordres qu'ils ont causés doivent retomber absolument sur le papisme qui y donna lieu par ces trois choses. La première est la corruption de la doctrine et des mœurs dans le papisme, qui porta les bohémiens à se révolter contre l'église romaine ; sa seconde est la cruauté dont le papisme usa contre Jean Hus et Jérôme de Prague dans son concile de Constance: et la troisième est l'effroyable infidélité par laquelle on opprima ces deux innocens contre la foi donnée et le sauf conduit de l'empereur Sigismond. Ce sont la dis-je les trois raisons qui ont porté les bohêmiens à faire ce qu'ils ont fait. Si le papisme n'avoit pas corrompu la doctrine et le culte de l'église, ou du moins s'il n'eut pas agi avec tant de cruauté et d'infidélité contre ceux qui ne vouloient point se soumettre à cette religion corrompue, jamais les bohémiens n'eussent fait ce qu'ils ont fait. Ainsi ces Messieurs trou-

veront bon que nous rendions le papisı
pable de ces guerres sanglantes et crue
désolèrent la Bohême et les provinces
après le concile de Constance. Et p
effet, afin d'achever l'histoire des troub
sés dans le monde par le papisme, no
nerons un petit abrégé des désordres d
été non seulement l'occasion mais l
dans le royaume de la Bohême.

Tout le monde sait que ce fut la d
de Wiclef qui fit naître aux bohémiens
sée de se réformer (1), et qui leur dé
une partie des erreurs de l'église rom
Wiclef étoit anglais, curé de la paroisse
therworth dans l'évêché de Lincoln,
seur en théologie à Oxford, homme
pour son siècle, qui combattit fortei
plupart des erreurs de l'église roma
nous combattons aujourd'hui. A ses vé
sentimens on joignit d'autres opinion
les et monstrueuses qu'il n'avoit jamai
gnées : et c'est sous cette idée fausse et
que sa doctrine fut condamnée au co
Constance. Quelques gentilhommes bo
qui étoient en Angleterre, étudièrent
logie, la goûtèrent et rapportèrent e
me les livres de cet hérésiarque, c'

(1) 1370. Eneas Sylvius hist. Bohem. Ioach. Camer. de Eccl. &c.

qu'on l'appeloit. La lecture de ces livres réveilla les esprits, et persuada bien des gens d'une vérité que l'on commençoit à sentir depuis longtemps, c'est que l'église romaine étoit horriblement corrompue. Charles IV empereur avoit établi à Prague une académie à l'imitation de celle de Paris (1); cette université s'étoit rendue célèbre dans tous les royaumes du Nord. Jean Hus et Jérôme de Prague en étoient les principaux ornemens au commencement du XV[e] siècle, la lecture des livres de Wiclef les illumina et leur donna tant d'amour pour la vérité, qu'ils formèrent la résolution de la retirer du tombeau profond de l'oubli et de la superstition sous lequel elle étoit ensevelie. Ils ouvrirent les yeux et les firent ouvrir à beaucoup d'autres : dans le même temps arriva la solennité du Jubilé qui se solennisoit à Rome (2) et Wenceslas roi de Bohême obtint de Boniface IX, la permission de célébrer ce Jubilé dans la ville de Prague avec les mêmes indulgences qu'à Rome: cela y attira une foule prodigieuse de gens, et l'on y vit la superstition se répendre en mille et mille cultes pleins d'idolâtrie. Les reliques furent exposées dans les églises en grande pompe et la dévotion de ce Jubilé, par lequel on devoit gagner les in-

(1) L'an 1348.
(2) L'an 1400.

dulgences, fut attachée à des images, à de os, à des lambeaux, à des cendres et à d'autre objets semblables : Ce qui donna lieu aux sectateurs de la doctrine de Wiclef de déclamer avec plus de liberté contre tous les abus. Les uns les soutenoient, les autres les condamnoient, ainsi les esprits furent partagés. A cette division il s'en joignit une autre purement par accident; c'est que l'université de Prague formée sur celle de Paris étoit divisée comme celle-ci en plusieurs nations. Il survint une querelle entre la nation allemande et la nation bohêmienne. Les bohêmiens se plaignirent à Wenceslas que les allemands s'étoient rendus les maîtres dans l'université, qu'ils en occupoient les principales chaires, et que tout s'y faisoit à leur volonté : qu'il étoit raisonnable que la nation bohêmienne partageât au moins les avantages, puisqu'elle avoit fondé l'université. Wenceslas roi de Bohême, homme brûtal et sensuel au souverain degré, à qui les électeurs avoient ôté l'empire à cause de sa cruauté et de ses débauches, se mettoit fort peu en peine des démêlés qui déchiroient son académie. Ainsi sa stupidité et sa nonchalance laissèrent croître ce mal à tel point que des paroles on en vint aux coups et à la violence. Les allemands furent chassés par les bohêmiens et s'en allèrent établir une

autre université à Lipsic dans la Misnie (1409). Cela n'avoit rien de commun avec la religion, cependant parce que Jean Hus étoit un des principaux maîtres de la nation bohêmienne, l'on veut que sa doctrine ait été cause de ce premier tumulte.

Pendant ce temps-là, Jean Hus prêchoit toujours publiquement avec beaucoup de vigueur contre les erreurs de l'église romaine, et contre la corruption de ses mœurs, dans son église de Bethléem. C'étoit une église qu'un riche bourgeois de Prague avoit fondée par la permission du roi Wenceslas, pour y faire prêcher en langue du pays, parce que les allemands occupant tous les autres temples, on y prêchoit en allemand: et ce riche bourgeois nommé Mulhémius s'étant conservé le droit de patronage de cette église, avoit nommé Jean Hus pour y prêcher. Sebinco de Hasburg étoit alors archevêque de Prague, le parti romain lui fit des plaintes de la manière dont prêchoit Jean Hus; il fut ému par les remontrances qu'on lui fit là-dessus, fit brûler les livres de Wiclef et interdisit la chaire à Jean Hus. Toute l'université étoit alors dans les intérêts de Jean Hus, et dans les sentimens de Wiclef. Les écoliers, espèce de gens insolens et capables de tout entreprendre, s'étant animés les uns les autres à la vengeance de l'af-

front que l'on avoit fait à leur maître, firent une figure de femme semblable à cette débauchée dont nous parle St. Jean dans l'apocalypse, habillée en courtisanne, toute couverte d'or et de pierreries et dans une posture lascive et immodeste. Ils la posèrent sur un chariot et autour d'elle ils pendirent les bulles des papes qu'ils avoient rassemblées de divers côtés avec leurs plombs, menèrent cette figure de la Babilone spirituelle sur la place de la nouvelle Prague et la brûlèrent avec des cris et des hurlemens effroyables. Jean Hus étoit hors de Prague et n'eut point de part à ce tumulte, la brûtalité de Wenceslas fut ce qui donna le plus de lieu à cette action, car il ne prit aucune peine pour arrêter ces mouvemens dans leur naissance, au contraire on dit qu'il fut l'un des spectateurs de cette comédie. Cela émut extrêmement la bile de l'archevêque, voyant qu'on ne devoit attendre aucun secours du roi de Bohême, plongé et enseveli dans ses brûtales voluptés, il prit la résolution de s'adresser à Sigismond roi dè Hongrie frère de Wenceslas, et celui à qui selon toutes les apparences la couronne de Bohême devoit revenir. Parce qu'encore que cette couronne fût élective cependant les bohêmiens avoient accoutumé de choisir quelqu'un de la famille de leurs rois. Sebinco prit donc le chemin de

Hongrie pour engager Sigismond à la conservation de la religion romaine dans la Bohême, mais il mourut en chemin, et eut pour successeur un certain misérable professeur en médecine nommé Albicus, qui acheta l'archevêché des mains de Wenceslas, et pour n'y rien perdre le vendit après à un autre nommé Conrad de Westphalie. Durant ces changemens Jean Hus revint à Prague d'où il s'étoit volontairement exilé et il se mit à y prêcher comme auparavant.

Sur ces entrefaites, Robert ou Rupert empereur, comte Palatin, mourut, et Sigismond, roi de Hongrie, et marquis de Brandebourg se fit lui-même empereur : car les électeurs ne se pouvant accorder sur le choix d'un sujet ils s'en rapportèrent à Sigismond, (1411) qui répondit qu'il ne connoissoit personne plus propre que lui-même pour soutenir cette dignité. Cet empereur forma le dessein de faire cesser ce grand schisme qui subsistoit depuis 35 ans, entre les papes d'Avignon et ceux de Rome, auxquels le concile de Pise en avoit ajouté un troisième séant à Boulogne. Et en même-temps il voulut pourvoir aux désordres de la Bohême, dont il ne doutoit pas que la couronne ne le regardât. Dans ces vues il se donna toute la peine imaginable pour assembler un concile à Constance et en vint à

bout. Jean Hus et Jérôme de Prague y furent cités, ils ne voulurent point y venir sans avoir pris des précautions et avoir reçu toutes sortes de sûretés. On les leur donna et Jean Hus obtint de Sigismond un passeport aussi étendu et en aussi bonne forme qu'il y en ait jamais eu. (1) J'en prends à témoin celui là même qui a écrit depuis peu l'histoire de l'hérésie de Wiclef, d'une manière qui revient à peu de gens. Il n'écriroit pas tout à fait mal s'il alloit toujours son grand chemin: mais il est pitoyable quand il veut avoir de l'esprit, et chercher des manières délicates. L'endroit où il parle de l'infidélité du concile et de celle de Sigismond est un de ceux, où il falloit avoir ou plus de hardiesse ou plus d'esprit qu'il n'en a. Le tour qu'il prend ici est extraordinaire et n'est à proprement parler qu'un très méchant galimathias. S'il est capable de recevoir conseil il ne se mêlera point d'imiter et de suivre le père Maimbourg, car il le suit de trop loin. Néanmoins comme il est de la religion romaine et qu'il paroit de bonne foi, il nous est permis de le citer comme un témoin qui avoue que le concile, ou tout au moins Sigismond, viola la parole qu'il avoit donnée à Jean Hus et à Jérôme de Prague. Car c'est ce qui se

(1) Prem. part. pag. 90. 96.

peut recueillir de ce qu'il dit ou de ce qu'il a voulu dire dans sept ou huit périodes embarassées. Il est vrai qu'on lui doit un peu pardonner l'embarras où il est dans cet endroit, car il seroit difficile de dire quelque chose de raisonnable pour défendre une action aussi honteuse. (1) Ce grand parleur qui a fait deux gros volumes contre le petit livret de la politique du clergé, a donné un chapitre pour la justification de cette infidélité de Sigismond et du concile. Mais lui qui aime tant à répandre des torrens de paroles inutiles et de réflexions mal placées est bien court dans cet endroit. Il se contente de dire que selon les jurisconsultes il y a deux sortes de sauf-conduits, les uns en forme commune *simplici ac consueta forma*, qui n'assurent que contre la violence, et non contre l'exécution de la justice; et les autres dans une forme extraordinaire qui mettent à l'abri de tout. Premièrement, on dit là-dessus que le sauf-conduit de Jean Hus n'avoit point la clause de *salva justitia* comme celui de Jérôme de Prague, il étoit absolu et sans réserve. Secondement, c'étoit une lâche surprise à l'égard de Jérôme de Prague de le faire venir à Constance dans l'assurance qu'il ne lui seroit fait aucun mal, et insérer dans le sauf-conduit une

(1) Apol. pour les Cathol. l. part. chap. 2.

clause à la faveur de laquelle on le vouloit faire brûler. Il y a bien apparence que Jérôme de Prague eut voulu prendre un sauf-conduit contre les voleurs? Il avoit dessein de se munir contre la violence et contre l'injustice des juges, et s'il les eut laissé en état de lui faire son procès, ç'eut été une plaisante précaution à lui de prendre un sauf-conduit pour se mettre à l'abri de la mauvaise volonté de ceux qui ne lui pouvoient faire de mal, et s'abandonner à des juges furieux et animés à sa perte. Il est donc vrai comme l'avoue l'auteur de l'histoire de Wiclef, qu'ils prièrent *l'empereur de leur faire expédier un sauf-conduit en la forme la meilleure qui fut en usage en la chancellerie impériale.*

Tout le monde sait que Jean Hus et Jérôme de Prague avec leurs sauf-conduits furent brûlés par le vénérable concile de Constance. Et ce fut le feu qui brûla ces deux martyrs, par lequel toute la Bohème ensuite fut embrâsée. Jean Hus mourut l'an mille quatre cent quinze, et Jérôme de Prague un an après. La noblesse de Bohême qui étoit au concile fit tout ce qu'elle put pour obliger l'empereur Sigismond à garder sa parole, et en effet il avoit une très grande inclination à le faire, et il se fit une grande violence en ne le faisant pas. (1) *Il ne répondit point que*

(1) Hist. de l'hérésie dé Wicl. p. 168.

son sauf-conduit fut limité, etc. ou que Jean Hus s'en fut rendu indigne, etc. au contraire il sembla en demeurer d'accord par deux actes. Ces deux actes furent qu'il promit formellement aux bohêmiens qu'on laisseroit aller Jean Hus, et ensuite il demanda au concile qu'on le laissât retourner chez lui. Mais le concile le paya de ces méchantes raisons qu'on peut lire dans les auteurs du temps et dans cet auteur moderne. Cette cruauté et cette infidélité poussèrent la noblesse de Moravie et de Bohême au désespoir, parce qu'ils étoient persuadés que Jean Hus et Jérôme de Prague étoient d'excellens hommes. Les bohêmiens se plaignirent d'abord de cette injustice par des paroles pleines de leur ressentiment, mais incontinent des paroles, de part et d'autre on en vint aux coups. Il y eut d'horribles séditions à Prague, (1416) ni la parenté, ni l'âge, ni le sexe, ni la dignité, rien ne fut épargné. La fureur fut égale dans les deux partis, et si les papistes souffrirent davantage c'est parce que leur parti étoit le plus foible. Car il n'y a point de cruautés qu'ils n'ayent exercées contre les hussites quand ils ont été les plus forts. Le misérable Wenceslas mourut au milieu de ces désordres, (1418) et Sigismond qui lui succéda entreprit de réduire les rebelles par la force.

Mais eux jugeant bien parce que Sigismond avoit fait à Jean Hus et à Jérôme de Prague, qu'ils ne pouvoient attendre que la mort et le feu s'ils tomboient entre ses mains, ne le voulurent point reconnoître pour roi de Bohême. Ils levèrent une armée, ils mirent au jour un manifeste par lequel ils exposoient les raisons pourquoi ils ne pouvoient consentir à l'élection de Sigismond. Après cela ils s'emparèrent de la nouvelle Prague qui étoit séparée de la vieille par la rivière. Ils se rendirent maîtres de plusieurs forteresses dans le royaume et mirent à leur tête un gentilhomme de Bohême, nommé Jean Zisca, l'un des plus grands et sans contredit le plus heureux capitaine du monde. Sigismond dans ces commencemens de guerres civiles étoit occupé contre les turcs dans la Hongrie, et les hussites n'avoient à combattre que la veuve de Wenceslas, dont l'autorité étoit fort mal reconnue. Néanmoins ils n'avoient point dessein de se servir de ces avantages, que pour avoir le libre exercice de leur religion; car aussitôt que cela leur fut accordé ils posèrent les armes bas, et Zisca rendit toutes les forteresses dont il s'étoit emparé. Mais l'empereur Sigismond écrivit une lettre qui tomba entre leurs mains, par laquelle il faisoit connoître que son dessein étoit de les pousser à

l'extrêmité, et de ne rien ménager avec eux. Cette déclaration les mit au désespoir, et quoiqu'ils fussent désarmés et sans places, ils résolurent de périr en défendant leur vie, leur liberté et celle de leur conscience. (1419) Zisca ramassa ce qu'il put de troupes qui ne furent que de l'infanterie, et avec cette armée sans cavalerie il défit entièrement l'armée impériale sans donner quartier à personne, parce que n'ayant plus de place forte où mettre les prisonniers ils n'en voulurent pas faire. Ce fut la première bataille où Zisca eut une pleine et une entière victoire. Ensuite il s'empara de Mosca, de Volgise et de quelques autres places, où il trouva des chevaux sur lesquels il monta une partie de son infanterie et en fit de la cavalerie. Il fit bâtir une ville à cinq mille de Prague sur une montagne appelée Thabor, pour lui servir de retraite. Les impériaux rétablirent une grande armée sous la conduite des comtes de Rosson et de Rayer, pour aller assiéger cette nouvelle ville de Thabor et exterminer les hussites tous à la fois. Zisca les prévint, les arrêta et les défit entièrement dans un défilé où il leur falloit passer; c'est la seconde victoire. Dans ce même temps, Zisca en gagna une troisième sur l'empereur Sigismond lui-même qui entreprit de forcer le camp des hussites. Les impé-

riaux périrent par l'épée et dans les précipices des montagnes, où on les poussa en les faisant reculer jusques sur les lieux les plus escarpés. L'empereur ne fut pas rebuté par toutes ces pertes, (1420) il leva une troisième armée pour faire lever le siège de Vissegarde, que Zisca avoit investi. Il succomba encore dans cette entreprise, et Zisca lui défit dans une quatrième bataille son armée, à tel point qu'il fut obligé de s'enfuir en Silésie avec vingt personnes. Les amis qu'il avoit en Bohème lui remirent sur pied une autre armée plus grande que les précédentes, mais elle n'osa pas seulement soutenir les regards des hussites, qui demeurèrent victorieux pour la cinquième fois, et Sigismond fut obligé de quitter la Bohême. Zisca qui n'avoit qu'un œil le perdit d'un coup de flèche qu'il reçut en faisant le tour d'une ville qu'il assiègeoit, mais tout aveugle qu'il étoit, la bonne fortune ne l'abandonna pas. Sigismond rongé de chagrin et couvert de honte par tant de mauvais succès, voulut faire un dernier effort pour opprimer les hussites. (1421) Il amena une armée d'Allemagne de plus de cent trente mille hommes qui étoient l'élite de tous les allemands. Une partie de cette grande armée échoua au siège de Soas où les hussites soutinrent vingt-six assauts, et forcèrent les impériaux à se retirer,

après un siège de plusieurs mois. L'autre partie de l'armée qui étoit sans comparaison la plus considérable périt dans une bataille que Zisca donna au commencement de l'année 1422. Ce fut la sixième victoire que ce général gagna, et elle fut si entière que Sigismond se vit entièrement chassé de la Bohème. Après cela, Zisca n'ayant plus affaire qu'aux bohêmiens de la religion romaine, il leur donna la paix fort volontiers, et traîta pour les hussites qu'ils auroient l'exercice de leur religion entièrement libre dans toutes les villes et à la campagne, et ensuite se défit de la charge de capitaine-général. Il refusa la couronne qu'on lui voulut donner, et souffrit qu'en excluant Sigismond on élut pour roi de Bohème Vitold, général de Lithuanie. Ce nouveau roi entreprit de chasser du royaume ce qui y restoit d'impériaux, et pour cela il se joignit à Zisca et aux hussites, mais il les abandonna bientôt après. De sorte que Zisca avec une très foible armée se vit encore réduit à la nécessité de soutenir seul les nouvelles forces que l'empereur avoit remises sur pied par le secours de ses alliés. Car Sigismond rentra dans la Bohême avec deux grandes armées de danois et de portugais, joints avec ses allemands. Zisca divisa aussi ses troupes en deux corps, il se mit à la tête de l'un

et donna la conduite de l'autre à Procope, gentilhomme bohêmien, qui n'étoit guères moins grand capitaine que Zisca. Ce Procope fit lever à l'armée impériale le siège d'Itemberg dans la Moravie avec honte et grande perte, et ensuite venant rejoindre l'autre armée, Zisca et lui battirent l'armée de Sigismond, laissèrent neuf mille morts sur le champ et le reste fut dissipé: c'est la septième grande bataille gegnée par Zisca. (1422) L'année suivante il se forma une partie si terrible contre Zisca par la noblesse mécontente qu'il pensa périr à cette fois. Mais sa bonne fortune qui l'avoit toujours accompagné ne l'abandonna pas non plus ici, (1423) et dans une huitième bataille qu'il donna, il gagna une huitième victoire, qui ôta absolument à Sigismond l'espérance de retirer par force le royaume de Bohême des mains d'un si grand et si heureux capitaine, c'est pourquoi il résolut de rechercher l'amitié de Zisca. Il paroit par toute la conduite de cet homme extraordinaire qu'il ne demandoit que la liberté de sa religion pour les hussites et une sûreté pour leur vie. Ainsi il quitta les armes aussitôt que Sigismond leur accorda l'une et l'autre. Il eut même tant de confiance en la parole de Sigismond qu'il résolut de l'aller trouver, mais il mourut en chemin au mois d'Octobre de l'année 1424.

Cette mort empêcha la conclusion de la paix, les impériaux crurent n'avoir plus rien à faire puisqu'ils n'avoient plus ce terrible homme sur les bras, mais ils furent trompés dans leurs espérances. Il est vrai que le parti se divisa en deux armées, dont l'une prit le nom de Thaborites, et l'autre celui d'orphelins parce qu'ils avoient perdu ce Zisca qui étoit leur père et leur protecteur. Mais Procope, qui avoit appris le métier des armes sous ce grand maître, lui succéda et soutint la guerre. L'empereur voyant qu'il ne viendroit pas aussi aisément à bout des bohêmiens comme il se l'étoit persuadé, leur offrit liberté de conscience jusqu'au concile de Bâle, mais ils la voulurent absolue et pour toujours. Alors la cour de Rome qui s'intéressoit à la ruine entière de ce parti, publia deux croisades en Allemagne contre les hussites. Mais ces deux armées de croisés périrent à la vue des hussites presque aussitôt qu'elles parurent devant eux, quoique la dernière croisade commandée par le marquis de Brandebourg fut de près de cent mille hommes.

Dans ce temps-là s'assembla le concile de Bâle, (1431) de l'autorité duquel on se voulut servir pour réduire les bohêmiens, après avoir inutilement tenté la voye des armes. Nous ne parlerons point de toutes les procédures qui

furent faites pour cela, parce que nous ne faisons pas l'histoire des hussites, mais seulement l'histoire des troubles, dont le papisme a été la cause. Nous remarquerons seulement que ce fut alors, que Jean Lukavitz l'un des principaux docteurs des taborites, fit cette confession étendue et prouvée que nous avons encore aujourd'hui, (1) et qui nous instruit de la théologie de ces taborites, absolument semblable à la nôtre. L'an 1431 il se fit une assemblée générale de toute la Bohême, l'on y députa douze personnes, choisies des trois états du royaume, pour résider à une conférence qui se tint entre les taborites et leurs adversaires. Rokenzana qui portoit la parole pour les accusateurs des taborites leur objecta plusieurs choses sur lesquelles ils donnèrent leur déclaration par écrit. Les hussites députèrent au concile de Bâle sous la protection d'un sauf conduit mieux conçu que celui qu'on avoit donné à Jean Hus et à Jérôme de Prague et qui fut mieux observé; car après que les bohêmiens eurent été ouïs longtemps au concile ils s'en retournèrent sans y avoir rien conclu de positif. Mais les députés que le concile envoya en Bohême agirent avec plus d'efficace pour la réduction de ces peuples

(1) Preface de la confession des Taborit. par Lukavitz.

uples révoltés contre l'église romaine; car
divisèrent les hussites en séparant les tha-
rites des calixtins. Les calixtins étoient
solument papistes excepté qu'ils vouloient
mmunier sous les deux espèces; mais les
iborites avoient une religion fort épurée de
perstitions comme il paroit par leur con-
sion. Rokenzana, le plus célèbre des calix-
s, député au concile de Bâle se déclara grand
nemi des thaborites de sorte que ces deux
rtis en vinrent aux mains. Et leurs ennemis
ofitant de ces divisions reprirent l'ancienne
la nouvelle Prague et plusieurs autres pla-
s. Enfin on en vint à une bataille qui fut
s funeste aux thaborites, car le parti ca-
olique romain s'étant rendu maître du camp
s hussites, les deux chefs du parti tous deux
pelés Procope, l'un le grand Procope et
utre le petit Procope, y furent tués: toute
nfanterie se rendit à discrétion, et par une
rbarie qui n'a point d'exemple entre les
yens, l'on enferma tous ces misérables au
mbre de plus de vingt mille dans des granges
on les brûla tout vifs. Depuis ce temps-
les affaires des hussites roulèrent avec pré-
pitation dans la décadence; Rokenzana se
ssa corrompre par la promesse qu'on lui fit
le faire archevêque de Prague. Comme il
s'agissoit à son égard et celui des calixtins

que de la communion sous les deux espèces, il ne fut pas difficile à vaincre. On lui tint parole et il fut pourvu de l'archevêché, mais jamais il n'en eut les bulles, et même il ne conserva pas longtemps sa dignité, car comme c'étoit un esprit fier, brouillon, intraitable, il observa mal les conditions de son traité, et fut chassé. L'empereur Sigismond rentra triomphant dans la ville de Prague et mourut deux ans après. (1436) Le reste des forces des thaborites étoit dans la ville sur la montagne de Thabor. Le malheureux Rokenzana fit conjuration avec George Pogebradius de les exterminer entièrement. Ce Pogebradius étoit hussite, mais de ceux qui étoient simplement calixtins, et qui ne différoient de l'église romaine qu'en ce qu'ils vouloient la communion sous les deux espèces et ne vouloient pas de moines. Pogebradius se fit élire roi de Bohême, se reconcila à ce que disent quelques auteurs, avec l'église romaine après son élection ; assiégea Thabor, la prit après un an de siège, fit passer tous ceux qui s'y trouvèrent par le fil de l'épée, (1441) avec tant de soin qu'il n'en échappa pas un seul, et rasa la ville jusqu'aux fondemens. Rokensana rentra dans l'archevêché de Prague et se rendit maître de l'église de Bohême, et n'ayant pu obtenir de Rome sa confirmation et ses bul-

les, il se joignit à l'église grecque et envoya à Constantinople rendre hommage au patriarche en lui envoyant sa confession. (1450) Les grecs eurent bien de la joye de cet évènement, mais les turcs leur ayant pris Constantinople trois ans après, ils n'eurent pas le plaisir de jouir longtemps de cette conquête qu'ils avoient faite sur l'église latine. Rokenzana proprement se fit pape en Bohême et en même temps persécuteur des thaborites qui défendoient la véritable doctrine de l'église. Il mourut et George Podegradius, roi de Bohême, aussi l'an 1471. Par sa mort les thaborites eurent du relâche et l'on dit que dans les règnes suivans ils se multiplièrent dans la Moravie, dans la Silésie et dans la Bohême, de sorte qu'environ l'an 1500, il se trouva qu'ils avoient plus de deux cents églises. Voilà de quelle manière fut agité le royaume de Bohême par une guerre civile de 25 où 30 ans, durant lesquels il se donna douze ou quinze grandes batailles, une infinité de combats, on fit des sièges de villes, on désola un royaume et deux ou trois provinces voisines et l'on versa une infinité de sang. Si l'on en croit Ænéas Silvius, ces pauvres thaborites par la nécessité de tenir la campagne et l'hiver et l'été pour se défendre., étoient devenus semblables à des ours. Il raconte qu'en

allant à Prague, ceux de sa compagnie et lui craignant d'être tués et dévalisés par les voleurs s'ils passoient la nuit en un village, ils demandèrent retraite pour une nuit aux thaborites qui le reçurent lui et ceux de sa troupe fort humainement dans leur camp. (1) *C'étoit*, dit il, *une chose digne d'être vue, cette populace étoit en désordre et rustique quoiqu'elle voulut paroître honnête, les uns étoient tout nuds, n'ayant rien que des chemises, les autres étoient revêtus de peaux, quelques-uns avoient des chevaux sans selles, d'autres sans brides et les autres n'avoient point d'éperons. Il y en avoit qui avoient une jambe bottée, et l'autre toute nue, les uns avoient perdu un œil, d'autres n'avoient plus qu'une main et pour me servir des paroles du poëte c'étoit une chose affreuse à voir.*

Populataque tempora raptis
Auribus et truncas inhonesto
vulnere nares.

Ils marchoient sans ordre, n'observoient aucune bienséance dans leurs discours et ils nous reçurent avec la rusticité des paysans. Ils nous firent pourtant des présens et nous donnèrent du poisson, du vin et de la bierre. C'est où les avoit amenés cette longue guerre

(1) Epist. ad Cardin. St. Angeli Joh. de Carvajal.

qu'ils avoient été obligés de soutenir, la plupart étoient nés dans les camps. Je l'ai dit et je le répète encore, tous ces troubles doivent être imputés au papisme qui a retranché au peuple la coupe pour laquelle ces peuples combattoient afin qu'elle leur fut rendue. Je finirai ici l'histoire des troubles causés par le papisme parce qu'il faut finir quelque part, et que l'on ne peut pas dire tout, car certainement l'on n'auroit jamais fait si l'on ne vouloit rien oublier. Quels désordres n'ont pas causé les moines dans le monde? On peut voir dans le livre du savant Ussérius de *christianarum ecclesiarum successione in Occidentis partibus*, (1) quels troubles causèrent les ordres des mandians dans le treizième siècle par cet évangile éternel, dont nous avons dit quelque chose dans le chapitre du fanatisme de l'église romaine. Et que seroit-ce, si nous voulions produire tous les troubles auxquels la hiérarchie romaine a donné lieu : ces querelles, ces séditions, ces brigues, ces meurtres si souvent arrivés pour les sièges, pour les évêchés et pour les abbayes? En un mot c'est une mer sans fin que cette histoire des troubles causés par le papisme; c'est pourquoi il s'en faut tirer tout présentement et ne s'y pas engager plus avant.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

(1) Cap. X.

TABLE

DES CHAPITRES DE LA TROISIÈME PARTIE.

PAGE

PAGE

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.






3 2044 054 746 0

